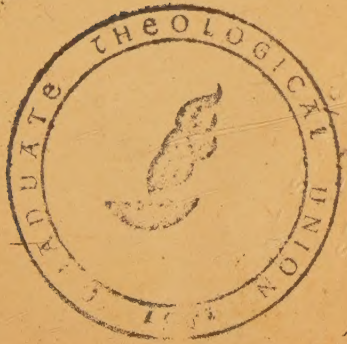
Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/la-vie-spirituelle_1947-07_320

LA VIE PIRITUELLE

LXXVII

1947



V.77
1947:2

LA VIE SPIRITUELLE

N° 320 — Juillet 1947

SOMMAIRE

LA VISITATION

Dom E. FLICOTEAUX, m.b., NOTRE JOYEUX MAGNIFICAT. 5

Le Cantique de la Vierge, de l'Eglise, et des âmes consacrées.

SAINTS, ET MODÈLES D'AUJOURD'HUI

Pendant ce mois de Juillet vont être canonisés à Rome quatre saints et saintes français : le bienheureux Michel Garicoïts et la bienheureuse Jeanne-Elisabeth Bichier des Ages le 6 juillet, le bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort le 20 juillet et la bienheureuse Catherine Labouré le 27 juillet. Nous présentons ici ces quatre grandes figures de nos saints et de nos saintes : Michel Garicoïts, qui brille spécialement par son implacable et austère obéissance à la volonté de Dieu; Jeanne-Elisabeth, de noble famille, qui voulut se ranger parmi les humbles et les pauvres; puis deux enfants privilégiés de la Sainte Vierge : Louis-Marie, l'apôtre du rosaire, et Catherine, l'humble confidente qui gardera toute sa vie les secrets de Notre-Dame.

A titre de préface, et pour nous rappeler le congrès de spiritualité thérésienne qui se tiendra à Paris du 10 au 13 juillet, M. l'abbé A. Combes a bien voulu nous communiquer son cours de l'institut catholique sur la vocation de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Enfin, puisque la communion des saints nous entraîne spécialement aujourd'hui vers tous ces frères et sœurs qui nous ont précédés nous présentons pour terminer deux modèles d'aujourd'hui *dont le témoignage est actuel.*

333383

A. COMBES, L'appel de l'Epoux .....
A. GOUZE, s.c.j. Le Père Garicoïts .....
E. DOMEC, s.c.j. Jeanne-Elisabeth Bichier des Ages.
B.-M. MORINEAU, Montf. Louis-Marie Grignion de Montfort .....
E. CRAPEZ, s.m. Catherine Labouré .....
P... Richesses d'une vie manquée .....
H.-D. B. Un témoignage : Marcelle Fuglesang .....

CHRONIQUES

A.-M. HENRY, o.p. Le Congrès de Bordeaux .....
M.-A. GENEVOIX, o.p. Le Christ et l'Eglise, réflexions sur une difficulté actuelle .....

A TRAVERS LES REVUES

Prêtre et apôtre. — L'Année théologique. — Recherches de science religieuse. — Nouvelle revue théologique. — Revue des sciences philosophiques et théologiques. — Bulletin du cercle S. Jean-Baptiste. — Bulletin des missions. — Lettre aux séminaristes soldats. — Présence. — Servir. — Témoignages. — Revue dominicaine. — Jeunesse de l'Eglise .....

LES LIVRES

La Sainte Vierge.

La Sainte Vierge, figure de l'Eglise (H.-M. Manteau-Bonamy) .....
Mgr Chevrot. L'Ave Maria (A.-M. H.) .....

Biographies.

Georges Gorrée. Les amitiés sahariennes du P. de Foucauld (P. de Ménasce) .....
A.-Z. Serrand. Saint Thomas d'Aquin (V.V.) .....
J. Cussac. L'Apôtre de l'Ouganda : le Père Lourdel (M. L. T.) .....

Théologie et spiritualité.

Saint Bonaventure. Les trois voies de la vie spirituelle (P. R.) .....
Pio Parch. Il breviario nella vita sacerdotale .....
S.-J. Piat. Principes et paradoxes de la vie militante ..

Notre joyeux Magnificat

Le Magnificat sur les lèvres de l'Eglise.

PARMI les mystères que la piété chrétienne se plaît à revivre avec une légitime prédilection, il faut sûrement compter celui qui se célèbre chaque année, le 2 juillet, en la fête de la Visitation (1). Déjà, au cours de l'Avent, il a été fait mémoire de ce mystère, en cette même semaine des Quatre-Temps de décembre, où l'Eglise commémore la scène de l'Annonciation (2). C'est bien, de fait, durant la période qui précède Noël, qu'il convient d'honorer, en les rapprochant l'un de l'autre, ces deux événements qui se complètent, car il font entrevoir la sainteté de la Vierge Marie sous des couleurs quelque peu différentes. Tandis que la scène de l'Annonciation fait surtout ressortir l'admirable réserve de Notre-Dame, la délicatesse

(1) Adoptée par l'ordre franciscain en 1263, sur la proposition de saint Bonaventure, la fête de la Visitation ne prit place au calendrier de l'Eglise romaine qu'en 1389 sous le pontificat de Boniface IX. C'est Pie IX qui, à son retour de Gaëte en 1849, l'éleva au rite double de seconde classe. On peut regretter que la fête ait été fixée au 2 juillet, aussitôt après la Nativité de saint Jean-Baptiste. La récente élévation de la fête du Précieux Sang au rite double de première classe nous prive aujourd'hui des premières vêpres de la Visitation.

(2) L'Annonciation est commémorée le mercredi, en la férie dite du *Missus est*, à cause des premiers mots de l'Evangile, et la Visitation, le vendredi suivant. C'est ce qui explique l'institution tardive de la fête du 2 juillet.

de sa virginité, la profondeur de son humilité, et la perfection de son obéissance, la Visitation, par contre, met en pleine lumière la sollicitude miséricordieuse de la Mère de Dieu, son charitable empressement à répandre l'influence du Sauveur sur l'âme de Jean Baptiste, qui se trouve être, en la circonstance, et par la force des choses, le représentant de l'humanité tout entière. Tandis qu'à Nazareth, au cours de son rapide dialogue avec le messager céleste, Notre-Dame se montre dans ses paroles aussi sobre que prudente, nous la voyons, au contraire, en la présence de sa cousine Elisabeth, exprimer, avec une sainte hardiesse, les sentiments de reconnaissance et de joie dont son cœur déborde, et célébrer, avec une émouvante chaleur, les grandes choses que la puissance de Dieu a réalisées en son humble servante.

Après l'oraison dominicale, il n'y a pas, c'est évident, de prière plus sublime que le *Magnificat*, qui jailli spontanément du cœur de la Vierge Marie une fois devenue Mère de Dieu par l'opération du Saint Esprit. C'est donc à juste titre qu'une place d'honneur est faite dans l'office divin à ce cantique sacré que l'Eglise chante quotidiennement, et depuis bien des siècles, (3) à la plus antique et la plus solennelle des heures du jour, cette heure de vêpres, dont le *Magnificat* constitue, peut-on dire, l'harmonieux couronnement. Jamais, du reste, l'Eglise n'omet le chant du *Magnificat*, pas même aux féries les plus sombres de l'année, ni aux jours de deuil.

Le cantique de l'amour filial.

Il n'est peut-être pas inutile de nous demander dans quelles dispositions il convient que nous chan-

(3) On a soutenu parfois que le *Magnificat* aurait été introduit dans l'office de vêpres par saint Benoit. Il parait aujourd'hui démontré que saint Benoit l'a lui-même emprunté à l'office romain tel qu'il existait de son temps.

ions ce cantique dont la religieuse plénitude ne se ait jamais mieux sentir que lorsque l'Eglise le met elle-même sur nos lèvres, au moment où s'accomplit e « sacrifice du soir ».

Puisque le *Magnificat* ne jaillit du cœur très pur le la Vierge Marie, au jour de la Visitation, que pour offrir à Dieu l'hommage de sa reconnaissance et de a joie, rien n'est plus convenable, semble-t-il, lorsque nous redisons, à notre tour, les paroles de ce antique, que de nous unir très humblement à l'action le grâces de la servante du Seigneur, et de le remercier avec elle de toutes les prévenances et bénédictions dont elle fut l'objet de la part du Très-Haut. N'est-ce pas remplir le devoir le plus élémentaire le la piété filiale que de rendre grâces à Dieu de outes les merveilles qu'il a opérées en sa propre nère, devenue, elle aussi, notre mère à nous, et que le nous réjouir avec elle de sa béatitude et de son xaltation au-dessus de toute créature, maintenant urtout que, glorifiée jusque dans sa chair virginale, lle règne dans le ciel à la droite du Christ ? Car e *Magnificat* est encore aujourd'hui, et plus que amais, l'expression parfaite et toujours actuelle de a reconnaissance de Notre-Dame. Rien ne peut lonc honorer la Vierge Marie, ni toucher son cœur, lus que le chant de son propre cantique. Le peuple hrétien ne s'y trompe pas, lui qui, comme d'instinct, ntonne le *Magnificat*, chaque fois qu'il se sent pressé 'offrir à la Mère de Dieu le témoignage de sa tenresse et de sa gratitude.

Ajoutons qu'il ne saurait y avoir d'action de grâces lus agréable à Dieu lui-même, que celle qui le glorifie en sa propre mère. Remercier le Seigneur d'avoir nodelé, en sa toute-puissante sagesse, ce chef-d'œuvre ui reflète si fidèlement ses sublimes perfections, quelle ouange peut aller plus sûrement que celle-là jusqu'au œur de notre Dieu ? N'est-il pas vrai que la Vierge

Marie, à raison même de sa merveilleuse ressem
blance avec Jésus, le fruit de ses entrailles, se trouv
concentrer en elle tout ce qu'il y a de pureté et d
beauté répandues parmi les créatures ? Ne fait-elle pa
l'admiration de tous les anges et de tous les saint
comme le donne à entendre la liturgie de l'Assomptio
qui exprime de façon si gracieuse le ravissement d
élus lorsque la Vierge accède au Paradis « revêtue d
la splendeur d'une aube naissante, belle comme
lune, aussi rayonnante que le soleil, avec la force te
rible d'une armée rangée en bataille » (4) ? La Vierg
Marie n'est-elle pas, de toutes les créatures, la seu
qui ait répondu totalement au dessein du Créateu
et réalisé avec une entière perfection l'œuvre qui l
était divinement réservée ?

Mais surtout, et il importe de le souligner, bie
loin de s'affaiblir avec le temps et de perdre que
que chose de sa fraîcheur première et de sa vigueu
l'expression du *Magnificat* devient, de jour en jou
plus éloquente et plus actuelle, étant donné que
gloire de Notre-Dame ne fait que s'épanouir toujou
davantage avec le progrès des siècles. Sans doute, a
moment même où elle prononça son cantique,
Vierge Marie, qui était devenue très réellement, p
l'opération du Saint-Esprit, la mère de son Créateu
pouvait dire en toute vérité : *Quia fecit mihi* MAGI
qui potens est, « le Tout Puissant a fait en moi
grandes choses ». Il est incontestable que la mate
nité divine est pour Notre-Dame le fondement de s
plus insignes privilèges, et le point de départ de s
exaltation au-dessus de toutes les créatures, au ciel
sur la terre. Cependant le *Magnificat*, tandis qu
sortait du cœur et des lèvres de la Vierge Mar
n'était encore, pour sa plus grande part, qu'une pr
phétie. Il se rapportait non seulement au passé
au présent, mais à l'avenir. De fait, la faveur divi

(4) Antienne de *Benedictus*, à laudes.

dont la sainte Vierge venait d'être l'objet, était très loin d'avoir atteint, le jour même de la Visitation, son complet développement. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, qu'il sera possible de découvrir tout ce que renfermait par avance cette affirmation du cantique : *Fecit mihi* MAGNA *qui potens est.* Car, depuis l'instant où la Vierge Marie prononça ces paroles, que de grandes choses ont été opérées en elle et par elle, d'abord à Bethléem et à Nazareth, puis au cours de la vie publique du Sauveur ! Maintenant surtout qu'elle siège dans les cieux aux côtés du Christ, dont elle partage, comme Reine de la miséricorde, la domination universelle, qui peut dire les merveilles de la grâce dont nous sommes redevables à la toute-puissance de son intercession ? Aussi combien, aujourd'hui, nous semble modeste le culte que rendait à la Mère de Dieu l'Eglise des premiers siècles, quand on le compare à celui dont elle est devenue, présentement, l'objet sur toute la surface du globe recouvert d'une multitude innombrable de sanctuaires érigés en son honneur !

Malgré la lumière qui lui fut divinement départie lorsqu'elle prononça son *Magnificat,* il est certain que la Vierge Marie n'avait pas encore elle-même pleinement conscience de ce que contenaient ses propres paroles, et qu'elle entrevoyait de manière lointaine et assez confusément tout le rayonnement de gloire que lui réservait sa maternité divine. Mais à présent que son âme est inondée de la clarté céleste, Notre-Dame mesure exactement l'immensité du rôle qui lui revient dans l'économie de notre salut, elle en suit les moindres développements, et elle sait qu'il n'y a pas de borne à la puissance dont elle dispose en notre faveur.

Nous n'avions pas tort de l'affirmer plus haut, le *Magnificat* est aujourd'hui, et plus que jamais, l'expression parfaite et toujours actuelle de la reconnais-

sance qui, du cœur de la Vierge Marie, s'élève sans cesse vers Celui qui l'a comblée de biens. Le *Magnificat*, c'est, a-t-on dit, « une louange qui naît de l'âme et de l'esprit de Notre-Dame. Tout son être intérieur, âme et esprit, se traduit dans cette louange, comme si la personne entière était un cantique vivant et s'employait à exalter Dieu » (5).

Il est donc juste que le peuple chrétien s'unisse filialement à l'action de grâces de Notre-Dame, et que, sans cesse, il en fasse retentir les échos, d'un bout à l'autre de la terre, pour la gloire de Dieu et la louange de sa propre mère. Mais ce cantique n'est chanté comme il convient, que si nous sommes profondément pénétrés nous-mêmes des sentiments qui animent le cœur de la sainte Vierge : *Sit in singulis Mariæ anima*, disait saint Ambroise, *ut magnificet Dominum, sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo.* « Que l'âme de Marie soit en chacun de nous pour glorifier le Seigneur; que l'esprit de Marie soit en nous pour être ravis de joie en Dieu notre Sauveur. » (6). Mais dans le cœur de la Mère nous retrouvons le cœur du Fils, et l'esprit de Marie c'est l'esprit même de Jésus.

Le cantique de l'Eglise.

Il en est du *Magnificat* comme des psaumes auxquels ce cantique est étroitement apparenté. Les psaumes, qui ont été écrits pour le Christ et qui se réalisent d'abord en lui, s'appliquent liturgiquement, d'une manière immédiate, à sa propre personne. Ils se vérifient tous, sous une forme ou sous une autre, dans les différentes circonstances de son incarnation, et ils correspondent aux multiples aspects de sa sainteté divine. Cependant, nous le savons, saint Augustin ne se fait pas faute de nous le redire à tout instant dans ses

(5) Dom Delatte, *L'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ le Fils de Dieu*, 1re partie, chapitre II.

(6) Commentaire sur saint Luc, II, n. 26.

narrationes, les psaumes reflètent non seulement ce ue le Sauveur éprouva personnellement ici-bas, nais aussi ce qu'il continue de ressentir en qualité de hef dans les membres de son corps, qui est l'Eglise. es psaumes sont véritablement la prière authentique t toujours actuelle, de l'Eglise, dont ils traduisent, our à tour, la tristesse et la joie, la crainte et la con- iance, l'angoisse et la sécurité, à travers les vicissi- udes de sa vie militante.

Or, toutes proportions gardées, il en va de même our le *Magnificat*, qui n'est pas seulement le cantique le la Vierge Marie considérée en elle-même, mais le antique de la Vierge Marie et de l'Eglise tout entière. e qui ne saurait nous surprendre, étant donné le rap- ort étroit qui existe entre l'une et l'autre (7). A lle seule, c'est évident, la Vierge Marie n'est pas oute l'Eglise, mais, après le Christ qui en est le chef, lle en constitue la partie principale. Elle joue dans e corps mystique, pour employer l'expression d'an- iens auteurs, le rôle du cou qui relie les membres à a tête. La Vierge Marie communique à l'Eglise tou- es les richesses de grâce dont elle a la plénitude, 'éclat de sa pureté sans tache, le parfum de sa vir- inité, l'ardeur de sa charité, le prix de ses mérites. Non, elle n'est pas toute l'Eglise, mais, à elle seule, lle l'emporte incomparablement sur le reste de 'Eglise. D'ailleurs, nous ne pouvons concevoir l'Eglise ans la Vierge qui en est, dans la pensée divine, le arfait exemplaire. La Vierge Marie est à nos yeux a personnification de l'Eglise, comme elle avait été, réalablement, la personnification du peuple élu, en e qu'il représentait de plus pur et de plus saint. C'est n elle, du reste, et par elle, que se réalise la jonc- ion entre l'ancien Israël et le nouveau.

La Vierge Marie personnifie l'Eglise à tel point que

(7) Cf. *La sainte Vierge figure de l'Eglise*, surtout p. 96 et s s., ns les *Cahiers de la Vie Spirituelle*, 1946.

les mêmes textes liturgiques qui s'appliquent à l'un s'appliquent exactement à l'autre. De même en es il de toutes les figures que la Bible nous offre c l'Eglise, et qui se réalisent, d'abord, en la Mère c Dieu. La Vierge Marie est véritablement la nouvel Eve, la Mère des vivants, comme elle est aussi, p la puissance de sa grâce et la force de son interce sion, une nouvelle Judith et une nouvelle Esther. El est, non moins que l'Eglise, l'Arche de la nouvel Alliance. Tout ce qui se dit de l'Eglise doit se di de la Vierge Marie, et réciproquement. L'Eglise e l'épouse du Christ, la Vierge Marie est, propremen l'épouse du Christ. L'Eglise est notre mère, la Vierg Marie est notre mère, et quelle analogie entre ces deu maternités ! L'Eglise est la Jérusalem nouvelle, Vierge Marie est la cité de Dieu. L'Eglise est le temp du Très-Haut, la Vierge Marie est le vrai temple c Seigneur, le sanctuaire de l'Esprit-Saint : *Templu Domini, sacrarium Spiritus sancti* (8). Marie e vierge, l'Eglise est vierge, sainte et immaculée (9 L'Eglise est, en quelque sorte modelée sur la Vierg comme la Vierge a été, elle-même, divinement m delée sur son propre Fils.

L'Eglise reproduit en elle les traits les plus cara téristiques de la Vierge, sa simplicité et sa puret sa douceur et sa fermeté. Comme la Mère de Die l'Eglise est aussi magnanime qu'elle est humbl Comme la Vierge Marie, l'Eglise a autant de te dresse et de condescendance pour ses fils, que c haine à l'égard de Satan et des puissances infern les. Aussi n'est-il pas surprenant qu'avant de naît définitivement au jour de la Pentecôte, l'Eglise ait é déjà comme représentée par la Vierge Marie, en ce taines circonstances de la vie publique du Sauveu à Cana notamment, mais surtout au Calvaire.

(8) Antienne de *Magnificat* de la fête de Présentation de Not Dame.

(9) *Eph.*, V, 27.

Lors donc que nous chantons, à notre tour, le *Magnificat*, n'oublions jamais qu'il est devenu le cantique de l'Eglise dans la mesure où celle-ci s'identifie, si l'on peut dire, avec la Vierge-Mère, dont chaque année elle revit liturgiquement tous les mystères. Car, on peut en faire aisément la remarque, il n'est aucune parole de ce cantique qui ne convienne à l'Eglise. Qui donc, après la Vierge Marie, est capable de magnifier le Seigneur comme le fait l'Eglise, dont la louange réalise la plus haute perfection ? Qui exulte de joie comme le fait l'Eglise, dont les hymnes et les cantiques débordent d'allégresse ? L'Eglise peut bien dire, elle aussi, pour son propre compte, que « le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante ». Qu'était-elle donc, l'Eglise, avant que le Seigneur eût jeté les yeux sur elle, sinon cette pauvre humanité pécheresse que le Christ devait purifier, sanctifier dans les eaux du baptême, et qu'il a rendue resplendissante de grâce, sans tache ni ride, mais sainte et immaculée, ainsi que l'atteste saint Paul ? (10) Comme la Vierge Marie, l'Eglise peut, à bon droit, se proclamer « bienheureuse », elle qui, dès ici-bas et au milieu des épreuves de sa vie militante, partage le triomphe et la gloire de son céleste Epoux.

C'est bien toujours dans son Eglise et par son Eglise que le Christ opère ces grandes œuvres que célèbre le *Magnificat*, et où il déploie la puissance de son bras. C'est bien grâce à l'Eglise que fut instauré cet ordre nouveau que la Vierge Marie entrevoyait dans son cantique et qui devait être marqué par l'exaltation des humbles et l'abaissement des superbes. Sous l'impulsion de l'Eglise victorieuse, que de puissances humaines furent subjuguées, que de forces présomptueuses brisées ! Le triomphe de l'Eglise s'effectua au

(10) *Eph.*, V, 26, 27.

détriment de la Synagogue, qui se vit soudaineme dépouillée de son opulence spirituelle, de ses avantag et de ses privilèges, mais pour que fussent comblés biens, en leur indigence, tous ceux qui avaient fai et soif de la parole de Dieu et de sa justice. Quant la miséricorde divine, comment peut-elle s'étendre génération en génération, si ce n'est par l'oblation Celui que, chaque jour, l'Eglise immole sur ses aute et par la vertu des sacrements dont elle est l'excl sive dispensatrice ? Enfin, inutile de la dire, c'e dans l'Eglise surtout que se manifeste la fidélité Dieu, puisque c'est en elle et par elle que se réa sent, selon leur complet développement et avec u incomparable magnificence, les promesses qui fure transmises par les patriarches et les prophètes a vrais descendants d'Abraham.

Le cantique des âmes consacrées.

Le *Magnificat* est le cantique de la Vierge Mar Il est aussi celui de l'Eglise et par conséquent chacun de ses membres, c'est-à-dire de chaque ch tien. Pour les âmes étroitement incorporées Christ, qui participent à tous ses états et qui re vent liturgiquement ses mystères, nous savons co bien il est facile de retrouver dans les psaumes l'e pression authentique de leur propre prière, de le supplication et de leur louange, de leurs angoiss et de leurs joies. Dans une certaine mesure, on pe en dire autant du *Magnificat*. Il n'est pas possib de trouver plus parfaite expression de la reconna sance dont nous sommes nous-mêmes redevables Seigneur, pour les merveilles qu'il a opérées en ch cune de nos âmes et les richesses divines dont il no a comblés, depuis le jour où il nous a rendus pa ticipants de sa propre nature, c'est-à-dire depuis jour de notre baptême.

Mais, si le *Magnificat* convient à tous les enfants Dieu, il est, à un titre spécial, et plus encore, le nt d'action de grâces de ceux-là qui ont été, de part du Seigneur, l'objet d'un choix privilégié, et se trouvent plus étroitement associés à l'œuvre emptrice. Tels sont les prêtres (11) et les ministres sanctuaire, les religieux, les vierges surtout que Christ a élevées à la dignité d'épouses, et qui, par fait même, sont en droit, plus que d'autres, de pproprier le cantique sorti du cœur très pur de la rge des vierges. Le *Magnificat* est le cantique des es et de tous les élus qui, dans la gloire du ciel, nissent à la mère du Rédempteur pour bénir éter- ement, avec elle, le Père des miséricordes.

Dom E. Flicoteaux, m. b.

t) Après la célébration d'une messe de prémices, il est d'usage ertains lieux, tandis que l'assistance baise les mains du prêtre ellement consacré, de chanter le *Magnificat*. Ce choix est par- nent justifié.

L'appel de l'Époux

FRAICHE comme une rose du matin » (1), la p
Marie-Hélène Martin vient d'incliner son fron
5 ans sur l'épaule de sa maman désolée. Elle
bien malade, mais ses lèvres murmurent : « Oui, to
l'heure, je vais être guérie, oui, tout de suite... » Et
à l'heure, tout de suite, dans les bras de sa mère,
meurt.

Nous sommes à la fin du mois de février 1870.
un mois, la généreuse dentellière d'Alençon lira so
plume de sa sœur, visitandine au Mans, la très p
Sœur Marie-Dosithée, ces paroles de consolation :
foi et ta confiance qui ne vacillent jamais auront un
leur rétribution magnifique. Sois sûre que le Seigne
bénira et que la mesure de tes peines sera celle des
solations qui te sont réservées; car, enfin, si le Bon
content de toi, veut bien te donner *ce grand saint* q
as tant désiré pour sa gloire, ne seras-tu pas bien ré
pensée ? » (2).

Le 2 janvier 1873, Mme Martin mettra au mond
neuvième enfant, sa septième fille, Marie-Françoise
rèse. Si aujourd'hui la France et l'univers entier co
plent et acclament en sainte Thérèse de l'Enfant-
non seulement une grande sainte, mais, selon la p
d'un juge fort expert en sainteté, Pie X, « la plus g

(1) Cf. P. PIAT, *Histoire d'une famille*, p. 82, et la lettre
par Mme MARTIN, le 24 février 1870, à son frère et à sa bell
éditée dans les *Annales de sainte Thérèse de Lisieux*.

(2) Cf. P. PIAT, *op. cit.*, p. 84.

ıte des temps modernes » (3), c'est parce que, dans la .te ville d'Alençon, aux plus sombres jours ou lende- ns de ce qui était alors l'*Année terrible,* le cœur brisé ıe humble maman chrétienne a su trouver dans sa foi ;a confiance assez de résignation, de courage et de fer- r pour « contenter » le Bon Dieu et mériter de voir plus ardent désir enfin exaucé.

Esquisser la préhistoire de l'âme royale sur laquelle nous ·ns nous pencher de nouveau avec l'espoir de pénétrer s avant que jamais dans sa connaissance intime, c'est ıc s'installer en pur climat d'Evangile. Le Dieu que vent les parents de la petite Thérèse n'est pas le Dieu des losophes et des savants. Ce n'est même pas tout à le Dieu de certains théologiens, plus sensibles aux uêtes de la raison qu'aux leçons de l'Ecriture sainte et l'histoire. C'est un Dieu si tendrement penché sur les lités humaines les plus humbles, si attentif aux moindres uvements des âmes et des cœurs, qu'il est en notre ıvoir — chose non moins étonnante qu'admirable — le « contenter » ! Lorsque Sœur Thérèse de l'Enfant- us, voulant dégager l'intention la plus constante et la s profonde de sa vie, la trouvera dans le dessein de :e plaisir au Bon Dieu (4), elle montrera simplement elle a porté à son point de perfection, à son maximum fficacité sur la vie, la conviction illuminatrice qui avait tenu sa mère à l'heure des plus dures épreuves, et sans uelle la petite Marie-Françoise-Thérèse Martin ne serait ıais venue au jour.

Désirée, acceptée, pour « contenter » le Bon Dieu, oyée comme la réponse même de Dieu à une volonté perfection et à une espérance de grande sainteté, c'est ıs une atmosphère de vie chrétienne fort intense que it développée la dernière fille de Louis-Joseph-Stanislas ırtin et de Marie-Zélie Guérin. En publiant sa très re- rquable *Histoire d'une famille,* le R. P. Piat a écarté le le qu'une très délicate discrétion avait trop longtemps

---

3) Le témoin qui a rapporté cette parole au Carmel de Lisieux .tait un peu sur la formule exacte. Peut-être Pie X a-t-il dit : :e notre temps », plutôt que « des temps modernes »; mais c'est e dernière forme qui paraît la mieux garantie.

4) Cf., entre autres déclarations, la formule de l'*Acte d'offrande l'Amour miséricordieux,* dans l'*Histoire d'une âme,* p. 306.

maintenu sur ses origines familiales (5). C'est un ouvr fondamental auquel je renvoie une fois pour toutes. n'ai ni l'intention ni le loisir de revenir sur ce qu'il a bien établi. Voici, très précisément, ce que je voud faire dans la présente étude.

Au point que nos recherches de l'an dernier nous permis d'atteindre, nous avons acquis un certain nom de connaissances précises sur l'armature de la spiritua thérésienne. Nous avons discerné les grandes notions vivait cette pensée si lucide et si ferme, les tendan qui dominaient en cette âme si totalement éprise d'am de Dieu, les caractères essentiels de sa vocation, de sa religieuse, de son message universel (6). Il nous rest replacer, dans le mouvement même de cette âme, les vers éléments que notre analyse a morcelés, et à retrou autant que pareille ambition est légitime, la réalité sp tuelle même que fut l'âme de Thérèse Martin investie grâces les plus délicates et les plus hautes. Il nous r à saisir, dans l'unité même de son développement, la intérieure de Thérèse depuis l'éveil de sa conscience jusc l'extase finale qui, l'arrachant à la terre, lui ouvrit cieux. Il nous reste à retracer ce que j'appelle *l'itinér spirituel de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, c'est-à-d simultanément, le chemin parcouru par son âme dans progrès vers l'union parfaite avec Dieu, les divers m vements de ses facultés tout au long de cette route i rieure et les sollicitations de la grâce qui ne cessaient l'entraîner toujours plus loin sur ce chemin.

Sans pouvoir m'étendre ici sur des préliminaires critiq je rappelle seulement les sources où nous allons pu D'abord, bien entendu, l'*Histoire d'une âme*, en sa récente édition qui est augmentée d'une table des n cités, puis les *Novissima verba* et *l'Esprit de sainte Thér* enfin les textes inédits que le Carmel de Lisieux a e générosité de me communiquer, ainsi que les nomb

---

(5) P. Piat, O. F. M., *Histoire d'une Famille. Une écol sainteté. Le Foyer où s'épanouit sainte Thérèse de l'Enfant-J* Office central de Lisieux, 1946. Un vol. in-8° de 376 pages, illu

(6) Cf. André Combes, *Introduction à la spiritualité de s Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Paris, J. Vrin, 1946. Un vol. in-16 de 304 pages.

ircissements qu'il m'a été possible d'obtenir de vive
t, pendant six mois de séjour à Lisieux, des héritières
nes de la pensée thérésienne.

lée le jeudi 2 janvier 1873, à 11 heures 1/2 du soir,
rès forte et bien portante », la petite Thérèse paraît
itôt « bien gentille » à sa mère, un peu surprise pour-
, car, depuis deux mois, elle attendait un garçon (7).
le mardi 14, elle commence à sourire; le lendemain,
regarde sa maman bien attentivement, et puis lui fait
sourire délicieux (8). Le vendredi 17, elle tombe si
vement malade que, le 18, Mme Martin annonce à sa
r la mort imminente du pauvre bébé déjà tant aimé (9).
r sauver sa petite nièce, la Visitandine fait à saint
nçois de Sales le vœu qu'on l'appellera, si elle guérit,
on deuxième prénom : Françoise. Elle presse Mme Mar-
de ratifier ce vœu et la menace, si elle refuse, de n'avoir
faire faire un cercueil. Fort émue, la maman refuse
rtant de changer le nom de Thérèse (10). Jusqu'à la
mars, alternatives de craintes et d'espoir (11). Mise en
rrice, Thérèse finit par prendre brillamment le des-
(12).

e 29 mai, sa maman écrit : « La petite Thérèse pousse
veilleusement » (13). Lorsqu'elle vient voir sa maman
lençon, la petite campagnarde ne peut s'habituer aux
es bien habillées (14). A la fin juin, elle se tient bien
ses jambes et rit aux éclats avec sa sœur Céline (15).

) Cf. Mme MARTIN, *Lettre LXXXI, du 3 janvier* 1873, *à sa belle-*
(dans *Annales de sainte Thérèse de Lisieux*, t. XVIII (1942),
)-12).

) Cf. P. PIAT, *op. cit.*, p. 114-115. Ajoutons que le 16 janvier
un jeudi.

) Cf. P. PIAT, *op. cit.*, citant une lettre écrite par Mme MARTIN
n frère, le 1er mars 1873 (dans les *Annales, lettre LXXXIV,*
VIII (1942), p. 13-14).

) Tous ces détails nous sont connus par la même lettre du
nars, l. c. Le P. PIAT, p. 115, n'a pas retenu la menace.

) Cf. P. PIAT, *op. cit.*, p. 115-118; et les *Lettres LXXXIV* à
XXVII, dans les *Annales*, p. 13-21.

) Cf. P. PIAT, *op. cit.*, p. 120-121, et *Lettres XCV*, du 5 mai,
XCIX, du 15 mai, p. 53-54.

) Mme MARTIN, *Lettre C, à sa belle-sœur, l. c.*, p. 54.

) Cf. P. PIAT, *op. cit.*, p. 120-121.

) Mme MARTIN, *Lettre CI*, à Pauline, du 1er juillet 1873, dans
nnales, t. XVIII, p. 54-55.

Le 20 juillet, sa nourrice atteste « qu'on ne peut voir enfant plus mignonne » (16). Le 30 novembre, sa mai qui a reçu sa visite le 27, écrit à ses grandes filles, sionnaires à la Visitation du Mans : « Elle paraît intelligente. Je crois qu'elle aura un ravissant caract elle sourit continuellement et a une expression de pré tinée » (17). Le jeudi 8 février 1874 : « Ma petite Thé marche seule depuis jeudi : elle est douce et mign comme un petit ange. Elle a un caractère charmant, on cela déjà; elle a un sourire si doux. Il me tarde de l'a à la maison » (18). A la fin mars, ou au plus tar 2 avril 1874, Thérèse rentre définitivement à Alençon (Le 1er juin, sa maman écrit : « Je n'ai pas eu d'en si forte, excepté la première; elle paraît très intellige je suis bien heureuse de l'avoir, je crois que ce ser dernière. Elle sera belle et déjà elle est gracieuse; mire sa petite bouche, que la nourrice me disait « gr comme un *zyeu !* » (20). Le 24 juin, « Thérèse comm à dire à peu près tout. » (21). Le 8 novembre : « petite Thérèse devient de plus en plus gentille; elle zouille du matin au soir. Elle nous chante de pe chansons, mais il faut y être habituée pour les compren elle fait sa prière comme un petit ange; c'est idéal » (

Encore une petite anecdote, avant de pénétrer dir ment dans l'âme de Thérèse. Le 24 décembre 1874, M Martin remercie son frère et sa belle-sœur des cad qu'ils viennent d'envoyer aux enfants pour Noël : « Q leur père a déballé les jouets, j'aurais voulu que voyiez Thérèse ! On lui avait dit : « Il y a de beaux jc là-dedans, que la tante de Lisieux envoie. » Elle ba

(16) Mme MARTIN, *Lettre CIII*, à sa belle-sœur, dans les *An* p. 56.

(17) Mme MARTIN, *Lettre CIX*, à Marie et à Pauline, p. 88.

(18) Mme MARTIN, *Lettre CXI, du 11 janvier 1874, à son et à sa belle-sœur*, dans les *Annales*, t. XIX (1943), p. 6.

(19) Cf. P. PIAT, *op. cit.*, p. 122. Telles qu'elles sont publiée lettres de Mme Martin laissent subsister quelques incertitude cette date. Elle se lit dans l'*Histoire de la Vble Thérèse de l'E Jésus pour les Enfants*, du R. P. CARBONEL, S. J., p. 14.

(20) Mme MARTIN, *Lettre CXIV à sa belle-sœur*, dans les *An* t. XIX, p. 8.

(21) Mme MARTIN, *Lettre CXV, à sa belle-sœur*, p. 9.

(22) Mme MARTIN, *Lettre CXXI, à sa belle-sœur*, p. 21.

s mains ! J'appuyais sur la caisse pour aider mon mari
'ouvrir, elle jetait des petits cris angoissés en me disant
e crois que c'est la première parole de Thérèse enregis-
e par l'histoire] : « Maman, tu vas casser mes beaux
ets ! » Elle me tirait par ma robe pour me faire cesser.
ais quand elle a vu sa jolie petite maison, elle est restée
ette de plaisir » (23).

Cette petite fille si spontanée, si vive, si prompte à
mouvoir, a déjà une vie intérieure. « Dès l'âge de deux
s, déclarera sous la foi du serment sa sœur aînée, Sœur
arie du Sacré-Cœur, au procès canonique du 6 sep-
nbre 1910, on remarquait en elle une intelligence au-
ssus de son âge. C'était une âme profonde et très ré-
chie; je la trouvais trop sérieuse et trop avancée pour
n âge » (24). La grande sœur, pourtant, ignorait encore
secret le plus profond de cette petite âme qu'avec beau-
up de perspicacité, elle jugeait profonde. Ce secret,
st Thérèse elle-même qui le révèle à l'histoire, et, en
cueillant d'elle-même cette importante révélation, nous
nétrons sous sa conduite à l'intérieur même de son âme,
ns ce sanctuaire où nous allons nous installer pour n'en
is sortir.

Lorsque je commençais seulement à parler (25) et que maman me demandait : « A quoi penses-tu ? », la réponse était invariable : « A Pauline (26) ! » Quelquefois j'entendais dire que Pauline serait religieuse (27); alors, sans trop savoir ce que c'était, je pensais : « *Moi aussi, je serai religieuse !* » C'est là un de mes premiers souvenirs, et depuis je n'ai jamais changé de résolution. Ce fut donc son exemple qui, dès l'âge de deux ans, m'entraîna vers l'Epoux des vierges » (28).

---

23) Mme MARTIN, *Lettre CXXIII, à sa belle-sœur*, p. 22.
24) Cf. *Summarium*, p. 114, § 228.
25) C'est-à-dire bien avant dix-huit mois; cf. page précédente, e 21.
26) Cf. Mme MARTIN, *Lettre CXXXVIII, du* 10 *octobre* 1875, *Pauline*, dans les *Annales*, t. XIX, p. 89 : « Thérèse... demande jours où est Pauline et dit : « Je voudrais bien qu'elle vienne z nous, dans notre maison... ».
27) Cf. P. PIAT, *op. cit.*, p. 213. Dans la correspondance de ne MARTIN, *la lettre CLX* (inédite) à sa belle-sœur, du 9 juillet 6, fait allusion à la vocation possible de Pauline.
28) SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Histoire d'une âme*, I, p. 11-12.

Texte capital, où quatre traits principaux se font pa
ticulièrement remarquer. D'abord, l'extrême attention é
prête à la réalité concrète cette toute petite fille qui n'
pas seulement une âme profonde, mais une âme équilibr
très ouverte sur le monde extérieur et fort sensible à t
ses apports. En second lieu, le souci qu'elle témoigne
définir sa position personnelle par rapport à ce mo
extérieur et aux êtres qui lui sont le plus chers : un ch
de sa bien-aimée Pauline détermine chez elle une réacti
très lucide et une décision précise. Troisièmement, la t
grande précocité d'une telle décision. Thérèse avoue qu'
ne savait pas bien de quoi il s'agissait : cela va de
mais elle savait que sa vie devait être conforme à c
de Pauline et, sans hésiter, elle choisissait. Ce faisa
et c'est le quatrième trait, le plus significatif, elle suiv
déclare-t-elle, l'exemple de sa sœur. En vérité, c'est be
coup dire. C'est manifestement vouloir faire hommag
Pauline d'une influence déterminante sur une vocation
leur est devenue si précieuse à toutes deux. Mais Paul
ne lui avait encore donné aucun exemple proprement
à cet égard. On parlait de son départ possible : elle n'é
pas partie. Il s'agit donc plutôt d'une suggestion ex
rieure correspondant à une prédisposition de l'âme the
sienne, et éveillant en cette âme élue, sous l'action d'
grâce précoce, la conscience d'un appel à une certa
forme de vie qui sera précisément celle qu'elle verra c
Pauline.

Dès le premier signe de l'appel qu'il fait entendre
cette âme, l'Epoux des vierges, comme dit Thérèse,
donc à son égard tout à la fois avec cette libéralité
vilégiée et cette incroyable réserve, cette extraordin
« humilité » qui ne cesseront de caractériser sa condu
Tout en lui prodiguant les grâces les plus exquises
aimera toujours mieux mettre à l'épreuve sa confiance
sa foi que lui manifester directement sa présence et
action.

Dès l'âge de deux ans, cette fillette a son secret. Auc
trace n'en apparaît dans la correspondance de sa m
C'est une pensée qui n'a dû, de longtemps, se traduire
paroles, une de ces « pensées profondes » qui ont
un si grand rôle dans le comportement thérésien, auxque

regretté chanoine Lahitton a consacré une série d'études pénétrantes, mais qui sont de nature à désespérer l'his-e plus qu'à l'éclairer, parce qu'elles l'assurent qu'il tera toujours, en marge de l'*Histoire d'une âme* ou des res écrits thérésiens, une frange de mystère que l'œil l'homme ne peut guère se flatter de scruter.

Thérèse, dès lors, témoigne d'un vif attrait pour l'église pour la prière. Vers la fin février 1875, « on l'avait menée le dimanche après-midi. Elle n'avait pas été : la mette » comme elle dit. En rentrant, elle s'est mise oleurer bruyamment, en disant qu'elle voulait aller à messe. Elle a ouvert la porte, et s'est sauvée, sous u qui tombait à torrents, dans la direction de l'église. a couru après elle pour la faire rentrer, et ses sanglots duré une bonne heure » (29). Lorsque sa maman la nduit à l'église, elle lui dit tout haut : « Moi, j'ai été a *mette* là ! j'ai bien *pridé* le bon Dieu » (30). Quand père rentre le soir et qu'elle ne le voit pas faire sa ère, elle lui demande : « Pourquoi donc, papa, que tu fais pas ta prière ? Tu as donc été à l'église avec les nes ? » « Depuis le commencement du carême, poursuit même lettre du 14 mars 1875, je vais à la messe de heures, et je la laisse souvent réveillée. Quand je pars, me dit : « Maman, je vais être bien mignonne. » Effec-ement, elle ne bouge pas et se rendort » (31).

Un an plus tard, le 12 mars 1876, Thérèse déclare à sa man qu'elle veut aller au ciel et que, pour cela, elle être mignonne comme un petit ange (32). Le 7 novembre, is apprenons qu'elle veut se mêler de faire des sacri-s (33)... La sagesse infinie du Père ne lui laissera atteindre sa cinquième année sans lui demander le s terrible de tous : le 28 août 1877, emportée à 46 ans

---

29) Mme MARTIN, *Lettre CXXVII, du 14 mars 1875, à sa belle-r,* dans les *Annales,* t. XIX, p. 67; cf. Mgr LAVEILLE, *Sainte rèse de l'Enfant-Jésus,* ch. II, p. 40, et P. PIAT, *op. cit.,* p. 179-

30) Mme MARTIN, même lettre.

31) Mme MARTIN, même lettre, p. 67, et mêmes références.

32) Mme MARTIN, *Lettre CLIII, à Pauline,* inédite.

33) Mme MARTIN, *Lettre CLXIX,* inédit, *à Pauline,* du 8 no-bre.

par un cancer qui l'a fait beaucoup souffrir, sa m
meurt (34).

Cette date marque une péripétie capitale dans la
intérieure de Thérèse. Jusqu'à ce jour, elle se développ
dans une chaude atmosphère de joie et de tendresse. Co
blée à tous égards, elle devait à la qualité spirituelle
son milieu familial et à sa grâce propre de savoir con
ver un équilibre difficile qu'elle exprime elle-même
une formule parfaite :

> Que j'étais heureuse à cet âge ! Non seulement
> commençais à jouir de la vie, mais la vertu avait p
> moi des charmes !... (35)

Le baiser qu'elle déposa sur le front glacé de sa m
fut son adieu à la plus aimée des mamans et, pour
ans, à ce charme, à cette joie, à cet équilibre (36). Com
elle l'a remarqué avec sa lucidité coutumière, c'est à pa
de ce moment qu'il lui fallut entrer dans la seconde
riode de son existence, la plus douloureuse, la plus fer
en épreuves de tous genres (37).

Ici, pourtant, une équivoque doit être dissipée dont
conséquences sont graves. Prenant à la lettre certai
formules thérésiennes, les isolant de leur contexte,
interprétant en fonction de systèmes psychologiques défi
tous les historiens ont jusqu'ici traité cette longue péri
qui, s'étendant de septembre 1877 à Noël 1886, recou
beaucoup plus du tiers de la vie si brève de cette gra
sainte, comme une série homogène de jours tous cara
risés par un déséquilibre interne entre sensibilité et
lonté. Tous, à commencer par les mieux intentionnés,
admis sans peine que le choc douloureux subi par Thé
à la mort de sa mère, avait déterminé une émotivité
cessive, un permanent état de lutte entre une sensib
à fleur de peau et une volonté toujours impuissante
maîtriser, jusqu'à ce qu'enfin, en la nuit de Noël 1

---

(34) Cf. P. Piat, *op. cit.*, ch. X, p. 189-218.
(35) Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Histoire d'une*
ch. I, p. 16.
(36) *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 20.
(37) *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 22.

victoire fût pour la première fois — et pour toujours — mportée par un effort suprême de cette volonté terras- ıt enfin les révoltes de la sensibilité. C'est là, disent-ils, que Thérèse appelle sa grâce de Noël (38).

Lorsqu'on regarde les textes de près, on s'aperçoit qu'il a dans ce jugement unanime, outre une invraisemblance peu forte, une simplification qui va jusqu'à la trahison à l'injustice. Il paraît peu vraisemblable que, pendant ıf ans, une sainte morte à 24, ait souffert d'une telle blesse, d'une telle déficience de cette vertu de force ıt sa sœur Céline témoignera au procès canonique qu'elle considérait comme sa caractéristique principale (39). vrai, me dira-t-on, peut n'être pas vraisemblable. Sans ıte. J'en suis tellement convaincu que j'ai fait de cette ıviction l'un des principes essentiels de ma critique. ıis il ne suit pas de là que l'on doive poser en thèse la ité de l'invraisemblable. Cette vérité ne peut être présu- e. Elle doit être prouvée. Or, ici, pour peu que l'on ite avec attention les textes de Thérèse, on s'aperçoit s peine que l'invraisemblable n'est pas vrai.

Prise dans sa réalité vivante, la petite Thérèse n'a pas victime du déséquilibre psychique qu'un diagnostic trop ide a trop longtemps imposé à l'unanimité des inter- tes, mais d'un autre déséquilibre, radicalement différent, se situe sur un tout autre plan, et qui pose de tout res problèmes, le déséquilibre entre une vocation im- ieuse et sublime, les conditions extérieures de sa vie, les ressources de sa vertu. Bien loin d'être homogène le constituer une longue épreuve de faiblesse sans autre eur, dans cet itinéraire spirituel, qu'une parenthèse à ner au plus tôt, cette longue période de neuf ans stitue une magnifique épreuve de force, divisée d'ailleurs des péripéties capitales qui en changent, très profon- ıent, la nature et qui conduisent finalement Thérèse ıire l'expérience, non pas du tout de l'impuissance d'une

---

8) Cf. sur ce point Ph. MOREAU, *Sainte Thérèse de l'Enfant- s. Son tempérament moral*, Paris, 1938, p. 108, et *passim*. Sur emble de la question, A. COMBES, *Sainte Thérèse de l'Enfant- s et la souffrance*, dans le *Supplément* de *La Vie Spirituelle*, (1947), p. 46-57; et dans *Dieu Vivant*, nº 9.

9) Cf. P. PIAT, *op. cit.*, p. 265.

volonté débile devant les raz de marée d'une sensibil exacerbée, mais de l'insuffisance radicale de l'ascèse plus héroïque dans un problème littéralement surhuma dont la mystique seule détenait la solution parfaite (4

Plus on serre les textes de près, plus on s'aperçoit c cette longue période, dont les biographes ne parlent qu'a réticence et commisération, offre en réalité à tous théologiens de la vie spirituelle un objet de réflexion di d'être très attentivement considéré et constitue, dans l' néraire spirituel dont nous entreprenons l'étude, une ph décisive sur laquelle il ne peut être que très danger de commettre la moindre erreur d'interprétation.

Pour nous mettre à l'abri de ce danger en évitant, tant que possible, toute erreur notable, le plus sûr est nous interdire ces larges vues d'ensemble si propices illusions, et de suivre, pas à pas, l'itinéraire spirituel Thérèse entre 1878 et 1886. Malheureusement, nous all être obligés de marcher beaucoup trop vite, car c'est à vie proprement religieuse de Thérèse que je tiens surt à appliquer notre attention. Mais, si notre allure est un trop rapide, j'espère qu'elle nous laissera tout de même temps de signaler et de mettre en place tous les faits v ment significatifs.

Devant sa mère morte, c'est à peine si Thérèse ple mais, si ses larmes ne coulent guère, des sentiments fonds remplissent son cœur (41). Il serait très impor de connaître avec précision la nature de ces sentim profonds, car c'est avec eux que commence cet état l'on a interprété comme un déséquilibre caractérisé et je vois, pour ma part, une sorte de plan incliné aboutis à la rupture et à l'élan mystique de Noël 1886.

En quoi consistaient ces sentiments, Thérèse ne l pas directement. Elle déclare même n'en avoir par personne (42). De fait, un témoin qui aurait pu

---

(40) Je résume ainsi l'étude assez développée que j'ai donn ce point dans l'article cité plus haut sur *Sainte Thérèse de l'E Jésus et la souffrance*.

(41) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 20.

(42) *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 20 : « Je ne parlais à per des sentiments profonds qui remplissaient mon cœur. »

lairer de façon très sûre, sa sœur aînée Marie, fut lement frappée de son attitude et de l'intensité de ses lexions, qu'elle n'osa même pas l'interroger, de peur l'enfoncer plus profondément encore dans des pensées i lui paraissaient prématurées (43). En serions-nous nc réduits aux conjectures ? Pas tout à fait. Trois ob-vations convergentes permettent de dépasser l'hypo-se pure pour atteindre une grande probabilité.

Nous savons, par une lettre du 5 décembre 1875, qu'à te époque, la petite Thérèse souhaitait, par excès mour, la mort à sa mère « pour que tu ailles au Ciel, isque tu dis qu'il faut mourir pour y aller » (44). Or, ci que ce souhait s'est réalisé. Devant sa mère morte, quoi penserait Thérèse, sinon au ciel ? Son esprit n'a s changé d'orientation, son désir non plus, sauf qu'il st étendu à sa propre petite personne. Le 12 mars 1876, disait à sa maman qu'elle voulait aller au ciel et que, ur cela, elle allait être mignonne comme un petit ange »). Un an plus tard, le 4 mars 1877, sa maman notait : Elle ne parle que du bon Dieu », et lorsqu'elle récite poésie qui se termine par ces quatre vers :

> Petit enfant à tête blonde
> Où crois-tu donc qu'est le bon Dieu ?
> Il est partout, dans tout le monde,
> Et puis, là-haut, dans le ciel bleu,

elle tourne son regard en haut avec une expression élique. On se lasse pas de lui faire dire, tant c'est u; il y a quelque chose de si céleste dans son regard, n en est ravi » (46).

paraît difficile qu'une âme ainsi tournée puisse, en

) Sœur Marie du Sacré-Cœur, *Déposition du 6 septembre* 1910 *rocès de l'Ordinaire* (*Summarium*, p. 114, § 228) : « Elle me la extraordinaire à ce moment de la mort de ma mère. On uit pas le temps de s'occuper d'elle, et elle n'essayait pas non d'attirer l'attention. Mais je me gardais bien de lui demander u'elle pensait pour ne pas développer davantage les sentiments nds dont elle parle. »

) Mme Martin, *Lettre GXLIV, à Pauline*, dans les *Annales*, X, p. 20-21; cf. *Histoire d'une âme*, ch. I, p. 9.

) Voir plus haut, note 32.

) Mme Martin, *Lettre CLXXXIX*, inédite, *à Pauline*; cf. Laveille, *op. cit.*, ch. III, p. 53-54.

un tel moment, ne pas sentir un vif désir du ciel. D'autar qu'à plusieurs reprises, Thérèse n'a pas fait mystère qu dès sa plus tendre enfance, elle avait cru mourir jeune (47 n'était-ce pas pour retrouver au ciel les bras de sa mère Enfin, à propos des premiers mois qui ont suivi cet mort, elle déclare que, sans le redoublement de tendres de son père et de ses sœurs, la petite fleur n'aurait p s'acclimater sur terre. Cela étant, il ne paraît pas téméra de penser que, dans le complexe de sentiments qui o alors étreint le cœur de la petite orpheline, se trouva sans doute, à côté d'une impression de douloureuse so tude, la nostalgie du ciel et le désir des rencontres éte nelles.

Ne donnons pas pour certain ce qui n'est que probab mais gardons-nous d'infléchir en fonction de jugemer systématiques des observations dont le sens ne paraît p douteux. Quelques mois à peine après avoir perdu sa mè la petite Thérèse accompagne souvent son père à la pêc sur les bords de la Touques. Là, au lieu de s'occuper dépeupler la rivière, elle s'asseoit à l'écart sur l'her fleurie; elle se laisse bercer par les bruits assourdis c le vent porte et emporte, non pour s'abandonner à une mc rêverie, mais pour permettre aux sentiments profonds d gravés en son âme de se transformer en pensées et jugements. Ces pensées, ces jugements, sont rigoureusem précis et de nature très caractéristique. L'expérience vi les confirmer aussitôt. Sa tartine de confiture, si fraîc si vive au départ des Buissonnets, ne lui présente p qu'une teinte toute vieillie et rentrée : la terre est d un lieu d'exil, au ciel seulement la joie sera sans nuage (4

Ainsi, frappée au cœur par la mort de sa mère, la pe sainte trouve dans une grâce précoce de méditation c templative, le principe d'un jugement métaphysique règle pour toujours ses rapports avec la réalité. Non se ment son âme se confirme définitivement dans cette a

(47) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. VIII, p. 145; *Lettre IX à missionnaire*, p. 373-374; *Novissima verba*, p. 67 : « Depuis enfance, le bon Dieu m'avait donné le sentiment intime qu mourrais jeune. »

(48) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 24, et A. COMBES, *I duction à la spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 8

ration vers le ciel qui semble lui avoir été connaturelle, mais elle regarde la terre comme un lieu d'exil, elle reconnaît que sa patrie est au ciel. Elle fait plus : elle prend conscience du rapport affectif qui s'établit entre son âme et ces deux séjours. La terre, c'est le lieu de la tristesse; la joie sans nuages, c'est pour le ciel.

Le déséquilibre thérésien, le voici à son début. Mais comme il diffère de ce déséquilibre psychique dont on s'est trop aisément contenté ! Au fond, avec toutes ses nuances et tous ses caractères propres, c'est le grand déséquilibre chrétien, résultant de cette certitude que le monde sensible, le monde intelligible lui-même, n'ont rien qui puisse rassasier la faim d'une âme ouverte sur Dieu et conviée, sous peine de mort éternelle, à vivre de la vie même du Très-Haut.

Qu'on veuille bien se représenter cette fillette de 5 ans, assise au milieu des boutons d'or et des pâquerettes. Une petite déséquilibrée ? On l'a cru, parce qu'elle ne peut souffrir la compagnie des étrangers, parce que ses larmes coulent souvent, parce qu'elle se complaît dans la mélancolie, parce que, même au soir des plus belles fêtes, un sentiment de tristesse envahit son âme, parce qu'elle s'accuse elle-même d'un excès de sensibilité... En vérité, c'est confondre non seulement les plans psychologiques, mais les périodes. Au moment où nous sommes, la situation paraît assez claire pour qu'aucune méprise ne soit légitime. Thérèse aime de tout son cœur son papa, son « Roi chéri », qui la comble de tendresse; ses sœurs, dont l'une est devenue sa Petite Mère. Elle aime très sainement la nature, les lointains, l'espace, les grands arbres (49). En plein orage, elle se tourne à droite et à gauche pour ne rien perdre de ce majestueux spectacle; la foudre elle-même, tombant dans un pré voisin, bien loin de lui causer la moindre frayeur, la ravit : il lui semble que le bon Dieu est là, tout près d'elle (50). Mais ses larmes, ses tristesses ? Ce sont des larmes, des tristesses d'exilée. En partant pour le ciel, sa maman l'a laissée sur cette terre, cette terre si triste, parce que toute joie y finit. Chaque fois qu'une

---

(49) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. I, p. 17; ch. II, p. 21-23, 25.
(50) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 25.

réunion d'étrangers lui rappelle qu'elle est orpheline, elle pleure, et elle pleure d'autant plus que, pour s'adapter aux joies mondaines, il faudrait qu'elle pût oublier sa définition même de la terre : le lieu de son exil.

Dans son doux nid des Buissonnets, elle se sent harmonisée aux âmes si ferventes qui l'y entourent. Là, son petit cœur s'épanouit, et elle sourit encore à cette vie qui ne cherche pas à se tromper sur sa nature (51). Il en est de même le dimanche et tous les jours de fête; son bonheur — on ne l'a pas assez remarqué — est alors sans mélange jusqu'à complies (52). Mais à partir de cet office du soir, la tristesse l'envahit. Pourquoi ? Parce qu'elle pense que, le lendemain, il faudra recommencer la vie, travailler, apprendre des leçons (53). Quoi donc ? la petite Thérèse serait-elle la patronne des paresseux ? Aucunement, car elle travaille si bien qu'à 8 ans, elle l'emportera sur des fillettes beaucoup plus âgées qu'elle. Ce qui, dans le travail, lui pèse, c'est qu'il enracine dans sa terre d'exil cette petite fleur du ciel. Le repos auquel elle aspire n'est pas du tout le *far niente* des mauvais élèves : c'est le repos éternel du ciel, « le dimanche sans couchant de la vraie patrie ».

Voilà Thérèse à 5 et 6 ans. C'est une exilée, très consciente de son exil, et qui n'ignore pas où se trouve sa patrie. Pourquoi s'étonnerait-elle de voir son nom écrit dans le ciel ? (54). C'est vers le ciel qu'elle se dirige en conduisant sa vie comme sa maman lui a appris à la conduire. Elle aime de plus en plus le bon Dieu. Elle lui donne bien souvent son cœur en se servant de la formule que lui a enseignée sa maman. Elle s'efforce de plaire à Jésus en toutes ses actions, et fait grande attention à ne l'offenser jamais (55).

Nulle trace, en vérité, de déséquilibre mental. Tout orientée vers Dieu, cette petite fille fait preuve d'une maturité, d'une pondération, d'une solidité de jugement

---

(51) Cf. *Histoire d'une âme,* ch. II, p. 23.
(52) Cf. *Histoire d'une âme,* ch. II, p. 29 : « Mon bonheur était sans mélange jusqu'à complies. »
(53) Cf. *Histoire d'une âme, l. c.*
(54) Cf. *Histoire d'une âme,* ch. II, p. 30.
(55) Cf. *Histoire d'une âme,* ch. II, p. 26.

également précoces et admirables. Aurons-nous, plus tard, à constater quelque désordre ? Nous verrons. Pour le moment, je ne vois, en cette conscience si limpide, qu'un seul point de nature à soulever un problème : aucune conjonction ne paraît s'y être encore produite entre l'aspiration vers le ciel et la décision d'être religieuse. Avant l'illumination décisive qui va bientôt intervenir, nous ne relevons à ce sujet qu'un seul renseignement. Thérèse dit un jour à sa sœur Pauline qu'elle voulait s'en aller avec elle dans un désert lointain (56). Le trait est loin d'être négligeable. Cet appel du désert en une âme si jeune dénote un grand amour de la solitude, un désir pressant de quitter le monde. Mais ce n'est qu'une touche rapide qui tend moins à traduire la permanence d'une vocation si précoce qu'à souligner l'attachement de Thérèse à Pauline et à préparer le lecteur à mieux comprendre l'explosion de douleur que va provoquer l'annonce du départ imminent de cette sœur chérie. Si l'on s'en tient aux textes, tout paraît se passer comme si la résolution d'être religieuse subsistait dans l'âme de Thérèse sans lui révéler encore à elle-même sa vraie nature et sa portée réelle, et agissait en elle comme une sorte d'instinct prêt à prendre forme et force, en l'orientant de façon infaillible, dès que les circonstances seraient favorables à ce déclenchement intime, disons, pour parler comme Thérèse, à l'heure où Jésus attendait sa petite fiancée.

Cette heure ne sonne pas encore en ce soir lumineux où, âgée de 5 ans et demi, Thérèse, contemplant la mer, y découvre la leçon proposée à son âme par l'éclatant sillon d'or que le soleil couchant projette sur ses flots. Ce qui se confirme alors en elle, ce n'est pas précisément la résolution d'être religieuse, mais l'idée que, pour voguer en paix vers sa vraie patrie, le ciel, il faut qu'elle ne s'éloigne jamais du regard de Jésus (57). Elle ne sonne pas non plus un an plus tard, lors de cette première visite à la chapelle du Carmel, qui n'agit sur elle ni comme une lumière ni comme un attrait (58), et pas davantage,

(56) Cf. *Histoire d'une âme,* ch. III, p. 41.
(57) Cf. *Histoire d'une âme,* ch. II, p. 35, et A. Combes, *op. cit.,* p. 43, 91-92.
(58) Cf. *Histoire d'une âme,* ch. II, p. 23.

que nous sachions, autour de 13 mai 1880, jour où Céline fit sa première communion, et dont sa petite sœur nous dit qu'il fut l'un des plus beaux de sa propre vie, cette vie qu'elle venait, pour son compte, de se résoudre à mener toute nouvelle (59).

Elle sonne en 1882, un peu avant le mois d'octobre. Thérèse a 9 ans et demi. Soudain, elle apprend que Pauline va la quitter pour entrer au Carmel. Sa première réaction est une surprise douloureuse : après lui avoir promis de partir avec elle au désert, comment Pauline peut-elle l'abandonner ? Une angoisse mortelle étreint son cœur. Mais cette âme est déjà trop haute pour souffrir sans analyser sa souffrance et discerner les leçons qu'elle doit avoir pour fin de lui apporter. Formulant aussitôt un jugement d'ensemble sur la vie, elle la définit comme une longue série de souffrances et de séparations. C'est une notion exacte, bien que pessimiste, mais que ne rachète encore aucun sens du sacrifice et de sa joie propre. L'exil révèle de plus en plus à l'exilée sa vraie nature. La petite Thérèse se demande très logiquement si elle ne va pas mourir.

Mais voici qu'avec tendresse, sa grande sœur la console en l'instruisant. La connaissant bien, elle lui dit ce qu'il faut lui dire. Elle lui explique la vie du cloître. Sur cette explication, l'esprit de Thérèse travaille, et c'est au cours de cette réflexion calme, lucide, où toute sa vie est engagée, que s'opère enfin la fusion d'idées et de résolutions dont nous avons constaté la coexistence, mais dont tout donne à penser qu'elles sont restées jusqu'ici juxtaposées. Un soir, Thérèse découvre que le Carmel est fait pour elle. Son rêve, c'est le désert. Le désert où le bon Dieu veut la cacher, tout comme Pauline, le voilà ! Aussitôt cette conviction s'imprime en elle avec une si grande force qu'aucun doute ne peut subsister. C'est là que Dieu l'appelle. Elle en est immédiatement certaine. Avec beaucoup de modestie, elle ne dit pas que ce soit une illumination. C'est seulement une impression, mais impression d'origine si manifestement divine que, dissipant l'angoisse, elle établit Thérèse « dans une grande paix ».

---

(59) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. III, p. 40-41, et A. COMBES, *op. cit.*, p. 44.

Informée dès le lendemain de cette réaction imprévue, Pauline, avec une sûreté de jugement non moins extraordinaire que l'appel lui-même, y reconnaît sans hésiter « la volonté du Ciel ». A son tour, la Mère Prieure du Carmel constate sans aucun doute la réalité de cette vocation. Thérèse va donc suivre Pauline ? Sa décision de toujours va donc se réaliser ? (60).

Pas si vite. Si elle est incontestablement appelée de Dieu, Thérèse vit dans un monde soumis au temps et aux lois humaines. Le Carmel ne reçoit pas de postulantes de 9 ans. Il faut attendre qu'elle en ait 16. Soit, Thérèse se résignera, mais avec cette résignation commence toute une série d'épreuves où sa vie même menacera de sombrer, et qu'elle ne pourra surmonter que par un concours extrêmement remarquable de grâces mystiques et de surhumains efforts de volonté.

Le péril prend d'abord une forme aiguë, d'aspect dramatique, et qui met rapidement les jours de Thérèse en danger. Tout de suite après Pâques 1883 (25 mars), une maladie violente la saisit, qui dure jusqu'au jour de la Pentecôte, 13 mai, sans lui laisser d'autre répit que l'après-midi du vendredi 6 avril, pour la Prise d'Habit de sa chère Pauline. Un diagnostic exact de ce mal étrange importe assez peu. Le médecin traitant, le très réputé Dr Notta, parlait, en hésitant fort, de danse de Saint-Guy, mais il aimait mieux avouer son ignorance et l'impuissance de la médecine (61). Les noms savants que la psychiatrie moderne proposerait n'éclaireraient peut-être pas grand'chose. Aucun, d'ailleurs, me semble-t-il, ne recouvre la totalité des symptômes, y compris leur liquidation. Du point de vue qui est ici le nôtre, quatre traits paraissent tout à fait essentiels.

Pour Thérèse, d'abord, comme pour tout son entourage, cette maladie semble devoir être mortelle : devant l'abdication de la médecine, M. Martin recourt à une neuvaine de messes célébrées au sanctuaire parisien de

(60) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. III, p. 42.

(61) Cf. P. Piat, *op. cit.*, p. 254, et les dépositions des sœurs de la Sainte dans le *Summarium*.

Notre-Dame des Victoires, qui lui est si cher (62). D'autre part, d'après les dépositions des témoins oculaires, cette maladie comportait du délire hallucinatoire et une agitation extrême (63). Thérèse ne parle pas de ce deuxième élément. Seul le premier semble l'avoir frappée, et l'on comprend bien pourquoi lorsque l'on observe qu'une fois guérie, elle gardera l'impression très douloureuse d'avoir menti, au point de se demander si elle n'a pas simulé son mal (64). Troisièmement, la guérison survient au moment où tout semble perdu. Tandis que ses sœurs, épouvantées, supplient la Sainte Vierge, Thérèse contemple la beauté de la statue qui, pour elle, s'anime, et pleure d'émotion devant le ravissant sourire qui, la pénétrant jusqu'au fond de l'âme, la guérit. C'est une guérison mariale. Thérèse ne l'oubliera jamais (65). Seulement, et c'est notre quatrième remarque, la splendide médaille a son revers. Le démon, auquel Thérèse n'hésite pas à attribuer cette maladie, veut mordre au talon le pied qui l'écrase. Pour de longues années, il réussit à empoisonner la joie intérieure de cette âme privilégiée. Non seulement elle va porter l'inquiétude d'avoir menti au sujet de sa maladie, mais, trop curieusement interrogée sur cette manifeste faveur du ciel, elle va se laisser persuader que, sur ce point aussi, elle a trahi la vérité. Le bienfait devient source de tourments. A distance, Thérèse reconnaîtra, en cette épreuve même, la sagesse maternelle qui l'a mise à l'abri de toute vanité, mais sur le coup, et jusqu'à la solution qu'une nouvelle intervention mariale finira par lui apporter, l'humiliation devient son partage et elle ne peut se regarder sans un sentiment de profonde horreur. Dieu seul, dit-elle, peut savoir ce qu'elle souffre (66).

---

(62) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. III, p. 47-48, et P. PIAT, *op. cit.*, p. 254-255.

(63) Cf. les dépositions de Mère Agnès de Jésus et de Sœur Marie du Sacré-Cœur.

(64) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. III, p. 45-46, 50-51, et *Souvenirs inédits* : « Je ne sais comment décrire une si étrange maladie. Je suis persuadée maintenant qu'elle était l'œuvre du démon, mais longtemps après ma guérison, j'ai cru que j'avais fait exprès d'être malade et ce fut là un *vrai martyre* pour mon âme. » (Documentation du Carmel de Lisieux.)

(65) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. III, p. 49, et ch. XII (au 8 juillet 1897), p. 240-241.

(66) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. III, p. 50-51.

Elle souffre, parce que son âme est d'une telle droiture
'elle peut déclarer avec assurance : « Je ne mens
mais » (67). Elle souffre, parce qu'elle se croit coupable
deux mensonges en matière très grave, et qu'elle a
ourtant le sentiment que sa liberté n'était pas pleine-
ent en cause. Elle souffre, parce que ce double mal est
telle nature, il se produit en de telles circonstances, que
s appuis naturels lui font défaut. C'est à sa famille
ême qu'elle croit avoir menti, et c'est sa chère Marie qui,
lui arrachant son secret, a déterminé la deuxième crise
ue les questions des Carmélites ne font qu'envenimer.
ieu n'a jamais traité Thérèse mollement.

C'est dans cet état d'âme que la petite convalescente
oit faire face à une nouvelle épreuve, décisive pour sa
ocation. Trois mois après sa guérison, son père la fait
oyager. Il la conduit à Alençon. Une société choisie fait
te à la délicieuse fillette. Elle a dix ans. Elle est choyée,
lmirée. A cet âge, observe-t-elle, le cœur se laisse faci-
ment éblouir. Cette vie ne lui paraît pas dépourvue de
armes. Va-t-elle renoncer à son idéal austère, tourner le
os au désert, opter pour la vie charmante ? La question
i est posée. Elle s'en rend compte. C'est Jésus qui, avant
se donner à elle, veut lui procurer l'occasion de choisir
lui faire prendre conscience de sa liberté (68).

En cette épreuve, qu'elle perçoit très clairement comme
le, la petite Thérèse mesure surtout sa faiblesse, et elle
end une décision éminemment caractéristique qui fait de
Première Communion un nœud spirituel d'une impor-
nce extraordinaire dans sa marche vers la sainteté.

Malheureusement, sur cette première rencontre entre
sus-Hostie et cette âme qui, depuis quatre ans, s'efforce
mener une vie nouvelle pour s'y préparer, nous ne sa-
ns pas tout. Thérèse prend soin de nous en avertir :

> Je ne veux pas et ne pourrais pas tout dire... Il est de ces choses qui perdent leur parfum dès qu'elles sont exposées à l'air; il est des pensées intimes qui ne peuvent se traduire dans le langage de la terre sans perdre aussitôt leur sens profond et céleste ! (69)

---

7) Réponse à une compagne de l'Abbaye.
8) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. IV, p. 56.
9) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. IV, p. 59.

N'ayons donc pas l'illusion d'épuiser en quelques formules le contenu réel de cette surnaturelle conjonction, mais ne désespérons pas tout de même de discerner, en ce que Thérèse a bien voulu écrire ou en ce que nous savons d'autre part, quelques-uns des caractères tout à fait essentiels de cette Première Communion.

Soumise à d'inflexibles règlements ecclésiastiques qu'inspirait une théologie inhumaine parce qu'infidèle à ses sources, Thérèse, malgré la faim d'eucharistie qui la dévore, a dû attendre, pour se présenter à la Sainte Table, sa onzième année révolue. C'est le 8 mai 1884 que l'Eglise l'accepte à ce banquet auquel, dans le secret de son cœur, elle se prépare depuis si longtemps. Pour l'aider à bien recevoir Jésus, une double préparation extérieure est venue compléter la sienne propre. Dieu me garde d'en sous-estimer la valeur. Elle-même s'y est prêtée avec une docilité empressée et la conviction qu'elle devait beaucoup à l'une et à l'autre influences. C'est vrai. Mais nous allons voir sous cette double influence, l'originalité thérésienne se dégager avec une vigueur, une fermeté et une profondeur de signification théologique, qui placent cette enfant de génie dès l'aurore de sa vie spirituelle, sur un plan qui lui est propre et dont la transcendance ne peut manquer d'apparaître aux yeux d'un observateur averti.

Trois mois avant le grand jour, Thérèse reçoit de sa sœur carmélite un petit livre qui lui trace la méthode à suivre pendant deux mois et neuf jours pour que son « âme ressemble ce jour-là aux jardins du Ciel où s'épanouissent les fleurs divines les plus exquises et les plus parfumées » (70). La méthode s'adapte ingénieusement et non sans grâce au but ainsi défini. Elle consiste à cueillir chaque jour, un certain nombre de sacrifices, symbolisé par une fleur particulière, et à respirer aussi souvent que possible le parfum de cette fleur en répétant une courte aspiration qui l'exprime. Le premier jour, c'est la rose, et il faut dire : « Mon petit Jésus, je vous aime. » Le deu

(70) Cf. *Préparation à la Première Communion (deux mois et neuf jours de préparation à ma Première Communion), d'après la méthode suivie par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus;* brochure éditée par l'Office central de Lisieux, et qui reproduit, en l'enrichissant d'images, le manuscrit envoyé par Sœur Agnès de Jésus à sa petite Thérèse

me jour. c'est la violette, et il faut dire : « Mon petit us, donnez-moi votre humilité. » Le troisième jour, sont les pâquerettes, dont le parfum est la simplicité... s huitième jour, ce sont les immortelles,et Thérèse de- nde au Petit Jésus : « Faites que je ne cesse jamais vous aimer... » Le treizième jour du deuxième mois, cueillant des glaieuls, Thérèse dira : « O mon Jésus, ez pitié des petits enfants qui ne vous aiment pas !... »

Après avoir coupé, pendant soixante-et-un jours, toutes tes de fleurs pour les semer sous les pas de Jésus, il te à disposer son berceau. C'est l'œuvre, pour finir, de neuvaine des lys, dont la dernière prière demande à sus lui-même sa pureté infinie (71). Il ne s'agit pas, cette opulente floraison, de poésie vague ou d'imagina- n sentimentale, mais d'intense effort de volonté. Thérèse s'y est pas trompée. Prenant tout à fait au sérieux imable invitation de sa chère Carmélite, elle s'applique aque jour à embaumer les parterres du Ciel. Au terme, st un total de 818 sacrifices et de 2.773 aspirations elle peut offrir au Petit Jésus (72). Telle est la pré- ration familiale et carmélitaine.

A l'abbaye des Bénédictines dont elle est l'élève, la pré- ration comprend une retraite prêchée par l'aumônier, l'abbé Domin. Thérèse y prend part avec beaucoup ttention. Docilement, elle fait en quelques mots le ré- mé de chaque instruction, mais, sûre de sa mémoire et ses sentiments, elle se refuse à enregistrer ses propres nsées (73). Quel dommage ! Ce sont pourtant ses propres nsées qui ont dû dominer de beaucoup dans son esprit, n seulement à cause de son activité intérieure, mais ur une raison dont elle nous informe elle-même dans cahier de retraites qui nous a été conservé (74). Au ir du 7 mai, elle a écrit : « Pendant notre retraite, il us a manqué beaucoup d'instructions parce que Mme Prieure est morte et que M. l'Abbé n'a pu s'occuper de

(71) Voici le crescendo qui conduit à ce sommet. Thérèse a dû mander successivement la pureté des Saints, des Anges, des Ar- anges, des Chérubins, des Séraphins et de la Vierge Marie.
(72) Cf. Mgr LAVEILLE, *op. cit.*, p. 117.
(73) Cf. *Histoire d'une âme*, ch. IV, p. 58.
(74) Et dont je dois la connaissance au Carmel de Lisieux.

nous. » Et en effet, nous ne trouvons, sur ce cahier, q
le résumé de quatre instructions : trois pour le 5 m
aucune pour le 6, une seulement pour le 7. Voici les r
sumés écrits par Thérèse :

> 5 mai, matin. Méditation : Monsieur l'Abbé nous
> dit que nous étions comme les serviteurs de l'Evang
> et qu'à la fin de notre vie le bon Dieu nous demand
> rait compte des grâces qu'il nous accorde, et qu'il fa
> drait lui présenter à proportion de ce qu'il nous av
> donné de grâces. J'ai pensé que j'aurai beaucoup
> rendre compte au bon Dieu qui était si bon pour m
> et qui m'accordait tant de grâces. Je me suis p
> mis de faire des efforts pour être bonne et d'avoir bea
> coup de bonnes œuvres à présenter au bon Dieu.
>
> 2e instruction. Monsieur l'Abbé nous a parlé de
> mort et il nous a dit qu'il n'y avait pas moyen de no
> faire illusion, que c'était bien sûr que nous mo
> rons et que peut-être il y en aurait une qui ne finira
> pas sa retraite. Il nous a raconté que pendant qu'
> était jeune, un Père missionnaire prêchait la retra
> et leur disait que peut-être le lendemain il en ma
> querait un. En effet, le lendemain il y en avait un
> mort. Je veux être bien bonne afin de n'être pas su
> prise à ma mort.
>
> 3e instruction. Ce soir, l'instruction était sur l'Enf
> Monsieur l'Abbé nous a représenté les tortures qu'
> souffre en Enfer. Il nous a dit que, de notre Premiè
> Communion, allait dépendre si nous allions au Ciel
> en Enfer. Moi, je me prépare bien, j'espère all
> au Ciel.
>
> 7 mai. 1re instruction : Monsieur l'Abbé nous
> parlé de la 1re Communion sacrilège. Il nous a dit d
> choses qui m'ont fait bien peur.

D'une part, une ascèse fleurie qui demande à la peti
Thérèse de s'ingénier à tirer de son propre fonds tout
les ressources dont elle peut disposer pour que Jésus so
reçu dans un cœur digne de Lui et où Il puisse se repos
comme en un berceau. D'autre part, une prédication acc
dentellement réduite où ne subsistent que des thèmes terr
fiants, qui tendent à donner à ces petites filles, avec
certitude que leur vie est fragile, le sentiment aigu
leur responsabilité morale et l'idée lancinante que, de
qualité même de leur première Communion, c'est-à-di
exclusivement de la valeur de leurs dispositions et rés

s, va dépendre toute leur vie temporelle et éter-
. Celui qui vient, est-ce donc un Dieu justicier et
ur qui n'attend ces pauvres enfants que pour les
ire en faute et les condamner si elles défaillent ? Ou
ne serait-ce qu'un Roi exigeant le sacrifice et trouvant
ie à contempler la beauté qu'une âme se donne à
même ?

rtée par le mouvement profond de sa grâce propre
vant de ce Dieu qui seul saura lui révéler ce qu'Il
e qu'elle est, et ce qu'Il attend d'elle, Thérèse l'aborde
un problème autrement grave et total au fond du
, et elle inaugure, dès cette première rencontre, une
ucharistique qui atteint d'emblée l'essence même de
immunion. Quoi que le silence de l'*Histoire d'une âme*
e suggérer, elle n'a pas oublié alors le problème de
ocation. Quelques temps avant le grand jour, elle a
au R. P. Pichon, ce jésuite éminent qui dirige déjà
œurs aînées et qui reparaîtra plus tard dans sa vie,
recommander sa première Communion à ses prières,
nnoncer que *bientôt* elle sera carmélite et qu'il sera
directeur. Ce que nous savons de la réponse ne porte
ur le premier point : « Demain, déclarait le P. Pichon
mai, je monterai au Saint Autel pour vous et pour
Pauline » (75). Quelle messe !... Cela suffit : l'épreuve
liberté n'a nullement affaibli chez Thérèse sa vo-
n au Carmel. Il semble plutôt qu'elle l'ait renforcée.
que la Mère Prieure l'ait avertie de ne pas songer
r avant 16 ans, elle se voit religieuse dans un avenir
prochain pour pouvoir écrire au P. Pichon que ce
bientôt, et le choisir déjà comme directeur.

est qu'elle jouit alors d'une grande paix intérieure.
inquiétudes de conscience relatives à sa maladie et à
ision se sont provisoirement calmées (76). Dès lors,
nchie de ces tourments, son âme s'élève de plus en
vers Dieu. C'est l'époque où elle cherche à faire

) Ces deux lettres n'ont pas été conservées. Tout ce que nous
vons provient des *Souvenirs inédits* de Thérèse (Documentation
armel de Lisieux).

) Ses souvenirs inédits l'affirment : « Mes peines d'âme me
rent pendant près d'un an. Jésus voulait me faire goûter une
aussi parfaite qu'il est possible en cette vallée de larmes. »
mentation du Carmel de Lisieux.)

oraison, où elle *pense,* toute seule, dans sa chambre, bon Dieu, à la rapidité de la vie, à l'éternité (77). H tant, cette sécurité, cette victoire, cette paix, ce pro spirituel ne lui suggèrent aucune illusion sur ses fo propres. Le sentiment qui domine en elle, c'est celu sa faiblesse. Et ce sentiment est si pénétrant, cette blesse lui paraît si profonde, que le bon Dieu qui en son âme ne se présente à elle ni comme le Juge faut craindre et apaiser, ni comme l'Hôte qu'il faut recevoir et bien loger, mais comme le Maître, le Roi qu apporte, avec tout son amour, exactement ce qui lui ma pour mener la vie à laquelle il l'appelle : la Force m de Dieu.

C'est pourquoi, au lieu de se complaire dans la s faction d'offrir au doux Jésus un berceau amoureuse préparé, au lieu de rassurer les craintes imprudem éveillées par une retraite d'inspiration janséniste, en vourant la suavité de consolations purement sensi le génie thérésien place cette Première Communion le plan le plus élevé qui soit, celui des rapports ontologi entre la créature appelée à une vocation deux fois su turelle et le Dieu qui peut seul lui conférer la forc répondre à cet appel, et Thérèse ne trouve la joie d qui lui arrache des larmes que dans l'expérience d fusion silencieuse où, petite goutte d'eau au sein de l'oc elle perd la faiblesse de sa liberté dans la force m du Tout-Puissant (78).

Ainsi donc, dès sa première Communion, l'humilit cette enfant comblée du Ciel la conduit bien au delà limites où s'enferment la théologie et la dévotion de temps. Appelé par une liberté qui ne se dissimule pa déficience interne, son Bien-Aimé ne peut toucher son sans y déployer les grâces de la théologie mystique la haute. N'ayant déjà plus rien à lui demander que d fidèle à son appel, son Epoux résout divinement le blème humainement insoluble, en s'infusant Lui-même cette âme de cristal et d'acier comme la force invin de toutes les fidélités.

Lisieux, 18 *mars* 1947. André COMBE

(77) Cf. *Histoire d'une âme,* ch. IV, p. 57 : « A cette époqu
(78) Cf. *Histoire d'une âme,* ch. IV, p. 59.

Michel Garicoïts

docteur de la Volonté de Dieu.

est dit dans la vie de saint Michel Garicoïts, qu'étant lomestique à Oneix, dans la famille Anghelu, il orçait l'attention par sa sagesse prématurée. Il avait une philosophie de la vie, lumière pour ceux l'écoutaient. Il serait intéressant de connaître cette osophie du domestique sans lettres; sans doute, celle sa grand-mère qui puisait dans sa foi des réponses es d'Abraham. En tout cas, les auditeurs de Michel, la moindre pointe de malice, avec plutôt une nuance de ect, l'appelaient volontiers : *doctura,* le docteur.

ecueillons le mot. Il est probable que l'Eglise n'élèvera ais le Père Garicoïts au rang des Docteurs; (il a trop écrit pour cela) mais qu'il soit permis à notre admi- on filiale de lui décerner dans notre cœur le titre de *cteur de la volonté de Dieu.*

n effet, sur plus de trois cents lettres que nous con- ssons de lui, soixante-quinze, soit à peu près le quart, tent expressément de la doctrine de la volonté de u. Il suffirait de juxtaposer les passages pour constituer véritable traité sur la question.

ES PRINCIPES. — Le Père Garicoïts, professeur de osophie et de théologie, recherche volontiers les raisons fondes des choses. Voici en quels termes, il a consigné qu'on pourrait appeler les « principes psychologiques » notre soumission aux volontés divines :

> Je vous bénis tous au début de cette année et je prie Dieu de vous bénir lui-même. Je sais qu'il ne cesse de nous parler au fond de nos âmes, afin d'en prendre possession, de les éclairer, de les féconder, en les faisant

vivre d'une vie divine. Je sais aussi qu'au fond de mêmes âmes, il y a comme une fermentation incess excitée, entretenue par la main créatrice, et qui dem comme d'une distance infinie, du milieu de l'assou ment et de bruits de tout genre, à répondre, à s'aban ner aux divines poursuites de Dieu... *Lettre du* 4 *vier* 1861.)

Comment connaître la volonté de Dieu ? — Puisque bruits de tout genre s'élèvent au dedans de nous, comm permettre à notre âme de percevoir cette voix très d de Dieu qui se fait à peine entendre ?

Le moyen nécessaire et unique de connaître la vo divine, c'est d'adresser des prières ferventes au Die toute consolation, d'examiner sérieusement ce qu'on et ce qu'on éprouve, de l'exposer fidèlement à ceux Dieu a chargés de nous diriger et attendre en toute tience et suivre promptement et constamment leur sion. Qu'ainsi à jamais, notre devise soit: prier, exam exposer et obéir. (*Lettre du* 14 *janvier* 1834.)

Qui faut-il consulter? — Il va de soi qu'on ne sau consulter n'importe qui. Une lettre du Bienheureux permet de préciser et d'éclairer cette règle : *expos qui de droit :*

Vous êtes appelé à aller vous mettre entre les m du supérieur des Jésuites. Je vous donne cette déc en conscience...

Pour le moment donc, Dieu veut que vous alliez les Jésuites. Ainsi, ne prenez conseil ni de tel Jé en particulier, ni de tel prêtre, curé, etc... C'est le S rieur des Jésuites qui a grâce et mission pour nous duire; vous ferez ce qu'il vous dira...

Ne pas vouloir changer de position. — Un autre prin c'est que l'on ne doit pas changer de position, à m d'avoir *l'évidence* que telle est la volonté de Dieu :

Restez bien en paix dans la position où le Bon M vous a placée; et tenez pour certain que lorsqu'il v la changer, il vous le fera connaître d'une manière ne vous laissera aucun doute. (*A une personne du mo*

Pour les religieux, comment connaître la volonté vine ? — Pour les religieux, le moyen de connaîtr volonté de Dieu est encore plus facile : la Règle, les s rieurs, les événements la leur manifestent au jour le

la docilité à l'égard des supérieurs, nous connaissons commandations relatives à Mgr l'Evêque :

Quand à Mgr. l'Evêque, je vous recommande le plus grand respect pour lui. Il a mission et grâce d'état, et pour nous sa volonté, quelle qu'elle soit, sera la volonté de Dieu même.

us connaissons moins cette lettre au Frère Jeanste Montesquieu :

Aidez Frère J. à vous obéir comme à Dieu même, conformément aux règles. C'est une commission très importante que je vous donne. Si vous remplissez cette commission sans succès, c'en est fait de l'avenir religieux de ce pauvre Frère : je serai dans la triste nécessité de le renvoyer. Si, au contraire, vous la remplissez avec succès, si vous parvenez, avec la grâce de Dieu, à lui faire contracter l'habitude d'obéir à son supérieur dans votre personne comme à Dieu lui-même, vous lui rendrez un service immense. Dieu en sera glorifié et la communauté acquerra un trésor.

bstacle : la volonté propre. — Le grand obstacle à olonté de Dieu, le Bienheureux le dénonce dans la té propre :

Il y a une chose malheureuse que l'ennemi de Jésus-Christ et de notre vocation produit et entretient parmi plusieurs et qui fait beaucoup de mal; peut-être produit-elle bien des fautes graves, très graves; c'est la maladie de vouloir conduire les choses comme nous l'entendons, et non point comme Dieu l'entend. Une fois que chacun a fait ce qu'il peut, ce qu'il doit, dans la mesure de la grâce et dans les bornes de sa position, pourquoi ne pas voir en tout ce qui lui arrive, après cela, l'ordre même de la Providence ? (*Lettre du* 3 *février* 1858.)

Remède. — A côté du mal, le médecin avisé signale mède :

En présence de ces prétentions, que je regarde comme une peste dans la communauté, voici ce que je vois à faire. Quand on les sent en soi : 1° loin de les manifester, les fuir avec la promptitude et l'énergie avec lesquelles il faudrait fuir les ardeurs impures; 2° les remplacer par ce sentiment d'humilité pour soi, d'humilité et de charité pour les autres que nous admirons dans saint François Xavier et sur lequel j'ai appelé l'attention des nôtres dans une circulaire que vous avez reçue. (9 *mai* 1862.)

II. Les Actes du Supérieur. — Comment, des p cipes, le Père Garicoïts passe-t-il aux actes ?

Observons le supérieur; observons le Directeur d'â Supérieur, il n'a d'autre volonté que celle de son hiérarchique :

> « Si Mgr. avait décidé la chose, si je pouvais m deviner la volonté de Sa Grandeur, je vous dirais hésiter : Obéissez à ses désirs comme à ceux de même. Mais, jusqu'à plus amples lumières, je croi conscience que vous devez maintenir et conduire œuvre telle qu'elle est, le mieux que vous pourre ne faut pas détruire ce que Dieu semble bénir, soutenir ce qu'on dit menacer ruine, lorsque le ma vient pas de là et que par là on ne remédierait pa mal. Quelles sont les œuvres qui réussissent ? Celles ne devancent pas la Providence, mais la suivent tement, fidèlement et constamment, selon l'étendu la volonté et la grâce de Dieu, ni plus ni moins. les plus beaux plans à priori, on bâtit sur le sable.

Le Père Garicoïts est un chef. Il veut la volonté Dieu... Quand elle n'est pas accomplie par ses inféri il n'a pas de repos. Il écrit lettres sur lettres... il har il poursuit « l'épée dans les reins » :

> J'ai lu avec attention votre lettre. Je n'ai pas le te de répondre à tout ce qui mériterait réponse, lum et rectification; cela viendra plus tard, s'il plaît à D
>
> Ce qui presse le plus pour le moment,
>
> 1° c'est qu'avant tout, vous devez comprendre v mission à Moncade. Vous vous trompez à plat (sic) pensant qu'on s'est mépris et qu'on se méprend sur difficultés de la position qu'on vous a faite. On a tout simplement et on espère encore que, *doucement fortement*, vous mettriez l'ordre et, par l'ordre, relèveriez une œuvre qui menaçait ruine par le déso
>
> 2° Dans l'ensemble, vous pouvez vous rendre maîtr tous vos professeurs, de manière à vous en aider bi coup pour bien conduire votre barque. Il ne faut vouloir obéir, au lieu de tenir mordicus à vos pro idées... Quant au mode, choisissez enfin; mais quan fond, c'est nécessaire, ne l'oubliez pas... Donc, *volont efforts constants* pour mener les choses comme je dis, voilà tout ! Obéir à Dieu en ce que le Supér nous dit ; servir Dieu comme je vous le dis, et non comme vous l'entendez; et Dieu vous bénira. Am (*Lettre du 7 mai 1860 au Père B..., supérieur à Orth*

Oh ! qu'il est difficile de comprendre les choses ! et surtout de se soumettre à Dieu ! Pourquoi se mettre en souci de ce qu'on dira, de ce qui arrivera ? A chaque jour son mal. Faire la volonté de Dieu, et puis arrivera ce qu'il voudra. Quand le saurons-nous donc ? La foi et l'expérience même auraient dû nous avoir enracinés depuis longtemps dans cette doctrine, et vous auriez dû être un des principaux apôtres d'icelle. A l'œuvre donc...

Voyez donc et agissez au lieu de raisonner et de vous occuper de ce qui ne vous regarde pas et de remplacer par votre sagesse, que Dieu perdra, et par votre prudence, qu'il réprouvera, la *folie* et la *malveillance* de vos supérieurs, que Dieu a déjà bénies plus d'une fois et qu'il bénira toujours.

Le Père Garicoïts avait à faire à des hommes animés d'une indéniable bonne volonté, mais déjà mûrs, ayant vécu dans l'atmosphère de la Révolution... des hommes raidis dans certaines habitudes d'indiscipline.

Des lettres qui sont des actes, en voici encore. Le Père Garicoïts ne badine pas en matière d'obéissance; *obéir ou partir,* tel est le dilemme qu'il impose à ceux qui ne veulent pas se plier à la volonté divine :

L'on ne doit jamais souffrir une désobéissance formelle, surtout en matière *semblable.* Qu'on fasse donc bien comprendre à M. L. que, s'il persiste dans sa désobéissance, il s'expose, outre le scandale de sa conduite à être rappelé et même renvoyé. Faut-il donc être assez malheureux pour user de pareilles menaces à l'égard des nôtres ! (*Lettre du* 15 *janvier* 1863.)

Cette lettre du 13 mai 1863 (la date est à retenir; c'est la veille de la mort du Fondateur) est tout aussi catégorique :

Je ne comprends pas Frère..., surtout sa menace. J'y trouve une raison qui ne permet pas à ma conscience de le laisser à Pau. *Tous les nôtres, pour rester dans la congrégation doivent abandonner à leur supérieur la libre disposition de leur personne.* Dès le moment qu'ils s'y refusent, s'ils persistent dans leurs vues, ils doivent être renvoyés. Ce sera à leurs risques et périls.

II. Les Avis du Directeur. — Dans son rôle de directeur, particulièrement auprès des Filles de la Croix qui s'adressent à lui avec tant de confiance, comme elles

sont orientées dans la bonne direction, le Père Garric[illegible] a surtout une chose en vue : maintenir ses dirigées « [illegible] le rail » de l'obéissance.

Qu'elles n'essaient pas de trouver mieux dans un *ch[illegible]gement de position.* Le Père les met en garde contre ce[illegible] illusion de la volonté propre :

> Je comprends bien votre position; je sens tous[illegible]embarras. Toutefois, je ne suis pas d'avis que v[illegible] demandiez à vos supérieurs de n'être plus à la [illegible] d'un emploi : vous n'avez pas oublié là-dessus mon p[illegible]cipe, c'est de *ne rien demander, ne rien refuser* ; s[illegible]lement et simplement *exposer* le véritable état des cho[illegible] devant Dieu, à vos supérieurs, et puis, obéir avec [illegible] confiance sans borne. Vous avez tout à gagner à vous [illegible]tenir à cela, parce que, en faisant ainsi cela, vous fai[illegible] la volonté de Dieu, et vous la faites d'une manière di[illegible] d'elle. *Lettre du* 16 *juin* 1855.)

L'objection des âmes est toujours la même : « C'[illegible] ma conduite qui m'a mené ici... Ah ! si j'avais été fid[illegible] à la grâce de Dieu, je serais *sûrement* ailleurs ! » [illegible] quelle manière victorieuse le directeur répond à la di[illegible] culté, en rajeunissant la doctrine ancienne par un exem[illegible] inattendu de l'Evangile !

> Le bon larron sur la Croix, était-il dans sa positi[illegible] malgré son passé ? Dieu l'y voulait-il ? Voulait-il [illegible] bénir ? Oui sans doute et telle fut sa profonde conv[illegible] tion, que Dieu daigna bénir d'une manière si fructue[illegible] pour lui et pour nous. Je vous recommande la mê[illegible] pratique, la même réponse à vos pensées, à vos questio[illegible] et cela constamment, et je vous promets que Dieu v[illegible] bénira. Ainsi soit-il ! (*A une Fille de la Croix; le[illegible] du* 25 *septembre* 1855.)

Il n'est pas jusqu'aux apostats de la religion qui puissent bénéficier de cette doctrine consolante. C'est d[illegible] leur position présente qu'ils trouveront la planche [illegible] salut :

> Pour J., que faire ? Il est plus facile d'apostasier q[illegible] d'en revenir. Cependant il y a bien un moyen aussi [illegible] réparer ce mal : c'est un bon *peccavi;* et puis, faire [illegible] l'on est ce que Dieu veut, comme on aurait dû le fa[illegible] où l'on était. (*Le* 27... *sans autre date.*)

Dans la volonté de Dieu, l'âme trouve une nourritu[illegible]

de pour sa piété; elle trouve sécurité, joie, force. Pour prouver, l'éloquence du Père Garicoïts est tour à tour suasive, pressante, avec parfois des accents d'un pathétique sobre et contenu.

Lisons cette page à une jeune Fille de la Croix dont le nom ne nous est pas parvenu. Sous la bonhomie souriante de la forme, se cache une substance doctrinale très riche :

...J'arrive enfin au fait, et je vais vous gronder de tout mon mieux.

Vous avez, ma chère sœur, grand besoin d'être secouée jusqu'à la moelle de vos os, d'être renouvelée de pied en cap. Voici pourquoi. C'est que vous avez trop grandi ne vous nourrissant que de *lait*, et, malgré tous les efforts de la divine Providence pour vous sevrer, vous avez encore *trop* de cette mollesse d'enfant que vous aviez apportée à la Congrégation, de ce besoin d'une *piété de lait du Thabor*, qui vous empêche de prendre, de goûter, de bien digérer la nourriture solide que le bon Dieu accorde abondamment à ses bien- aimées Filles de la Croix. Je parle de cette nourriture que Notre-Seigneur a tant estimée, tant aimée et dont Il a constamment fait usage durant toute sa vie mortelle, et qui consiste à ne jamais faire sa volonté propre et à faire toujours le bon plaisir de Dieu, quel qu'il soit, dans les choses et les personnes les plus désagréables, sachant les estimer et les chérir au point de se sacrifier pour elles, pour cela seul qu'elles sont *providentielles*.

Voilà, ma chère sœur, la vie divine à laquelle vous avez été appelée, dans laquelle vous n'avez pas fait encore tous les progrès désirables; et je vous ai dit pourquoi : parce que vous ne vous appliquez pas avec assez de courage et de constance à ce détachement universel, — l'entendez-vous ? *universel* pour ne vous attacher qu'au bon plaisir de Dieu, pour sacrifier *tout, tous les jours, jusqu'à la mort*, au bon plaisir de Dieu, non pas toujours sans peines et sans larmes, mais de manière à aimer toutes sortes de privations et sacrifices qui sont agréables à Dieu. (*Lettre du 28 avril 1850.*)

Voici une page qui n'est pas du Bienheureux Michel Garicoïts, mais un extrait de la lettre 155 de saint Augustin. Elle avait frappé notre fondateur. *Il la traduit et cite longuement*. Elle va au cœur du problème essentiel qui hante tous les hommes : où est la source du bonheur ? Entendons-la à notre tour; elle s'incorpore à la doctrine de Michel Garicoïts. Elle devient sienne :

Je pense que l'erreur de plusieurs personnes, mêm dévotes, vient de ce qu'elles veulent se fabriquer en qu que sorte de leur propre fond une vie heureuse et qu'elle croient plutôt devoir la faire que de la demander, *tand que Dieu seul la donne. Nul ne peut faire l'homm heureux que celui qui a fait l'homme.* Dieu qui accor de si grands bienfaits aux bons et aux méchants po qu'ils existent, pour qu'ils soient des hommes, po qu'ils aient à leur service leurs sens, leurs forces et richesses de la terre, *se donnera Lui-même aux bo pour qu'ils soient heureux, et leur bonté même est d un présent divin.* Mais les hommes qui, dans cette mi rable vie, dans ces membres mourants, sous le poids d'u chair corruptible, veulent être les auteurs et comme créateurs de leur vie heureuse, ne comprennent pas co ment Dieu résiste à leur prétention. On trouve de personnes jusque dans les communautés les plus sain Elles aspirent à la vie heureuse par leurs propres forc et croient déjà la tenir, au lieu de la demander à cel qui est la source même des vertus et de l'espérer de miséricorde. C'est pour cela qu'elles tombent dans u erreur absurde... (*Extrait d'une lettre du* 23 *janvier* 186

Nous avons hâte de citer une page émouvante du sai à une de ses filles spirituelles :

Ce matin, j'étais à Igon. Nous avons fait la médi tion sur ces paroles : la Mère de Jésus était debout pied de la croix; une telle mère... mère d'un tel fil debout... non découragée; au contraire, courageuse, s mise, contente d'être là, au pied de la croix à laque est si cruellement attaché son fils bien-aimé; là, da l'obscurité de la nuit, quoique en plein jour; elle, au milieu de toute cette canaille; elle, là, si soumise, bonne, même pour les bourreaux de son Fils !

Nous ne pouvions pas nous lasser de contempl cette admirable Mère de Dieu et de tous les homm Dans son extérieur, quelle modestie, quelle douce quel calme ! Dans son intérieur, sans doute, souffran immense ! mais aigreur, plainte, murmure, « indig tion d'aucune sorte, quoi qu'elle sentît; toujours dou pleine de charité et *soumise* (1) » *à la volonté de Di heureuse de la volonté de Dieu, quoique cette volo fût bien amère pour elle. Quelle Fille de la Croix !*

« *Enfant, soyez toujours semblable à celle-là.* » (2)

(1) Le texte authentique est en basque : « Indignatione bat phixie, cer nahi senditurie ere; oro esti, caritatos eta soumisa... ».

(2) « Haurra, çu içan bethi holacoa. »

La volonté de Dieu la rendait telle, si bonne Fille de la Croix. *Apprenez de plus en plus à trouver dans la volonté de Dieu le même bonheur que Marie, « apprenez-le sans faute, enfant ».* (3) (22 *mars* 1861.)

C'est en 1861; le Père Garicoïts a soixante-quatre ans. son âge, il lui est permis de parler comme le Père ou me comme l'aïeul. Quelle gravité et même quelle majesté ple dans cette méditation entrecoupée de mots basques ! croit voir le père de famille dans la maison euskaine expliquant à son enfant le martyre de la Compasn de Marie et le secret de sa force surhumaine.

C'est l'une des rares pages du Bienheureux que nous ns recueillie sur la dévotion à Notre-Dame. N'est-il remarquable que notre Bienheureux Père contemple tout en Marie le modèle en qui brille d'un éclat incomable la soumisison héroïque au divin vouloir ?

ésus ne disait-il pas : « Qui est ma mère et qui sont s frères ? Celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là ma mère, et ma sœur, et mon frère. »

A. Gouze, S. C. J. de Bétharram.

) « Falta gabe, haurra. »

Jeanne-Elisabeth Bichier des Ages

(1773 - 1838).

Le 6 juillet prochain, sixième dimanche après la Pe tecôte, dans la Basilique de Saint-Pierre de Rome, Bienheureuse Elisabeth Bichier des Ages, fondatn des Filles de la Croix, dites Sœurs de Saint-André, recev treize ans après sa Béatification (mai 1934), les honne suprêmes de la Canonisation.

Premières années.

Celle dont le Pape Pie XI faisait un si bel éloge et q appelait une magnifique figure de femme, naquit le 5 j let 1773 au Château des Ages, près de la ville du Bl en Berry. Son père Antoine Bichier, seigneur des A Conseiller-Procureur du Roi et Commissaire des Pouc et Salpêtres dans cette même ville du Blanc, apparte à une famille qui s'était illustrée dans la carrière Armes et de la Magistrature. Sa mère, Marie Augier Moussac, était fille du Lieutenant-Général de la Sc chaussée de Montmorillon et Sœur du Vénérable Abbé Moussac qui administra pendant quarante-six ans, en lité de Vicaire Général, le Diocèse de Poitiers.

Pieusement élevée par sa mère, Elisabeth fut mise pension, à l'âge de dix ans, chez les Dames Hospitali de Poitiers où elle resta jusqu'à l'âge de quatorze Ses parents la rappelèrent alors auprès d'eux et s'a chèrent à fortifier sa piété déjà si profonde et si sc et à développer son goût d'une vie sérieuse et utilem occupée.

A dix-huit ans, Elisabeth commence auprès de son père
avement malade l'apprentissage de cette charité et de ce
vouement qu'elle exercera un jour envers tant d'autres,
illant à son chevet, seule avec sa mère, le préparant
e-même à la mort, soutenue par sa foi inébranlable et sa
ofonde piété filiale.

Durant la tourmente révolutionnaire, âgée seulement de
gt ans, elle défend courageusement, contre les décrets
confiscation, les biens de sa mère et de ses deux frères
nt l'aîné avait suivi les princes à l'étranger, et, à force
ntelligentes démarches, conseillée et soutenue par son
le, l'Abbé de Moussac, elle parvient à sauver les débris
la fortune paternelle.

« *Le monde n'est plus rien pour moi,* disait la jeune
e, *je ne le crains ni ne l'aime* »; et sur une petite image
Notre-Dame Auxiliatrice, elle écrivait : *Moi, Jeanne-
sabeth-Marie-Lucie Bichier, je me dédie et me con-
re aujourd'hui et pour toujours à Jésus et à Marie.*

La rencontre providentielle

Nous sommes aux premiers jours de l'année 1798.
eure approche où Mlle Elisabeth va devenir, dans la
ndation des Filles de la Croix, l'auxiliaire du vénérable
ré de Saint-Pierre-de-Maillé, l'Abbé André-Hubert Four-

e saint prêtre venait de rentrer d'Espagne où l'avait
é la Révolution. Son église paroissiale étant occupée
un intrus, l'Abbé Fournet réunissait ses fidèles pa-
siens dans des abris de fortune, au fond des granges,
s des masures solitaires, et là, sur un pauvre autel
rovisé, il célébrait les saints Mystères et distribuait a
s généreux chrétiens le pain de la parole et le pain eu-
ristique. La renommée de sa sainteté remplissait tout le
s de Maillé et ses environs; elle parvint jusqu'à Bé-
es où vivaient retirées dans leur manoir de la Guime-
e Mme Bichier des Ages et sa fille Elisabeth. Emue de
t le bien qu'elle entendait dire du vaillant confesseur
la foi, Mlle Elisabeth résolut de faire le voyage de
illé. Sous la conduite d'un vieux serviteur, elle franchit,
une froide nuit d'hiver, les trois lieues qui séparent

Béthines de Maillé; elle arrive à la Grange des Marsilly, toute remplie de pieux fidèles et entend la Messe « Bon Père »; elle essaye ensuite de se rapprocher de l à travers la foule qui assiégait un coin de la grange servi de confessionnal. Comme elle le prie de recevoir sa con fession : « *Croyez-vous,* lui répond le Père, *que je m' vais laisser, pour vous entendre, ces mères de famille ces pauvres paysans venus ici de plusieurs lieues ?* » *Mon Père,* répondit humblement la jeune fille, *j'attendr mon tour; il me suffira que vous consentiez à m'entend après eux.* » Et elle attendit héroïquement dans le froi glacial de cette nuit de janvier cinq longues heures.

Afin de préparer sa fille spirituelle au bien qu'il pressa tait que Dieu ferait un jour par elle, le Père André traça un règlement de vie qui ne laissait rien, dit le pr mier biographe de la Bienheureuse à l'oisiveté ni à mondanité; la prière, le travail, les soins, les plus as dus auprès de sa vieille mère, la visite des pauvres et malades du voisinage, telles étaient les occupations devaient remplir ses journées.

Le futur Institut des Filles de la Croix est déjà germe dans ce règlement de vie donné par le P. Andr Mlle Elisabeth. Ce germe béni ne va pas tarder à s'épano Quelques mois après la mort de Mme Bichier, survenu le 22 octobre 1804, l'Abbé Fournet fit part à Mlle Elisab de son dessein de fonder une petite Association qui au pour but l'instruction des enfants et la visite à domi des malades pauvres. Cette Association compta d'ab quatre membres, outre Mlle Bichier qui, malgré ses sistances, en fut nommée Supérieure.

On s'installa à La Guimetière, propriété de la fam Bichier, on ouvrit une école et on commença la vi des malades; il en fut ainsi pendant deux ans. Vers la de 1806, la petite Association quitta la Guimetière p s'établir au Château de Molante, paroisse de Maillé. C là qu'eurent lieu, l'année suivante, la première p d'habit et la première émission des vœux de religion celles qui furent les premières Filles de la Croix.

Les Filles de la Croix habitèrent neuf ans, de 181 1820, leur humble résidence de Maillé. C'est là qu' reçurent de leur fondateur leurs Constitutions qu'il éc

-même devant un tableau de la Vierge des Douleurs usement conservé à La Puye. Imprégnés du plus pur rit de l'Evangile, les Constitutions du Père André re- mmandent le zèle pour la gloire de Dieu, la charité ers le prochain, l'amour de la pauvreté, la simplicité. s règles furent soumises en 1816 aux Vicaires Capucu- res de Poitiers qui les approuvèrent et qui nommèrent *M. Fournet, Curé de Maillé, Supérieur de la nouvelle ciété, sous l'Autorité de l'Ordinaire, et la Sœur Bichier, périeure.* »

Paris - La Puye - Igon - Ustaritz - Colomiers.

Vers le milieu de l'année 1815, la « Bonne Sœur » fut time d'un accident qui nécessita un voyage à Paris, afin subir une douloureuse opération. Le docteur Dubois, irurgien du Roi, après avoir examiné la malade ne lui cha pas la gravité du mal et qu'elle aurait beaucoup souffrir. « C'était, a dit un des panégyristes de la Ser- nte de Dieu, à l'époque des opérations héroïques à vif, i ne connaissaient pas l'adoucissement de nos anesthé- ques modernes. Le seul moyen d'être sûr des victimes, tait de les fortement garrotter. On voulut aussi attacher Bienheureuse. « *Non, non*, dit-elle, *qu'on me donne ulement mon crucifix, il me suffira.* » Il lui suffit en et. » (Panégyrique de la Bse, par le T. Rd Père Buzy.)

Le Docteur Dubois qui avait fait l'opération parla de sainte malade, comme il l'appelait, à la cour du Roi. uis XVIII désira qu'elle lui fut présentée. Sœur Eli- beth parut donc aux Tuileries. La distinction naturelle l'humble religieuse jointe à sa parfaite modestie lui quit les bonnes grâces du roi et de la famille royale i la comblèrent de témoignages de bienveillance.

C'est à cette occasion que la « Bonne Sœur » fut mise relation avec plusieurs Dames de Cour, qui, s'occupant bonnes œuvres, lui demandèrent quelques-unes de ses les pour plusieurs petits Etablissements autour de la pitale. Le premier de ces Etablissements fut fondé à ry, en 1819, par la Duchesse douairière d'Orléans qui voya de Paris à Maillé une berline pour ramener les eurs. L'année suivante, grâce à l'appui de la famille

royale, fut fondé le noviciat de la nouvelle Province Paris.

La sève vigoureuse infusée par le Père André et « Bonne Sœur » Elisabeth à l'arbre qu'ils venaient planter produisait des fruits abondants. Les novices fluaient, sorties pour la plupart, non seulement du Poit mais encore des nombreuses et chrétiennes familles Bourgogne, d'Auvergne, de Franche-Comté; il en ven même de la Savoie et du Luxembourg. Cependant pc nombreux que fussent les noviciats de La Puye et de Par sœur Elisabeth ne parvenait pas à satisfaire toutes demandes; de partout on réclamait des Filles de la Cro « *On me demande des sœurs,* s'écriait un jour la fond trice, *et je ne puis pas en donner. Mon Dieu, faites-en de pleuvoir du ciel.* »

Dans les cinq ou six ans qui suivirent immédiatem la fondation des établissements d'Ivry et de la rue Sèvres, à Paris, la « Bonne Sœur » fondait, en divers di cèses de France, au prix de rudes épreuves et de gran sacrifices, une quinzaine de maisons.

L'année 1825 amena jusqu'aux pieds des Pyrénées c essaims diligents de Filles de la Croix qui apportèr aux populations de ces pays un renouveau de foi et de chrétienne. Un évêque de Bayonne, Mgr Ducellier, déclar à Léon XIII, vers 1880, que si son diocèse était par les meilleurs de France, il le devait en grande partie Prêtres du Sacré-Cœur de Bétharram et aux Filles de Croix.

La première fondation en terre béarnaise fut celle d'Ig charmante bourgade, à égale distance de Lourdes et de P A la tête de la nouvelle maison et du noviciat, sœur E sabeth, venue elle-même de La Puye pour faire cette f dation, plaça une religieuse poitevine de beau nom et grande vertu, sa propre cousine : Sœur Marie Perpé dans le monde Mlle Goudon de Lalande, de Montmorill La direction spirituelle de la Communauté fut confiée Mgr d'Astros à un Prêtre, jeune encore, il avait à pe vingt-neuf ans, non moins remarquable par ses ver que par son intelligence, l'Abbé Michel Garicoïts, Directe au Grand Séminaire de Bétharram, où quelques années p

d, conseillé par la « Bonne Sœur », il établira sa Con-gation des Prêtres du Sacré-Cœur.

La fondatrice des Filles de la Croix professait pour umble Prêtre que la voix populaire appellera un jour *saint de Bétharram,* une profonde vénération; elle avait e-même dans ses conseils et sa direction la plus entière nfiance; c'est à lui qu'elle s'adressait pour les besoins son âme chaque fois que les devoirs de sa charge la menaient à Igon. « *Ce digne prêtre,* disait-elle, *est doué n esprit excellent : c'est un homme parfait, d'un juge-nt exquis.* » Est-il besoin d'ajouter que, de son côté, le re Garicoïts regardait la « Bonne Sœur » comme une nte, et que, dans son humilité, il lui attribuait tout le rite de l'œuvre qu'il avait fondée à Bétharram ?

Le pays basque dont on connaît la foi robuste réclama, aussi, comme le Béarn son frère, des Filles de la Croix. les lui furent accordées. Digne pendant d'Igon, à l'ex-mité occidentale du diocèse de Bayonne, Ustaritz fut dé en 1829, sur les rives souriantes de la Nive et érigé Maison Provinciale.

L'Institut des Filles de la Croix n'a pas encore trente s d'existence, et déjà il compte quatre Provinces : La ye, Paris, Igon, Ustaritz. C'est encore à Mgr d'Astros, mu Archevêque de Toulouse, qu'une cinquième Pro-ce, celle de Colomiers, dut sa fondation en 1837. Le nguedoc et une partie de la Gascogne, tous les pays sud et de l'est de Toulouse sont tributaires de Colomiers.

Quand la Bienheureuse mourut, le 26 août 1838, quatre s après le Bon Père André, elle laissait une postérité 633 religieuses, répandues dans 23 diocèses de France réparties en 99 maisons, foyers intenses de prière et de vail.

Sainteté de la Servante de Dieu.

La sainteté n'est autre chose que la pratique héroïque toutes les vertus, vertus théologales et vertus morales. e telle ait été la sainteté de la Bienheureuse Elisabeth, glise elle-même l'a déclaré en promulguant, le 19 mars 28, le décret d'héroïcité de ses vertus.

Il ne saurait être question ici de faire l'éloge particulier

de chacune des vertus de la Servante de Dieu : les limit
d'un simple article biographique ne le permettent pa
Nous choisirons, pour en respirer les suaves parfums, ce
que son père spirituel, saint André-Hubert Fournet, t
vailla à cultiver et à développer dans cette âme d'élit
celle que le divin Maître a recommandée tout spécial
ment, car elle est le fondement de toutes les autres,
sainte humilité.

L'humilité nous apparaît comme la vertu caractéristiq
de sœur Elisabeth; c'est sur ce fondement de l'humili
qu'elle a bâti, comme d'ailleurs tous les saints, l'édifi
de sa sainteté. Si elle a été une merveille de sainteté, c'
qu'elle a été avant tout, une merveille d'humilité. « *Ce
qui est le plus petit parmi vous, c'est celui-là qui est
plus grand.* » (*Luc.*, 9, 48.) Plus profonde sera l'humil
de la Bienheureuse, par suite de la connexion des vert
entre elles, plus parfaites seront les autres vertus, et pl
haute sera sa sainteté.

L'humilité, c'est la vérité; et la vérité, c'est que, da
l'ordre de la nature, nous ne sommes rien par nous-mêm
et que dans l'ordre de la grâce, nous sommes un néa
hélas ! insurgé contre Dieu. Etre humble, c'est donc se cc
naître soi-même : qui se connaît, qui connaît son néa
s'estime digne de tout mépris... Qui donc plus que la bie
heureuse a été convaincu de son néant ? Qui donc pl
qu'elle s'est estimé digne d'universel mépris ? « *Q
sommes-nous ?*, disait-elle, *un amas de corruption, bien a
dessous des choses inanimées qui n'ont jamais été rebelles*

C'est parce qu'elle n'est à ses yeux qu'un néant mi
rable et méprisable qu'elle accepte avec joie, dans la p
mière entrevue avec celui que Dieu lui avait choisi pc
guide, une sévère leçon d'humilité... Nous avons déjà
conté cette première entrevue dans la grange des Marsil
Rebutée par l'Abbé Fournet qui ne consentira à l'entenc
qu'après les pauvres gens, elle savoure l'humiliation
blique, elle, la jeune et brillante châtelaine des Ages,
remonter à travers la foule étonnée jusqu'à l'autre ex
mité de la grange, pour prendre sa place, la dernière, par
les pauvres gens de la campagne, comme la plus pauv
de tous et la plus indigne.

Le Père André la désigne comme supérieure de la pet

mmunauté qu'il vient de fonder; l'humilité de la jeune
e en est effrayée... *Eh quoi ! mon Père,* s'écrie-t-elle,
i supérieure de communauté ! Moi qui n'ai pas même
vertu d'une novice ! Le Père André est inflexible;
le Elisabeth se soumet, mais quelle rude croix pour son
milité que cette charge de supérieure ! Elle souffrait de
ntendre appeler Mère ou Supérieure : « *Vous ne m'ap-*
lerez jamais que votre sœur », écrivait-elle à une jeune
e qui lui témoignait une grande confiance.

Obligée de présider chaque jour la lecture spirituelle qui
faisait à La Puye dans la grande salle de la commu-
uté, jamais elle ne consentit à s'asseoir dans la chaire
i lui était destinée; une simple chaise au milieu de ses
es lui suffisait...

Lui arrivait-il de devoir prolonger son séjour dans les
isons qu'elle fondait ? Heureuse de ressembler au divin
aître venu, non pour être servi mais pour servir, elle
isissait pour elle les emplois les plus humbles; c'est
e qui faisait la cuisine, lavait la vaisselle, balayait les
partements; elle se faisait la servante de ses filles, et
n humilité se vengeait ainsi du titre de supérieure qu'on
y avait imposé.

Les rudes leçons d'humilité du Père André ne restaient
s, on le voit, lettre morte. Comme s'il voulait faire de
te âme si humble et si généreuse une copie fidèle de
ui qui a été rassasié d'opprobres, le Père André ne
nageait à sa fille spirituelle ni les humiliations ni les
reuves : il l'en rassasiait. « *Laissez-le faire,* disait
umble fondatrice à ses filles qui, témoins de la sévérité
ec laquelle il la traitait, cherchaient à la consoler,
ssez-le faire, il est si saint. »

Oui, le Père André était un saint; sachant de quel
roïsme cette âme était capable, il travaillait à la vider
lle-même, à creuser en elle le fondement de l'humilité.
n d'offrir à l'humble crucifié du Calvaire, une épouse
ne de lui, humble et crucifiée comme lui.

Dirons-nous qu'il n'a pas réussi ?

Un jour, comme une de ses sœurs se plaignait à la Bien-
ureuse des reproches quelque peu amers que venait de
faire le Père André : « *Fille de peu de foi,* répondit
é, *qu'eussiez-vous fait à ma place ? Aujourd'hui même*

le Père m'a chassée du confessionnal trois fois, malgré m[es] supplications. Ce n'est pas la première épreuve qu'il m[e] fait subir pour mon bien, ce ne sera pas la dernière. [Si] vous aviez une étincelle de foi, vous vous estimeriez he[u]reuse d'être traitée de la sorte. »

On sait avec quelle humble soumission sœur Elisabeth a[c]cepta l'humiliation publique qui lui fut un jour infligée p[ar] le Père André. Trompé par le faux zèle d'une ambitieu[se] intrigante, le Père André lui annonce qu'elle n'est plus s[u]périeure générale de l'Institut, que sa remplaçante est dé[si]gnée et qu'elle veuille bien lui obéir comme à lui-même. Docile comme un enfant et sans que ses tra[its] trahissent la moindre émotion, l'humble sœur va prend[re] parmi ses filles la dernière place, heureuse d'obéir à ce[lui] que le Père André a choisie pour la remplacer. Fort he[u]reusement pour la Congrégation, l'épreuve fut de cou[rte] durée; le Père André reconnut son erreur et il se hâ[ta] de rétablir en charge celle que toutes les sœurs consid[é]raient et aimaient toujours comme leur véritable mè[re].

Cette vertu d'humilité, Sœur Elisabeth la voulait, n[on] seulement pour elle-même, mais encore pour toutes s[es] filles; son ambition la plus chère était d'offrir dans chacu[ne] d'elles au maître bien-aimé, doux et humble de cœur, u[ne] image parfaite de sa divine humilité; aussi avec quel z[èle] elle travaillait à leur inspirer l'estime et l'amour de ce[tte] vertu, et la plus vive horreur pour tout sentiment d'o[r]gueil. Elle écrivait à l'une d'elles : «*Si vous devenez p[as] petite que vous reconnaissiez que vous n'êtes rien, que vo[us] ne savez rien, et que vous aimiez à être regardée com[me] telle, alors vous serez accomplie et je serai dans la joie.*»

Elle disait encore : «*Que servirait-il à une Fille de la Croix de garder l'abstinence dans le manger, de port[er] une robe grossière, de sacrifier sa santé et sa vie au serv[ice] du prochain, de coucher sur un lit dur, de s'épuiser [en] austérités, si elle se glorifie de ses œuvres, si elle se fla[tte] que peu de péchés lui ont été pardonnés, en un mot, elle est une orgueilleuse ?* »

« *Votre Supérieure était une sainte,* disait aux Filles [de] la Croix de sa ville épiscopale Mgr de Varicourt, évêq[ue] d'Orléans, *c'était une poussière, mais si humble que jam[ais] le vent de l'orgueil n'a pu la soulever.* »

C'est dans sa profonde humilité que la Bienheureuse, à exemple du Père André, puisait son ardent amour de la ainte pauvreté. Se regardant elle-même comme un néant sérable, digne de tout mépris, son vestiaire sera un ves- ire de misère. On conserve encore à la Maison-Mère La Puye une partie de ses vêtements; ils sont tellement uvres que les premiers tissus ont presque entièrement paru sous les reprises et les raccommodages qu'on leur a digés. « *Quand je vois votre supérieure avec sa cape biécée,* disait encore Mgr de Varicourt, *son air pénitent pauvre, il me semble voir une autre sainte Thérèse.* »

Les sœurs souffraient, dans leur piété filiale, de voir ur mère vêtue comme la dernière des pauvresses, et un ur, fort habilement, elles réussirent à lui soutirer sa eille cape qu'elles remplacèrent par une cape toute neuve. ine perdue! Honteuse d'être si richement parée, l'humble ndatrice réclama sa vieille cape; il fallut bien la lui ndre. « *Votre cape, votre robe, votre ceinture,* lui disait ie de ses filles avec une jolie franchise, *tout cela n'est ue rapetassage.* » C'était bien vrai, mais l'humilité de la ienheureuse y trouvait son compte. « *Ah ! mon Dieu,* écriait un ecclésiastique qui avait deux de ses nièces ns la Congégation, *comment seront vêtues mes pauvres ièces, puisque le vêtement de leur supérieure est si mi- rable !* »

Parce qu'elle était une merveille d'humilité, la fondatrice es Filles de la Croix était aussi une merveille de morti- cation, car comme la pauvreté, la mortification est fille e l'humilité.

A un âge où l'enfant ne sait pas même ce que c'est que e mortifier, la petite Elisabeth faisait ses délices de la ratique de cette vertu. Elle se mortifiait à table, jeune ensionnaire chez les Dames Hospitalières de Poitiers, cceptant avec joie ce que ses petites compagnes n'aimaient as, et cela, malgré de naturelles répugnances qu'elle dut aincre certainement plus d'une fois. Au Château des Ages, le s'arrangeait très adroitement pour remplacer le beau ain blanc qu'on lui servait par le pain noir des pauvres; uant aux gâteaux et aux pâtisseries, jamais elle n'en onnut le goût. Sous la forte direction de ce prodige d'aus- rité qu'était le Père André, cet esprit de mortification

qui paraissait comme naturel chez la « Bonne Sœur » ne pouvait que grandir et se fortifier. Ses jeûnes étaient continuels, et parfois quels jeûnes ! Il lui arrivait souvent par suite de ses occupations, de ne manger que le soir après la communauté. Quelle bonne aubaine ! Quelques débris de pain laissés sur la table qu'elle faisait détremper dans un peu d'eau, c'était tout son dîner. Encore était-ce trop pour son insatiable humilité : elle se proclamait indigne d'être nourrie au pain noir et à l'eau.

Une autre vertu fille de la sainte humilité, c'est l'amour de la souffrance. Etre humble, ce n'est pas seulement être convaincue de sa propre indignité, c'est encore agir en conséquence et rechercher dans la souffrance volontaire le châtiment de cette indignité. « *C'est en souffrant pour nous,* disait la Bienheureuse, *que Jésus nous a témoigné son amour, c'est en souffrant pour lui que nous devons lui témoigner le nôtre.* » L'effrayant matériel de pénitence que l'on observe encore dans sa petite cellule de La Puy prouve que ce n'était pas là de vaines paroles : haires, disciplines, cilices, chaînes armées de pointes, bracelets de fer, telles étaient les armes redoutables dont la Bienheureuse passionnée de souffrance et d'austérité, ensanglantait fréquemment sa chair innocente.

Quiconque s'humilie sera exalté, a dit le Maître. La Bienheureuse Elisabeth a été toute sa vie une merveille d'humilité; aussi Dieu qui a des tendresses infinies pour les petits et les humbles, l'a-t-il magnifiquement exaltée. Elle qui ne demandait qu'à demeurer cachée et inconnue brille maintenant d'un éclat immortel parmi les innombrables phalanges des saints, au milieu de ses sœurs, les saintes vierges de France, sainte Jeanne d'Arc, sainte Marguerite-Marie, sainte Bernadette, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et bien d'autres. Heureux, mille fois heureux qui la suivra dans la voie royale de l'humilité. Pour lui se réalisera la divine promesse : *Celui qui s'humiliera sera exalté.*

Etienne Domec, S. C. J.

Louis-Marie Grignion de Montfort

(1676-1716)

DEMAIN, nous l'appellerons *Saint*. Le Pape Pie XII le canonisera le 20 juillet : *Saint-Louis-Marie de Montfort*. Nous attendions ce jour et cette louange.

Il a tant d'amis. Non seulement parmi ceux qui sont ses fils et ses filles. Mais dans toute la chrétienté, il a fait naître tant de sympathies. Ceux qui l'ont regardé en face et profondément n'ont pu se défendre de l'aimer.

Au jour de sa vie temporelle, avant qu'il eut rassemblé cette Compagnie pour laquelle il priait une prière brûlante, quand il appelait à l'aide, on venait à lui d'un cœur joyeux; prêtres séculiers et religieux, Jésuites, Dominicains, Lazaristes..., formaient une équipe sacerdotale compacte qui marchait à son pas, à sa suite; et des laïques s'joignaient à eux dans la même sollicitude du Règne du Christ. C'étaient des *compagnons de saint Louis-Marie*. Différents d'allure, si l'on veut, comme ce bon M. des Bastières qui s'enfuyait à la sacristie quand il y avait du tumulte et que M. de Montfort faisait front aux furieux; mais cependant une même pensée animait l'équipe qui voulait donner au monde l'esprit de l'Evangile et avait choisi Marie pour Reine.

Ainsi en va-t-il maintenant que le grand missionnaire a achevé sa carrière temporelle et que Dieu l'a retiré dans sa gloire. On vient à lui de toutes parts. Est-il un missionnaire qui n'aime pas ce missionnaire prestigieux, est-il un seul qui n'ait pas assimilé sa pensée ? Je ne

pense pas seulement à ce P. Chaminade qui avait quelque sorte redécouvert sa doctrine pour fonder Congrégation sur un vœu de dépendance absolue de Ma mais aux autres aussi qui suivent une règle sainte q aiment, Rédemptorices, Maristes, Oblats de Marie maculée, Spiritains..., Grignion est leur ami. Il est lui chez eux. Ils ont acueilli son livre qui est devenu livre. On dirait que la Sainte Vierge a voulu, en créant formes nouvelles de vie religieuse — car elle y présidait on dirait qu'elle se plaisait à reprendre ce qu'elle a inspiré à son grand serviteur dont le livre était pe Aussi quand il fut retrouvé, en 1842, après quelques certitudes pour le bien comprendre, comme il est e dans les esprits et la vie !

Les vieux Ordres, comme les nouveaux, lui disaient bienvenue; Jésuites et Sulpiciens lui savaient gré de être demeuré fidèle, Dominicains rappelaient qu'il était leur Ordre, Fils de Saint-François lui trouvaient un g de la pauvreté qui le faisait de leur famille.

Pour entrer bien avant dans la joie de cette canon tion et lui jeter, à la suite du Souverain Pontife, un vib « *Saint Louis-Marie de Montfort, priez pour nous* », je propose d'inviter les lecteurs de la *Vie Spirituelle* à regarder.

Les saints sont une explosion et un jaillissement du naturel qui est infus en tout chrétien. La grâce dép en chaque baptisé afin d'irriguer et de féconder tout vie, et qui sommeille trop, hélas ! chez nous, se ré impérieusement chez eux.

On les dit *originaux*. Leur originalité leur vient, p une grande part, de la splendeur de cette vie, ou même sa simplicité. Ce qui nous éblouit chez eux, c'est le ja sement impétueux de ce surnaturel qui imprègne tout être.

Grignion de Montfort a connu cette originalité. O lui a reproché souvent. Le Chanoine Blain de Rouen, ami, le lui reprochait un jour, en lui disant qu'il n'é pas comme le reste des hommes, comme le reste ecclésiastiques. — A quoi le missionnaire répondait ne cherchait pas à se distinguer. Je fais ce que je p

lt-il, je tâche de suivre l'Evangile et d'obéir au Saint-
fit. Il reconnaissait, d'ailleurs, que cette fidélité le
uit quelquefois dans les conditions singulières qui le
raient de ceux qui se traînent au sentier de la routine.

(nous qui voulons le regarder en face, afin de subir
duction de son étrange visage où les contraires s'assem-
nt, il ne peut être question de raconter au long une
d'ailleurs connue (1), il vaut mieux montrer d'abord
iques traits de cette originalité qui obéit à la poussée
n grâce, — et afin de le comprendre on étudierait la
ce de jaillissement, qui court à travers cette merveil-
: existence, l'anime et la vivifie si intensément.

*
**

e tempérament de Grignion de Montfort était un tem-
ment de feu, le tempérament audacieux de sa race.
sa mère, il se rattache à ces marins de Saint-Malo que
ier et ses routes appelaient et qui couraient aux aven-
s lointaines. Sur ce fondement de la race, Dieu avait
truit une riche individualité : on ne peut pas dire
son visage aux traits contractés rayonnât de beauté;
attendez qu'il passe dans ses yeux une flamme d'in-
gence ou d'amour et vous ne pourrez pas vous défendre
a séduction, soit qu'il prie ou qu'il parle. Son Créa-
l'a doué d'une voix puissante et douce qui l'égalera

---

(1) On ne pense pas à établir une biographie détaillée du saint
naissait en 1673 à Montfort-sur-Meu, et mourait en 1716, à
-Laurent-sur-Sèvre.
e biographie par GRANDET paraissait au lendemain de sa
à Nantes, en 1724. — Et pendant ce temps, le Chanoine BLAIN,
ouen, écrivait sur son ami des mémoires aussi savoureux que
eux. — Le P. BESNARD qui fut Supérieur de la Compagnie de
e de 1755 à 1788 a laissé également des mémoires inédits très
s. — Ce sont ces notes qui servirent au P. DE CLORIVIÈRE
composer la biographie qu'il publiait en 1775.
puis cette date, je compte plus de 15 essais de restituer cette
étonnante.
gnalons seulement l'Histoire très documentée de saint Louis
e Grignion de Montfort, par le P. LE CROM, qui paraîtra au
de la canonisation. Si l'on est pressé, que l'on aille au portrait
nous publierons aux *Grands Cœurs*, à la même date — je sais
d'autres vies SONT en route...
Ajoutons le beau livre de M. Raymond Christoflour que nous
ns de recevoir : *Grignion de Montfort*, apôtre des derniers
s, *La Colombe*, 1947, 230 pp., 290 fr. (N. D. L. R.).

aux plus prestigieux orateurs. D'ailleurs, un esprit et pénétrant : plus on l'étudie, plus on est étonné de la chesse de cette intelligence qui pouvait tout connaît Cette pensée alerte ne s'encombrait pas dans un vêtem lourd et pesant; elle court comme la parole vivante. Li ces cantiques écrits à la hâte, vous serez surpris de verve et de sa finesse d'observation. Il disait que si grâce de Dieu ne l'avait pas pris, il eût été « un terri homme », terrible à croiser le fer, terrible à transper de ses critiques les ridicules et les vices. Telles de réparties s'en vont comme un dard qui tremble dans but. « Pourquoi n'allez-vous pas à cheval ? » lui dit Curé bien nanti, de ceux qu'il appelait « bénéficiers graisse ». — « Ce n'était pas la coutume des apôtres

Mais ce n'est pas notre affaire de décrire la nature cet homme rude qui avait un cœur tendre pour les cheurs, de cet homme qu'on disait grossier et qui é de bonne société, qu'on prétendait ignorant et qui é bien éveillé aux choses de l'esprit, qui méprisait le mo et qui faisait surgir tout un adoucissement de vie sur routes où chemine la misère humaine; ce qui nous impo c'est comment la grâce, quand elle aura pris pied d sa nature, y mettra un surcroît qui le fera rebondir.

*
**

Voyez cet adolescent que son ami Blain a trouvé un jo le cœur tout ému, à la gentilhommière de son père, Bâchelleraye. Il vient de faire brûler un mauvais li trouvé dans la bibliothèque paternelle. Il sait ce c peut lui en coûter car l'avocat Grignion est fort irasci Mais il ne regrette rien. Le mal n'a pas le droit d'exis On peut croire que ce jeune homme va prendre l'Evan à la lettre.

Le voilà sur la route de Paris, aux portes de Ren Il a vingt ans. Paris, c'est l'avenir pour lui. L'ave religieux qui l'invite, Saint-Sulpice et la Sorbonne, la p et la science. Il faut se présenter dignement. Il a dix é dans sa bourse, un habit neuf qu'il porte à la main, autre habit neuf dont il est vêtu. Il donne ses écus à premier pauvre, l'habit neuf qu'il portait à la main à deuxième pauvre, et avec un troisième il troque l'ha

il était vêtu pour ses misérables haillons. Ayant ce bond dans une atmosphère nouvelle, il récite, à cœur « Notre Père »...

a route l'a pris. 75 lieues à pied. Devenu mendiant, par la pluie, couchant dans les granges. Toute l'aven- des misérables. Dans quel état arrivera-t-il ? Il com- net son avenir. Ceux qui l'ont appelé ne le reconnaî- t pas. — N'importe; c'est à la Providence à veiller le pauvre.

a Providence veillera. Mais ceci ne le dispense pas porter sa collaboration. A l'étude il met une application nante. Faut-il gagner sa vie, il veillera les morts, la , après avoir travaillé le jour. A l'effort intellectuel oint les travaux plus humbles comme de préparer la ine; et le soir, son voisin de chambre frémira en ndant l'écho de ses vigoureuses disciplines.

un pareil régime il tomba malade. On le porte à tel-Dieu. Comme dit Blain, la maladie et les saignées médecin le mettent à deux doigts de la mort. Il chante, t joyeux : logé avec les pauvres. Et puis il sait qu'il ira. Dieu lui a signifié qu'il voulait l'utiliser.

'ailleurs cet impétueux est un obéissant. Dire cette ssance est un poème, et long et varié. Bien différent ses maîtres de Saint-Sulpice, extérieurement, si sem- le intérieurement; vous ne pouvez assouplir ce bloc é en granit de Bretagne, mais vous maniez à volonté esprit d'une docilité totale. Il voudrait toujours parler Dieu, mais on lui a dit que la recréation est pour se éer, il achètera un recueil de bons mots qu'il apprendra cœur et débitera d'un air dévot, à la plus grande joie ous. On veut encore douter qu'une telle vertu soit table, on déléguera le plus sévère des Sulpiciens pour ouver (et au XVIII[e] siècle, on s'y entendait), Louis- ie Grignion reçoit humiliations et rebuts d'un même ge égal et souriant, au point que l'austère correcteur s'avouer vaincu.

lais à celui qui se prête ainsi aux exercices les plus bles, ouvrez la carrière qui répond à l'élan de son , vous assistez à la course à Dieu la plus magnifique. st envoyé en pèlerinage à Chartres, à pied, au nom du inaire. Il prie, il chante, il parle de Dieu à ceux qu'il

rencontre et quand il touche au lieu béni où la Sain Vierge l'attend, il tombe en extase pendant sept heur

Est-il étonnant que lorsque l'Onction sacerdotale a marqué ce lévite généreux et ce dévot de Marie et q se sera préparé longuement à célébrer sa première Me il paraisse « comme un ange à l'autel ».

Ce séraphin trouvera-t-il à habiter sur la terre tum tueuse ? ne va-t-il pas s'en aller dans quelque Chartre où il demeurera en conversation ininterrompue avec Seigneur ? Il en éprouve parfois le besoin : à Paris, du Pot-de-Fer, sous un escalier, il goûte de tels déli qu'il se demande s'il ne doit pas rester ainsi, caché, incon en prière; ainsi encore à Saint-Lazare, à une demi-lieue Montfort, sur une colline où il a établi un ermitage Mervent, en Bas-Poitou, dans une grotte suspendue er le ciel et la forêt mouvante, ici et là, il vivait des heu divines.

Ici comme toujours, la grâce qui était en lui, dont a pu dire qu'elle était comme « naturalisée à son baptêm travaillait merveilleusement cette nature généreuse.

*
**

Mais Dieu lui avait fait voir le monde à conquérir celui que des goûts d'ermite attiraient à la solitude et silence, va se jeter dans la vie la plus ardente où il montrera également livré à la grâce de Dieu, abando au Saint-Esprit.

Il avait rêvé les missions lointaines. Comme ses cêtres Malouins qui voguaient vers les terres de la N velle-France, il partirait vers de nouveaux rivages, m pour y planter la croix de Jésus-Christ et semer dans esprits la vérité de l'Evangile.

On le retient, car cet impétueux, avons-nous dit, est obéissant.

Cependant le sol du séminaire lui brûle les pieds, il faut courir après les pécheurs.

Comme un grand artiste qui va donner tout à l'h une puissante symphonie, il tente divers essais. Part il se révèle un maître. Chacun de ses apostolats, à la c pagne comme à la ville, près des pauvres comme près

liants, sont autant des succès. Une contradiction im-
yable le poursuit et voudrait contraindre au silence
e voix puissante, alors cet apôtre qui a résolu de
idre l'Evangile à la lettre se rendra à Rome consulter
Vicaire de Jésus-Christ dont il recevra les directives
me du Christ lui-même.

t quand le Pape, Clément XI, lui aura indiqué la
nce à conquérir, parce qu'il y avait un refroidissement
âmes et qu'il fallait y ranimer la flamme que Jésus-
ist avait apportée au monde, il reviendra avec une
eur et une décision que rien ne pourra plus arrêter que
mort.

h ! le beau missionnaire ! les souffles de l'Evangile
sent sur lui. Le chapitre X de saint Matthieu a été vécu
, lettre et, à cause de cela même, voyons-nous partout
fruits merveilleux qui naissent de cette action apos-
que. Des miracles ? oui, des miracles de grâce partout,
l'autres miracles, de nature, par où Dieu vient autoriser
serviteur.

Mais comment dire ceci ? Il chante, il tonne, il prie; et
entend gémir une assemblée. Parfois il est obligé de
rier : « Ne pleurez pas ainsi mes chers enfants, vous
mpêchez de parler. » Il a dressé le mystère de la vie
e mystère de la mort; et ce peuple frémit et tremble.
seul visage illuminé, sa prière devant son crucifix a
élé à ces insouciants la charité de Jésus-Christ et la
eur de l'âme. Ne dit-on pas que la Sainte Vierge est
c lui, qu'on l'a vu en extase recevoir ses conseils, qu'elle
a obtenu de lire dans les consciences ?

ussi quand l'orgueil de ces pécheurs s'est rendu et
ls sont tombés à genoux, il console ceux qui pleurent
larmes saintes de repentir, car ce cœur de lion a des
dresses incroyables pour les pécheurs. Et comme il les
tirés du vice, il veut maintenant les assurer en Jésus-
ist. *Il les aime.* De cet amour les témoignages sont
rits partout, à La Rochelle, à Poitiers : Il a eu un
rd, un mot, une lettre, un poème. Et à mesure qu'il
nce dans sa carrière, ce rayonnement de bonté et de
teté ne fait que croître. Il a donné lieu à une légende
ée dont on ne sait dire parfois si c'est histoire ou
nde.

Cet homme est étrange. Austère ? oui. Mais voy
comment il parle doucement aux enfants, près de qui
s'attarde. Il est heureux au milieu des paysans et de
petit peuple des villes en qui il a réveillé le sens de
foi et l'esprit du baptême et de l'Evangile. Il se p
à l'amitié. Il n'écarte pas les riches qui cherchent le Ch
Et les bons Curés qui sont ouvriers du Seigneur sont
prêtres selon son cœur qu'il aime à revoir.

Seulement il faut que Jésus-Christ règne, il faut
le monde respire divinement. Il faut qu'il ait une â
et que les fronts se redressent au lieu de s'incliner et
se pencher charnellement vers la terre. Alors afin de f
lever les yeux, il dresse ses Calvaires. Quand il parlait
pied d'un de ces calvaires, comme à Parthenay, dans l
thousiasme qui le soulevait, alors que Dieu lui don
des lumières qui l'assimilaient aux prophètes d'Israë
paraissait vraiment surhumain. Les peuples qui l'écouta
le sentaient confusément et se ruaient sur ses pas.

A Poitiers, il est d'abord venu aux pauvres de l'Hôp
il parle aux étudiants, puis aux foules. Quand on le
interdit, il revient aux pauvres. Il fonde un hospice c
curables, comme il en a établi un autre à Nantes.
homme a une prédilection pour les hôpitaux. Il goû
y habiter une joie qui est de l'ivresse : la joie d'être pa
avec Jésus-Christ pauvre.

D'ailleurs, un tempérament de héros qui risque sa
sans hésiter, quand cela en vaut la peine, pour sauver
malheureux. A Nantes, l'inondation de la Loire met
vies en danger, le torrent qui emporte tout fait peur
plus braves. Il saute dans une barque, il appelle
hommes de cœur, ravitaille ceux qui allaient péri
faim. Et quand il revient et qu'il a soulevé l'enthousia
il disparaît chez les pauvres.

Mais je n'en finirais pas de cueillir et de conter ses «
ginalités » dont le simple récit nous séduit et nous
tressaillir.

Faudrait-il souligner les traits où sa nature nous se
avoir dépassé la mesure, comme le jour où il a voulu b
les tables de jeu des soldats, à Nantes, et se voit con
en prison. Il a vu qu'au jeu maudit les soldats pe
leur âme. C'est le même mouvement qui le jetait

duellistes, à Paris, ou lui faisait forcer les portes des sons de péché à La Rochelle pour en arracher les heureuses qui gémissaient captives du vice. Le même qui le précipite au milieu d'une danse dont il disperse danseurs ou qui impose silence aux impiétés qui dé- noraient le bateau qui faisait le service de Rouen à is.

aut-il s'arrêter à défendre ce parfait désintéressé qui vu que Dieu et les âmes ? Autant vaudrait louer cette ne de Poitiers qui alla porter plainte à l'Evêque parce son fils, authentique polisson qui se tenait mal au d du Clain, il administre une magistrale fessée !

ous avons mieux à faire. Après avoir évoqué quelques ts caractéristiques de cette existence, il faut voir les rces où elles s'alimentaient.

*
**

Bien des influences nous échappent quand nous pensons rire la vie d'une âme, d'un saint plus particulièrement. Grignion de Montfort n'était qu'un petit enfant qu'il uisse déjà des gestes de sainteté. Bienfait de grandir s un foyer chrétien, près d'une mère qui le conserve s son innocence baptismale, fidélité à correspondre à aspirations d'ordre surnaturel qui venaient imprégner vie et sa pensée jaillissantes, tout un monde mystérieux laisse pressentir par là, dont l'action va se manifester s la piété précoce du jeune élève des Jésuites de Rennes. remarque ses longues stations aux pieds de la Vierge rie, son goût de l'Eucharistie, sa ferveur à visiter les vres, son application à l'étude et son exactitude au oir d'état, tout cela qui témoigne d'un chrétien déjà mé.

Mais cette vie d'étudiant à Rennes qu'il pousse jusqu'à vingtième année nous laisse apercevoir autre chose. Ce me homme n'a pas seulement des habitudes pieuses. On t croire déjà qu'il porte une doctrine au fond de son ard, car nous savons qu'il eut comme directeur de science le P. Descartes. Ce pieux et savant Jésuite dont vie spirituelle se rattachait à l'école du P. Lallemant, t lui infuser cette doctrine qu'un livre remarquable

manifesterait plus tard, mais que le jeune Grignion a
rait déjà, et notamment cette docilité au Saint-Esprit c
il aimera à parler parce qu'il l'avait vécue.

Il était déjà riche quand il prenait la route de Ren
à Paris, à l'automne de 1693. A Saint-Sulpice, où
n'ignorera pas le livre du P. Lallemant, c'est toute la d
trine de Bérulle et de Condren qui lui arrivait par
maîtres, les fils de M. Olier. Et il lira les écrits de M. E
don. Il était dit qu'il serait enrichi de toute cette g
qui portait avec abondance les trésors de saint Paul,
saint Augustin, et de toute l'Ecole, les trésors de l'Eg

Et voici une autre source qu'il importe de signaler.
n'a pas nettement profité de l'Ecole dominicaine et ét
Chardon, il a écouté ceux qui lui prêchaient le Rosa
car il était inscrit parmi les Tertiaires de l'Ordre. Il l
écoutés et il a mis en pratique leurs conseils, de s
que le Rosaire sera pour lui un *livre* véritable et my
rieux qu'il lira avidement et assidument.

J'ai nommé ses maîtres : Lallemant, Bérulle, le Ros
et tout ce qui s'y réfère.

Or, leur caractéristique était de remplir le regard
Jésus-Christ, Sagesse incarnée.

Qu'il fasse les Exercices de saint Ignace, et il les
souvent et avec amour; qu'il médite les enseigne
reçus à Saint-Sulpice, ces enseignements qui le ramena
à saint Paul et à l'Evangile; qu'il prenne son Ros
afin de contempler avec Marie les mystères de Jésu
a les yeux pleins de la vision de la Sagesse incarnée.

Quand même il n'aurait pas écrit : « Jésus, notre
doux ami, désire que nous nous souvenions de ses b
faits... Il a une joie accidentelle lorsque nous médi
dévotement et avec affection sur les mystères sacrés
Rosaire », nous n'aurions pas de peine à deviner que
le mouvement de son esprit de chercher Jésus-Christ
jours. Il confiera à son ami le Chanoine Blain « que
le favorisait d'une grâce fort particulière qui était la
sence continuelle de Jésus et de Marie dans le fond de
âme ». Pour lui, le mot de saint Paul « Je vis, non
moi, mais le Christ vit en moi », ce mot est devenu
expérience.

e cette suave expérience, comme aussi de la doctrine
met le Christ au centre de tout il y a des conséquences
rer.

t d'abord ceci : il a compris que le monde est malheu-
, qu'il perd son âme, s'il perd le Christ. Le rire des
dains n'y fait rien et toute la folie tourbillonnante
fêtes non plus. Il a profondément saisi comme Pascal
omme Bossuet qu'on a beau s'engager dans des diver-
ements infinis, le dernier acte est affreux et la suprême
nace horrible, quand on sent s'écouler tout ce que l'on
s'il a si longuement médité sur la mort et si on nous
qu'il l'évoquait d'une façon terrible, ne le prenez pas
endant pour un pessimiste. Il voudrait rendre au monde
oie avec la vraie vie, en lui rendant Jésus-Christ.

lors la vie sera belle; il a trouvé des termes lyriques
r le dire en son *Secret de Marie,* comme il trouvait
paroles frémissantes pour persuader ses auditeurs. Mais
ensait que pour porter ainsi Jésus-Christ il faut avoir
munié intimement à Jésus-Christ. Et cette rencontre
me il la cherchait partout : dans la méditation qu'il
longeait parfois jusqu'à prier cinq heures par jour, dans
énitence où il voyait le moyen de saisir Jésus dans
nystère de la Croix; dans l'Eucharistie surtout et dans
Messe où il se livrait, dans la plus étonnante humilité,
conquêtes de l'hostie. Si bien qu'on ne s'étonnera pas
ses extases au Saint-Sacrifice.

ésus-Christ n'est-il pas venu pour nous posséder et
s diviniser, nous communiquer son esprit filial, ce quel-
-chose d'inexprimable qui nous tourne tout entier « vers
Père » ?

l faudrait donc le laisser faire en nous, ne pas mettre
tacle à son action dans notre vie. C'est ce qui explique
lettres étonnantes du saint missionnaire aux âmes fer-
tes qu'il avait rencontrées, lettres où il leur demandait
lui venir en aide pour recevoir son Seigneur d'une ma-
e digne de lui.

lors il pourrait le porter aux autres. Prédication, chants
toutes les démarches de l'apôtre ne laisseraient voir
Jésus-Christ. Il avait prié, il avait fait pénitence, il
ait quitté et renoncé, dans ce dépouillement absolu il

avait fait place à celui dont il ne voulait n'être que l'envo
Aussi. paroles, gestes et attitudes, tout signifiait le Sauve

La force et la grâce de Jésus-Christ étaient en lui. par là s'explique la fécondité d'un apostolat dont n pourrions douter si nous n'avions les affirmations de premiers historiens qui nous rapportaient les témoigna de ceux qui furent ses auditeurs. On sait que Grandet bliait sa vie de Messire Grignion de Montfort en 1 alors que son héros était mort en 1716; et Blain av déjà écrit ses Mémoires admirables de fidélité et de

*
**

Mais quelle influence lui avait permis de se livrer a si profondément au Saint-Esprit pour qu'il imprimât vif Jésus-Christ en lui ?

Il aurait répondu : *La très sainte Vierge.*

C'est là que se révèle l'originalité de cette pensée Grignion de Montfort d'autre part si unie à toute la T dition chrétienne; pour réaliser la vie du Christ en n il nous faut Marie (2).

On sait comment il s'en exprimait : « C'est par la t sainte Vierge Marie que Jésus-Christ est venu en monde, et c'est aussi par elle qu'il doit régner dans monde. »

De cette dense formule : comme d'un axiome, il tirera extrêmes conséquences; avec une logique intrépide, exemple : il dira : « que la divine Marie a été incon jusqu'ici, et c'est une des raisons pourquoi Jésus-Ch n'est point connu comme il doit être. Si donc, comm est certain, la connaissance et le règne de Jésus-Christ rivent dans le monde, ce ne sera qu'une suite nécess

---

(2) Est-il nécessaire d'indiquer des ouvrages si connus... le *Se de Marie* ou Lettre sur l'Esclavage d'amour de Marie, et le *Tr de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge.*

— Le premier est une piqûre d'une cinquantaine de pages forme un tout très complet.

— Le deuxième, brochure de 250 pages environ, format in a toute une histoire où il serait trop long de s'attarder. Perdu a été retrouvé en 1842, mais il manque des pages au début. — a publié à Rome, pour le centenaire de la Découverte, une ph typie des 158 pages qui nous restent du manuscrit.

la connaissance et du règne de la très sainte Vierge arie, qui l'a mis au monde la première fois et le fera later la seconde. »

D'où nous pouvons conclure, et nous ne quittons pas, le disant, les sentiers ouverts par le missionnaire et le cteur de Marie : à proportion que nous serons livrés à arie, il se fera une manifestation du Christ en nous. Si Marie, qui est l'arbre de vie, est bien cultivée en tre âme..., elle portera son fruit en son temps; et son uit n'est autre que Jésus-Christ. » Il ajoute même qu'il ut écouter sa leçon, suivre sa mystique « pour exprimer sus-Christ au naturel ». « Il faut se jeter et se perdre Marie pour devenir le portrait au naturel de Jésus-rist.

Comment expliquer cette autorité et cette affirmation i lui permet de s'exprimer ainsi ?

On peut dire que c'est une *expérience*. Il a vu dans les nes les merveilleux effets qu'il annonce. Et ainsi il procède mme saint Jean de la Croix, dans le Cantique spirituel. a vu l'âme qui s'est consacrée à Marie, enracinée dans ut le mystère de Jésus et toute vivifiée par lui. Et cette *atique* suffirait à maintenir sa doctrine. Mais de cette ctrine il connaît les raisons théologiques, il donne une *éorie* qu'il a puisée dans l'histoire et la pensée de l'Eglise.

La merveille chez lui c'est qu'il a ramené à l'unité et ncentré dans une synthèse puissante les éléments qu'il ouvait dispersés en vingt auteurs. Là est la sainte nou-auté d'une doctrine qu'il ne craignait pas de revendiquer. le était partout, et elle n'était nulle part avec la force 'il lui a donnée.

*
**

Je ne puis entreprendre, sans conduire cet article à une ngueur démesurée, je ne puis entreprendre l'exposition cette théorie de l'action de Marie qui nous transforme Jésus-Christ, et encore moins rechercher les éléments 'il a su intégrer dans son livre...

Disons en bref, puisque seul le Saint-Esprit configure Jésus-Christ, comme l'observe saint Paul, tout se ra-

mène donc à ne pas faire obstacle à l'action du Saint-Esprit en nous.

Or, le Bienheureux dit quelque part : « Quand le Saint-Esprit trouve Marie dans une âme, il y vole. » Formule merveilleuse qu'il faut bien comprendre et qui signifie : quand le Saint-Esprit trouve dans une âme les dispositions de Marie qui fut sa très fidèle Epouse, il travaille dans un monde de fidélités.

Mettez une âme qui a choisi de vivre en dépendance de Marie, qui est entrée dans les voies de Marie et, comme il le conseille, qui vit « avec Marie, en Marie, par Marie et pour Marie », cette âme est toute docile au Saint-Esprit; en sa générosité et son humilité, elle ne lui dit jamais : non.

La grâce de son baptême l'appelle à vivre de la vie du Christ, elle est en route vers une donation totale et volontaire à Jésus-Christ qui est le terme de toute vie chrétienne; mais la *Consécration à Marie* que prêchait Grignion de Montfort est le moyen d'aller parfaitement à Jésus-Christ.

On a vu, le long des siècles, de ces admirables réussites de sainteté formées par Marie. Le Bienheureux de Montfort aime à les citer, il rappelle « un saint Ephrem, un saint Jean Damascène, saint Bernard, saint Bernardin, saint François de Sales... qui ont passé par ce chemin doux pour aller à Jésus-Christ. »

Il fut lui-même, nous l'avons dit, un vivant portrait du Rédempteur.

Il tient école pour y entraîner à sa suite. « Ah ! quand viendra cet heureux temps où la divine Marie sera établie Maîtresse et Souveraine dans les cœurs, pour les soumettre pleinement à l'empire de son grand et unique Jésus ! quand est-ce que les âmes respireront autant Marie que les corps respirent l'air ? pour lors, des choses merveilleuses arriveront dans ces bas-lieux, où le Saint-Esprit, trouvant sa chère Epouse, comme reproduite dans les âmes, y surviendra abondamment, et les remplira de ses dons, particulièrement du don de sa Sagesse, pour opérer les merveilles de grâce. Mon cher frère, quand viendra ce temps heureux et ce siècle de Marie, où plusieurs âmes

boisées et obéissantes du Très-Haut par Marie, se perdant elles-mêmes dans l'abîme de son intérieur, deviendront des copies vivantes de Marie pour aimer et glorifier Jésus-Christ ? Ce temps ne viendra que quand on connaîtra et pratiquera la dévotion que j'enseigne : *Ut adveniat regnum tuum adveniat regnum Maria.* »

Si quelqu'un veut encore entendre cette doctrine plus longuement qu'il lise les écrits du grand apôtre marial. Qu'il les lise et qu'il en vive. Expérimentez, expérimentez, dit-il, et vous verrez que vous ne serez point déçu.

Il faut conclure.

L'apôtre était venu donner la mission de Saint-Laurent-sur-Sèvre.

Il s'avançait dans un rayonnement de douceur et de sainteté grandissantes. A une petite fille qui venait s'accuser de l'avoir vu converser avec la Sainte Vierge, il disait : « Tes yeux sont bien purs, tu iras la voir bientôt et moi aussi.

Il était épuisé.

Il donna encore un beau sermon dont nous avons les notes sur la bonté et douceur de Jésus.

Et puis il tomba.

Sur son lit de mourant, les paroissiens venaient le voir et avait des paroles pour les encourager. Pour lui, sa course était finie, le démon pouvait bien le harceler, il n'avait pas peur, il était entre Jésus et Marie.

Il avait la force de chanter encore :

> Allons, mes chers amis,
> Allons en Paradis,
> Quoiqu'on fasse en ces lieux
> Le Paradis vaut mieux.

Et puis la grande voix se tut qui avait tant et si bien parlé pour Jésus-Christ et l'Evangile de Jésus-Christ.

Faut-il ajouter un mot pour souligner combien le jaillissement de vie a été impérieux chez ce saint et cet apôtre, ce flot parti du Baptême à qui Marie avait ôté tous les obstacles, afin qu'il emportât tout à Dieu.

B. M. MORINEAU, *Montfortain.*

Catherine Labouré

Fille de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul (1806 - 1876).

I. — Enfance et Jeunesse.

Catherine Labouré est née, à Fain-les-Moutiers, près de Moutiers-Saint-Jean (Côte-d'Or), le 2 mai 1806 et fut baptisée dès le lendemain.

Les premières années du XIX[e] siècle, en France, n'étaient rien moins que favorables à un travail de sanctification. La Servante de Dieu rappellera plus tard à sa sœur aînée, Marie-Louise, le tableau de la situation religieuse en son village natal : « Vous avez oublié la grande religion qu'il y a dans le pays ! Une messe le dimanche, et encore !. il faut que le curé d'un pays voisin bine pour pouvoir le dire. Les Vêpres sont chantées par le maître d'école, sans bénédiction par conséquent. Pour aller se confesser, il faut aller chercher. Voyez si le peu de religion que l'on est bien en sûreté, jugez-en vous-même. Pour moi je pense que, pour peu que l'on ait de religion (1), il est impossible que l'on puisse y rester à Dieu ! » (Lettre du 13 septembre 1844.)

Rester à Dieu : telle fut l'ambition, l'unique préoccupation de Catherine Labouré.

La neuvième de onze enfants, privée de sa mère au cours de sa dixième année, elle se jette dans les bras de la sainte Vierge pour demeurer fidèle à son Dieu. La dé-

(1) C'est-à-dire : si l'on a peu de religion. N. D. L. R.

on pour sa mère du ciel ne fait que s'accroître à partir
our de sa première Communion où elle devient « toute
tique », selon une expression de sa sœur. De douze
x-huit ans, sa vie réalise un programme d'intense vie
ieuse : travail, pénitence, prière.

evenue maîtresse de maison, par suite du départ en
munauté de son aînée Marie-Louise, son labeur est
plus assidus. Avec l'aide d'une bonne pour les gros
ages ou avec le concours de sa jeune sœur Antoinette,
s'emploie aux travaux domestiques, fait la cuisine,
e la nourriture aux ouvriers dans les champs, soigne,
ntérieur, comme une mère, Auguste, son frère cadet,
ours frêle et maladif. « Elle faisait vite et bien »,
émoignage de ses proches et, dans le village, on citait
herine et sa sœur comme des femmes de ménage ac-
plies.

ses labeurs ininterrompus, « *Zoé* » — c'était le pré-
familier de notre fervente paysanne — joignait les
ices d'une austère pénitence. Cette adolescente jeû-
en cachette, le vendredi et le samedi de chaque se-
ne. Antoinette, surnommée « *Tonine* » dans l'intimité,
seule au courant de ces austérités et disait, d'un mot,
sa sœur était « sévère sur tout ce qui regarde la
ion ».

habitude de l'oraison soutenait Catherine dans l'ac-
plissement du devoir d'état quotidien et la pratique
plus rudes mortifications.

l'église de Fain, dans la chapelle « *des Labouré* », dite
elle « *de la Vierge* », Catherine venait prier longtemps,
ernée sur la dalle nue et préluder, à son insu, aux
haines faveurs de Marie conçue sans péché. C'est dans
chapelle qu'elle vit en songe, à l'âge de dix-huit ans,
nte-t-elle, un prêtre vénérable célébrant la sainte
e. Le sacrifice achevé, le vieillard fait signe à Zoé
procher. Celle-ci, effrayée, s'éloigne, sort de l'église,
visite à un malade. La physionomie du vieux prêtre
trouve devant elle. Une voix lui dit : « Ma fille,
bien de soigner les malades. Vous me fuyez mainte-
, mais un jour vous serez heureuse de venir à moi.
Bon Dieu a des desseins sur vous, ne l'oubliez pas. »
e rêve s'évanouit.

Etait-ce un songe ? Quel était ce prêtre ? Que signifi ce langage ?

Catherine Labouré comprendra plus tard qu'il s'agiss de saint Vincent-de-Paul, dont les Filles habitaient l'hosp voisin de Moutiers-Saint-Jean.

L'action de la grâce se poursuit dans l'âme de Catheri Elle a maintenant vingt-trois ans. Elle confie son dess de se donner à Dieu à son aînée, supérieure à Castelsarra et en reçoit une réponse enthousiaste, merveilleuse pé ture de ce qui constitue la vocation, l'esprit d'une Fi de la Charité de saint Vincent-de-Paul. « Il n'est dans notre usage d'engager personne à entrer dans no communauté; j'espère que le Bon Dieu me pardonn cette faiblesse pour toi... Si le Bon Dieu t'appelle, don lui la préférence; il la mérite à tous égard. Si, après a reconnu que c'est ta vocation, tu éprouves de la répugna en pensant que tu ne seras pas avec moi, fais ce sacri au Bon Dieu et sa divine Providence saura bien m ménager une entrevue. Abandonnons-nous-y; c'est le m leur parti. »

Quelques difficultés familiales ou personnelles surm tées, la jeune fille est admise à commencer son post à Châtillon-sur-Seine, le 22 janvier 1830. Une âme d'é sœur Victoire Séjole, chargée de la visite des pauv avait discerné l'âme droite de Catherine, pendant le c séjour de celle-ci chez Mme Hubert Labouré, sa b sœur, directrice du pensionnat de Châtillon. Sœur Vict déclarait à sa supérieure : « Ma sœur, recevez Zoé bouré : c'est une vocation comme saint Vincent la veu

La nouvelle postulante, encouragée par les conseil sœur Marie-Louise Labouré, guidée par sœur Vict dans l'initiation aux prières et usages de la commun aux éléments de la lecture et de l'écriture, s'applic humblement à son devoir quotidien.

Une vieille domestique, nommée Mariette, avait re qué la fidélité particulière de Catherine à ce qu'il est venu d'appeler *l'exercice de trois heures.*

Cette dévotion à la croix, au mystère de notre réd tion, qui brillait dans l'attitude de la postulante, se plétait chez elle par une ferveur croissante de piété riale que dut remarquer sœur Victoire.

Si la Sainte Vierge s'est montrée à une sœur du
inaire, affirmera sœur Séjole, après les événements
830, c'est à ma sœur Labouré; cette enfant est destinée
cevoir les plus grandes faveurs du ciel. »

la fin d'avril 1830, son postulat terminé, l'heure
it pas éloignée des premières grandes faveurs que le
allait départir à la fille de Pierre Labouré.

II. — Faveurs extraordinaires.

peine arrivée au séminaire ou noviciat des Filles de
harité, à Paris, la petite sœur est favorisée de grâces
ptionnelles.

e sont d'abord trois apparitions-préludes : 1° A la
d'avril 1830, *la vision du cœur de saint Vincent-de-*
', tantôt blanc couleur de chair, puis rouge de feu,
rouge noir, enfin de couleur vermeille (le cœur de
Vincent-de-Paul est un peu consolé parce qu'il a
nu de Dieu, par la médiation de Marie, que ses deux
lles ne périraient pas au milieu des malheurs et que
s'en servirait pour ranimer la foi). 2° *L'apparition*
Votre-Seigneur au très saint Sacrement (tout le temps
on séminaire), *et du Christ-Roi, le dimanche de la*
ité, 6 *juin* 1830, pendant la sainte messe. 3° *L'appa-*
n de la Sainte Vierge et son entretien avec Catherine
ouré pendant la nuit du 18 *au* 19 *juillet de la même*
ie.

e récit de cette dernière faveur est des plus touchants
faut en lire le texte, admirable de précision, de sim-
té, d'humilité, rédigé par la voyante. « *Mon enfant,*
a Sainte Vierge, *le Bon Dieu veut vous charger d'une*
ion. » La jeune sœur reçoit ensuite des conseils pour
onduite personnelle dans l'accomplissement de cette
ion; ces conseils se résument dans la confiance, malgré
randes peines qu'elle devra surmonter, et la simplicité,
verture envers son directeur de conscience. Enfin,
me gage, semble-t-il, de la réalité de sa mission, soit
elle-même soit pour son confesseur, Catherine voit
nir se dérouler à ses yeux, pour les deux familles de
Vincent-de-Paul, pour le clergé du diocèse de Paris,
le monde. (*Le monde entier sera dans la tristesse.*)

La grande manifestation mariale sera celle du 27 vembre 1830. « Il me semble, écrira la voyante, qu suis à ce moment si désirable pour moi, le samedi, la ve du premier dimanche de l'Avent. J'avais la conviction je la verrais encore (la très sainte Vierge), que *je la ver belle dans son plus beau;* je vivais dans cet espoir. »

Cet espoir s'est réalisé. Catherine aura pour miss de faire connaître au monde le cœur de Marie, la Vie dans tout l'éclat de sa royale splendeur, « belle dans plus beau ».

Une première phase de l'apparition lui montre la Vi au globe d'or; une deuxième : la Vierge aux mains ray rantes; une troisième : la Vierge au cœur transpercé. C Notre-Dame de la médaille miraculeuse, la Vierge imm culée, la Vierge médiatrice, la Vierge co-rédemptrice, se manifeste le 27 novembre, ainsi que le révèlent divers symboles de l'apparition et la doctrine mariale se dégage de l'évocation : « *O Marie, conçue sans pé priez pour nous qui avons recours à vous.* »

Il y aurait lieu, pour être complet, d'étudier l'iconc phie de la Vierge de 1830 (*Faites frapper une méd sur ce modèle*), de connaître le directeur de la voya M. Jean-Marie Aladel, si prudent, si réservé (*Il est serviteur, il craindrait de me déplaire*), de parler du ra nement, du culte social de Notre-Dame de la méd miraculeuse (*Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire : M est la Reine de l'Univers ! Elle sera portée en bann et elle fera le tour du monde*), d'esquisser enfin l'his de la vie progressive des Enfants de Marie immac (*La sainte Vierge veut de vous une mission de plus sainte Vierge veut que vous commenciez un ordre*) (2

Qu'il nous suffise ici de souligner avec quelle exacti quelle fidélité, la voyante de 1830 a dit et redit les fav du ciel *à son seul directeur,* selon le conseil de la s Vierge ! Tandis que ces grâces extraordinaires é accordées à sœur Catherine, rien ne signalait au d les dons qui lui étaient départis. A la fin de son se à la rue du Bac, les directrices du séminaire donn à la petite sœur les notes suivantes : « Catherine

(2) Paroles de sœur Catherine à son directeur.

é : forte, moyenne taille, sait lire et écrire pour elle, aractère a paru bon, a de la piété, travaille à la vertu. » confidente de Marie gardait fidèlement le secret de sa e.

III. — Silence héroïque de quarante-sept années.

près la dernière grande apparition, la sainte Vierge t déclaré : « *Ma fille, désormais, vous ne me verrez , mais vous entendrez ma voix dans vos oraisons.* »

œur Catherine, placée à l'hospice d'Enghien, à Paris, février 1831, fut d'abord employée à l'office de la ine; dans l'obscurité de ce travail, elle pourrait con- er à dérober aux regard les célestes faveurs. Plus tard, ui confiera le soin des vieillards, ou celui de la dépense e la basse-cour, ou celui de la porterie. Partout, pen- les quarante-six années de sa vie religieuse comme nt les mois de son séminaire, elle donnera le spectacle e vraie et parfaite fille de la charité, tout en gardant silence héroïque sur sa mission personnelle de messa- du cœur de Marie, sur les visions contemplées comme les paroles entendues.

aint Vincent de Paul a tracé, dans une conférence bre, le portrait d'une véritable servante des pauvres ades : les vertus qui la caractérisent sont celles des nes filles de village, à la façon de sainte Geneviève, venue à une si haute perfection. Catherine Labouré atiqué ces vertus de simplicité, d'humilité, de sobriété, odestie, de pauvreté, d'obéissance, à un degré héroïque.

xtrêmement simple dans ses rapports avec Dieu, elle ndait à qui lui demandait la manière de faire oraison. orsque je vais à la chapelle, je me mets là devant le Dieu et je lui dis : Seigneur, me voici, donnez-moi ue vous voudrez. S'il me donne quelque chose, je suis contente et je le remercie; s'il ne me donne rien, je le ercie encore, parce que je n'en mérite pas davantage. uis je lui dis alors tout ce qui me vient à l'esprit, je conte mes peines et mes joies, et j'écoute. »

ux jeunes compagnes qui avaient reçu quelque répri- de : « Mes pauvres sœurs, si vous avez quelque chose

à dire, allez au pied du Tabernacle. Dites au Bon Dieu que vous avez à dire : il ne le répétera pas et vous aur la force de supporter cette observation. »

Les sœurs anciennes aimaient aller à la loge dire chapelet avec sœur Catherine. Elle le disait si bien, a tant d'onction ! Elle prononçait chaque mot sans se pres sa voix devenait claire et harmonieuse, son accent a quelque chose de touchant et d'entraînant.

Très humble, sœur Catherine dira, dans une confide à sa supérieure : « Je n'ai été qu'un instrument. Je savais rien, pas même écrire; c'est dans la communa que j'ai appris ce que je sais, et c'est pour cela que sainte Vierge m'a choisie, afin qu'on ne puisse pas doute

Mortifiée, se réservant pour elle ce qu'il y avait moins bon, elle donnait l'impression d'une grande pur Ses yeux habituellement baissés ne pouvaient dissim tout à fait la limpidité de son regard, la virginité de cœur.

Elle aimait pratiquement la pauvreté, pour elle et aut d'elle, ne craignant pas de porter longtemps un habit piécé, toujours propre, qu'elle raccommodait jusqu'à qu'il fût hors de service. Dans sa petite loge de concie aucun de ces bibelots dont la misère elle-même aime fois à s'entourer. Une statue de la sainte Vierge, qui n'a rien d'artistique, c'était presque l'unique meuble, avec crucifix, de son appartement.

Son obéissance fut constante. Cuisine, lingerie, ba cour, vieillards, porte : elle accepta successivement simultanément ces divers offices comme s'il se fût agi charges réputées les plus honorables.

D'un tempérament entier, lorsqu'un ordre donné la c trariait plus ou moins vivement, on pouvait voir appara sur son visage, naturellement pâle, une rougeur sul mais elle ne disait mot et se soumettait immédiatem

Elle connut six supérieures pendant son séjour de c rante-six années à l'hospice d'Enghien. Sa dernière s servante, sœur Dufès, chargée de la maison d'Enghien de Reuilly, a déclaré : « Pendant les seize ans qu'el été sous ma direction, je n'ai pas constaté une seule qu'elle ait manqué à nos règles et constitutions. El été un sujet d'édification continuelle pour la communaut

Pendant toute cette vie de perfection religieuse, sœur Catherine fut témoin, un témoin inébranlablement silencieuse, du cycle des grandes manifestations mariales en France : Notre-Dame des Victoires, en 1836; la conversion miraculeuse d'Alphonse Ratisbonne, en 1842; Notre-Dame de la Salette, en 1846; Notre-Dame de Lourdes, en 1858; Notre-Dame de Pontmain, en 1871; et Notre-Dame de Pellevoisin, en 1876. Cette dernière apparition eut lieu le 8 décembre et sœur Catherine mourut quelques jours plus tard, le 31 décembre 1876, comme si Dieu avait voulu mettre à l'épreuve l'héroïsme de son silence, et lui accorder en même temps la joie de voir se dérouler sous ses yeux les plus grandes faveurs de l'Immaculée au XIX^e^ siècle.

L'heure venue de son départ pour le ciel, elle se verra contrainte de rompre son silence, uniquement à l'égard de sa supérieure. Avec l'assentiment de la très sainte Vierge, consultée pendant l'oraison, elle exprimera à sœur Dufès un désir marial non encore réalisé. La médaille miraculeuse avait été frappée, répandue dans le monde entier, mais la sainte Vierge voulait que l'on représentât la première phase de la grande apparition, sous la forme d'une statue avec le globe et qu'on érigeât un autel à l'endroit de l'apparition. Cette statue, dira sœur Catherine, *a été le martyre de ma vie*. Avec cette suprême communication, la mission de la voyante était achevée : elle pouvait partir confiante dans son éternité.

Ses funérailles furent un triomphe, en la fête de sainte Geneviève, le 3 janvier 1877.

IV. — La Voix de l'Eglise.

Il appartient maintenant à l'Eglise de rompre définitivement le silence qui enveloppait la personne, l'âme, les vertus de la voyante de la rue du Bac.

C'est le cardinal Alvisi Masella, préfet de la congrégation des rites, qui suggéra le premier l'idée d'introduire la cause de béatification et canonisation de sœur Catherine. Il écrivait à un missionnaire de ses amis, le 19 août 1894 : « On avait presque peur de nommer cette sainte fille Labouré, morte il y a dix-huit ans, sans que l'on s'en soit jamais occupé. Eh bien ! moi je l'ai fait nommer

dans l'office (de Notre-Dame de la médaille miraculeuse), comme Bernadette a été nommée dans celui de l'apparition de Lourdes. Tout a été approuvé et demain on imprimera l'office et la messe. »

La cause fut bientôt examinée et le 11 décembre 1907, Pie X signait, à Rome, le décret d'introduction devant la congrégation des rites.

Le 28 mai 1933, Pie XI permettait que la servante de Dieu fût appelée Bienheureuse. Le 21 mars précédent, à Paris, au moment de l'exhumation de son corps, les assistants purent constater, avec émotion et reconnaissance, la conservation inespérée du corps tout entier, la souplesse des membres encore revêtus de l'habit gris des Filles de la Charité.

Au lendemain de la solennelle Béatification, en la mémorable audience du lundi 29 mai, le Pape Pie XI disait aux enfants de Marie immaculée : « Nous ne connaissons pas (peut-être y en a-t-il, mais Nous avouons Notre ignorance) d'exemple plus éclatant de vie cachée que celui de cette âme, dont tout le monde parlait de son vivant 2[illegible] durant tant d'années, et qui restait dans l'ombre, cachée avec Marie et Jésus. »

Le 26 mai 1946, S. S. Pie XII ordonnait la promulgation du décret sur les deux miracles proposés pour la canonisation.

Le décret « *de tuto* » est signé du 8 décembre 1946 et dit expressément : « Pour décerner, par ce décret, l'honneur du diadème à la Bienheureuse Catherine, le saint Père a voulu, non sans une heureuse disposition de la divine Providence, choisir le présent jour, comme étant consacré à l'immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie, pour la gloire de laquelle, même avant la définition dogmatique, la Bienheureuse a tant travaillé. »

La solennité de la canonisation est fixée au dimanche 27 juillet 1947.

E. CRAPEZ.

Richesses d'une vie manquée

Notre époque a le goût des témoignages personnels qui lui permettent d'aborder les questions générales sous une forme concrète et vivante. C'est pour répondre à ce besoin que nous présentons aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* quelques extraits de notes intimes d'une jeune fille morte récemment à l'âge de trente ans et qui a su mettre dans une vie sans éclat une profondeur et une intensité peu communes.

Suzanne naît le 26 Novembre 1914 dans une famille de catholiques pratiquants, d'un milieu aisé. Elle est l'aînée : dans les dix années qui suivront, il naîtra encore, dans ce foyer, quatre autres filles.

Suzanne a 14 ans lorsque sa mère, dont une fièvre typhoïde a compromis la santé, est obligée de s'absenter à plusieurs reprises pour chercher, hors de son foyer, le calme et l'isolement dont elle a besoin. A partir de 1930, Suzanne doit la remplacer entièrement auprès de ses sœurs.

C'est en 1935 qu'elle commence à mettre par écrit ses réflexions. C'est à cette même époque que s'affirme sa vocation religieuse : le 2 Février 1935, elle

annonce, en effet, à son père, son désir d'entrer Carmel le jour où sa présence auprès de ses so ne sera plus nécessaire.

C'est vraiment, alors, une jeune fille accomp Elle est de taille moyenne, fine, blonde, avec traits réguliers. Elle est réservée, modeste, volont effacée, mais toujours aimable. Très intelligente, a un esprit réfléchi, pondéré, beaucoup de bon s et s'équilibre. En même temps, elle est sensible ardente : les arts l'enthousiasment; elle aime la ture, en particulier la montagne; elle est d'aille une marcheuse infatigable, insensible au froid, à faim, à la soif, arrivant au sommet d'un pic a fraîche qu'au départ, toute prête à jouir de la sp deur du panorama, de la pureté de l'atmosphère, silence impressionnant des cimes. On sent, al qu'elle fait, de ses joies artistiques, un hommage Créateur.

Elle est pleine d'attentions pour tout le mo oublieuse d'elle-même. Jamais elle ne sermonne; se contente de prêcher d'exemple.

Elle obtient en 1936 son Brevet d'Instruction R gieuse et s'affilie à la J.I.C.F. Elle s'occupe auss faire le catéchisme dans une paroisse de banlieue. I se donne à ses occupations avec l'ardeur qu'on p imaginer d'une personne qui, deux ans plus tôt écrit dans ses carnets qu'elle « ne regretterait jam d'en avoir trop fait ». Elle abuse de ses forces : 1937, elle tombe malade, d'une pleurésie. Cette ladie est la première ombre qui vient s'interpo entre sa vocation religieuse et les possibilités de réalisation : avec des alternatives d'espoir et déception, elle verra peu à peu son rêve s'estom Dieu l'a introduite dans la voie douloureuse q a choisie pour elle, celle du renoncement total.

Suzanne passe l'hiver 1937-1938 à la monta puis reprend, à la ville, ses occupations habituel

Elle est nommée dirigeante de la J.I.C.F. dans sa paroisse.

La guerre la trouve, avec ses sœurs, dans la propriété de famille où elles resteront, pendant toute la durée des hostilités, à 10 kilomètres d'une ville où elle cherche immédiatement à se rendre utile. Le mouvement de la J.I.C.F. vient justement d'y être créé; son expérience la fait désigner comme dirigeante de cercle et, peu après, comme dirigeante fédérale : elle s'occupe également du patronage dans une paroisse ouvrie.

Les années 1940, 1941, 1942 vont s'écouler dans une activité féconde: c'est plusieurs fois par semaine que Suzanne descend à la ville pour son cercle ou son patronage. Elle remonte chez elle, souvent à la nuit tombée, faisant trois quarts d'heure de marche dans de mauvais chemins, parfois sous la neige, fréquemment chargée de provisions qu'elle a pu se procurer à la ville. Le matin, de bonne heure. l'hiver en pleine nuit, elle va à la messe de la paroisse.

En Octobre 1942 Suzanne quitte la J.I.C.F. pour entrer dans les cadres de l'A.C.I.

Ces occupations, ces allées et venues amènent une rechute et elle est de nouveau obligée en 1943 d'aller passer plusieurs mois à la montagne. Elle s'y remet rapidement et revient auprès de sa famille. Elle va maintenant tout à fait bien et peut songer, désormais, à réaliser sa vocation religieuse, sinon au Carmel, qui serait trop dur pour sa constitution malgré tout ranlée, tout au moins dans un ordre moins austère. Elle se renseigne; elle écrit à divers noviciats; aucun ne répond entièrement à ses désirs et elle doit attendre encore que Dieu lui manifeste sa volonté.

Elle comprend, d'ailleurs, qu'elle ne peut plus négliger entièrement sa santé et elle s'impose quelques ménagements qui lui sont très pénibles.

En Octobre 1944, Suzanne accepte de devenir dirigeante fédérale de l'A.C.I.

C'est en mars 1945 qu'à la suite d'une grippe, son estomac refuse tout service : elle maigrit tous les jours et doit retourner à la montagne. En Juillet elle s'affaiblit de plus en plus, mais avec une énergie qui fait l'étonnement et l'admiration de tous, elle continue à se lever chaque jour pour aller s'étendre au dehors pendant quelques heures.

Le lundi 13 Août, elle doit renoncer à se lever : le 14 au matin, elle est si faible qu'on lui donne l'Extrême-Onction. Elle reprend quelques forces et peut écrire plusieurs lettres dont une à sa meilleure amie où elle dit : « Je suis très mal : ce matin, on m'a administrée; je suis absolument heureuse et calme : le Seigneur fera de moi ce qu'Il voudra ».

Le 17 Août, à six heures du matin, elle avait sa pleine connaissance et disait n'avoir pas trop mal dormi. Mais à 7 heures 1/2 elle donnait des signes manifestes d'un fin prochaine. A 8 heures, on lui apporta la communion dans sa chambre, comme on le faisait chaque matin. Elle ne paraissait qu'à demi consciente, mais, lorsque le prêtre lui demanda si elle voulait recevoir le bon Dieu, elle inclina la tête, ouvrit la bouche et reçut l'hostie.

Ce fut, à la lettre, son dernier acte : elle s'éteignit, une heure après, sans avoir fait un mouvement.

*
**

...Après cette courte esquisse biographique nous invitons les lecteurs de *La Vie Spirituelle* à contempler de plus près cette âme si proche de nous en ouvrant avec respect ses carnets de notes.

Ils contiennent une doctrine à la fois simple et profonde. Pour la saisir dans sa richesse exhaustive

n ne remplace le contact direct avec la source. ous nous contenterons ici de publier quelques traits qui fixeront les traits les plus saillants d'une iritualté rejoignant à tous égards les aspirations chrétiens de notre temps.

culte de l'essentiel.

Ce qui frappe surtout chez Suzanne, c'est qu'elle nne à chaque chose sa juste valeur, sa vraie place, n sens d'éternité. D'instinct elle va droit au centre : Dieu.

Dieu est *Amour*. Il *faut* qu'il se donne. En lui, la création, les montagnes, les oiseaux, les étoiles, le beau, l'homme — tout cela n'est qu'un besoin de manifester *au dehors* un peu de cet Amour qui est sa vie : il faut qu'il donne, qu'il crée, qu'il donne follement, pour le plaisir de donner, qu'il donne même sa vie aux hommes qui n'y comprendront rien... Qu'il donne son Christ — que son Christ donne *tout* de Lui, jusqu'au Sang, jusqu'à l'Eucharistie.

Mais de ce besoin de donner, *tout* ceci n'est que l'envers, l'extérieur. Le don, l'Amour sont surtout au *dedans* de Lui dans le Don ineffable du Père au Fils et du Fils au Père en l'extase de l'Esprit.

De même, en nous, le don extérieur (aux autres — aux œuvres — dans une vie sacrifiée, dépensée) est très bien. Mais — comme en Dieu la création — il n'est pas l'essentiel. L'essentiel reste dans le don intérieur de chaque minute, au Christ, et par Lui, au Père.

De même qu'en Dieu j'avais, jusqu'à présent, davantage été frappée des manifestations extérieures de son amour, plutôt que par la réalité intérieure, profonde, intraduisible de l'Amour intime qui est sa Vie dans la Trinité — de même, pour moi ai-je peut-être trop recherché à poser les actes extérieurs de l'amour sans avoir l'esprit, l'intérieur profond. Peut-être est-ce pour cela qu'Il me les a interdits — pour que je comprenne mieux que le don, l'épuisement extérieurs ne sont féconds que s'ils émanent de l'Amour permanent intérieur, profond. Chez moi, ces actes extérieurs du don restent de surface. Ils ne partent pas comme de leur source intarissable, d'un grand amour silencieux, intérieur, incessant. J'ai compris cela, ce soir, en une seconde...

Il faut maintenant m'appliquer à édifier en moi cette citadelle intérieure d'un Amour permanent brûlant, dont tout découlera, en ma vie — absolument tout... ce qui sera la *seule* réalité vraie de ma vie comme la seule réalité de la vie de Dieu consiste à dire qu'Il est amour et à expliquer tout le reste par là, comme circonstances logiques et normales, même ce qui nous paraît le plus fou et anormal comme la Croix.

En parcourant ses notes intimes nous retrouverons cette marque divine dans ses démarches, dans ses jugements, dans ses prières. Tout prend ainsi un relief saisissant dans cette vie apparemment banale et extérieurement semblable à toute autre.

A quoi pensons-nous ?

Comme il faudrait vivre sur un autre plan :

Ma vie n'est pas bouleversée à cause de Jésus — toutes les valeurs n'en sont pas inversées à cause de Lui — et pourtant, c'est cela qu'il faudrait. Cela demande une attention de tous les instants pour tout considérer sous son angle *à Lui*, tout juger sur la valeur *spirituelle* de chaque chose.

Il y a une différence énorme, un abîme, entre le bon chrétien moyen, dont tous les réflexes restent « humains » et le Saint, qui a renversé toutes les valeurs dont chaque soupir, chaque geste, chaque mot ne sont plus que pour Jésus. Vies extérieures identiques, peut-être, mais abîme dans la différence des intentions.

En chaque occupation, voir le sens spirituel, l'aimer, M'y consumer, la faire avec toute la perfection et le recueillement, tout l'amour possible. En chaque chose respecter un don de Dieu, un sacrement de sa Présence, un cadeau de sa bonté, à n'utiliser que pour Lui.

Vivre le présent sans hâte.

Vivre, non dans le passé, ni dans le futur, mais dans la minute présente, en m'attachant à y voir non la réalité terre à terre et monotone du matériel, mais la réalité spirituelle de l'idéal que j'y mets, de l'éternité que j'y prépare et que je commence d'y vivre.

Abandonner tout le reste dans la paix et la confiance en Dieu. Ce n'est pas vrai pour l'âme de dire que le temps passe. Ce qui passe c'est le matériel, c'est notre corps. Notre âme est déjà dans l'éternité dans un présent perpétuel présent. Elle ne passe pas, elle demeure

elle aime Dieu dans le préseent, comme elle le fera dans l'éternité.

Allons à Dieu immédiatement, par l'occupation présente. Voyons-le partout.

Jésus, se donner, s'user pour Toi — maintenant — à cette minute que tu me donnes — aimer les autres jusqu'au don total, dans les petites choses puisque je ne puis leur donner tout mon superflu : aimer ceux que tu me fais rencontrer, puisque je ne puis soulager tous ceux qui souffrent matériellement, moralement. Me donner à bloc en toutes choses — sacrifice — sourire à chaque souffrance, qui est une forme de don. Te rencontrer *partout.*

M'appliquer à vivre dans le présent — sans hâte — prenant pour toute chose le temps de repenser son sens profond, son *vrai* sens, et non son « envers » tel qu'il apparaît à nos sens. Désirer Lui prouver son amour, désirer souffrir pour Lui, désirer Lui donner ce que je peux, ne serait-ce qu'un geste, une attitude meilleure, parce que fait pour LUI...

Prendre pour chaque chose, le temps de la faire lentement, de son mieux, pour l'imprégner d'Amour et lui donner tout son sens surnaturel, toute sa valeur de témoignage d'Amour.

L'homme vit toujours dans l'expectative, dans l'espoir que l'avenir lui apportera de quoi réaliser les grandes choses qu'il rêve. Mais il ne faut pas compter sur l'avenir pour faire de grandes choses il ne sera pas meilleur que le présent, il n'aura jamais de quoi nous satisfaire. C'est maintenant, dans l'instant actuel étreint dans son maximum, qu'il faut réaliser son idéal, être un saint.

urais voulu, Jésus, faire des folies pour toi : tu ne le veux pas.

Suzanne désirait une vie dure, une pauvreté totale, réalité les circonstances la forcèrent à se soigner, prendre de longs mois de repos. Mais il fallait un ment à son amour; elle le trouva dans de toutes tites choses insignifiantes aux yeux des humains; e rejoignait ainsi sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ec cette différence qu'elle vécut cela dans le monde.

J'aurais voulu, Jésus, faire des folies pour toi : tu ne le veux pas. Aide-moi à accepter joyeusement d'être ce que tu veux que je sois : ta toute petite, pauvre petite chose à tes pieds, bonne à rien, ni humainement,

ni spirituellement, qui ne fait que t'aimer à la minut présente, à travers les occupations minuscules où il fa que mon amour passe tout entier.

Ce souci de « faire passer son amour » dans l petites choses domine à un tel point qu'on peut dir qu'il est la manifestation principale de ce culte d l'essentiel dont nous parlions plus haut.

Jésus, tu m'as pardonnée. Je suis pure à tes yeu vois mes résolutions : recueillement en toi, dialogu d'amour incessant, et cela, simplement, sans chercher imiter ces grandes âmes qui t'aimaient tant, mais do je me sens si, si loin. Te trouver, toi, Jésus, selon u petite mesure... Toi. Puis, charité plus grande pour prochain : c'est encore toi. Etre à ses pieds, à s service, l'aimer.

J'ai encore mal compris la possibilité de mettre u amour fou dans les choses journalières. Je pourra tout faire tellement mieux recueillement en Sa présen — très *bien* faire ce que je fais, à cause de Lui — ord — exactitude — petits sacrifices en tenue, de regard Le voir dans les autres. Ne pas considérer que c petites choses extérieures sont sans importance — matt riellement c'est vrai. Mais elles sont importantes just ment si elles sont la preuve d'amour que nous lui do nons par elles. Sous cet angle là, au contraire, tout une immense importance.

Compris très fort, hier, combien c'est vain et hyp crite de vouloir faire pour le Christ des choses hér ques, tant que je ne sais même pas, par amour di un chapelet de tout mon cœur, ni supporter le pr chain. Quand je saurai saisir toutes les occasio banales de mes journées pour les charger d'amour alo je pourrai réclamer davantage, aspirer à une vie grandes choses, de sacrifiques héroïques. Mais tant q je laisse passer toutes les occasions d'aimer Jésus maximum par les petits choses, comment oser L réclamer d'autres plus grandes occasions ?

Après avoir rêvé des choses immenses, accepter d'êt sa toute toute petite, minuscule... qui ne fait rien, sert à rien, ne peut ni agir, ni même prier, ni se sac fier... qui ne peut qu'aimer... très humblement, dans terre à terre de sa vie obscure, faible, vide, totaleme inutile...

Avoir la hantise des âmes.

Jamais Suzanne ne s'est repliée sur elle-même; a

d'une existence apparemment inutile, elle est
e; on peut dire que sa vie est dominée par « le
des autres »; obligée d'abandonner sa tâche de
ante d' A. C. I., elle continue d'influencer son
, ses proches. Toute sa vie apostolique est cen-
ur cette idée que nous devons être comme une
parence de la vie du Christ.

Rien de fécond ne se fera, ni en apostolat, ni en
euvres, ni en prières, sans un contact perpétuel et
ncessant avec JESUS sans cesse rejoint, sans cesse
egardé, sans cesse aimé. Préparer ce contact intime,
rofond, vivant par un silence intérieur croissant, fait
lu détachement de tout ce qui n'est pas Lui seul.

Deux jours de contacts avec d'autres m'amènent à la
même constatation : je ne suis pas encore assez unie
u Christ avant de voir les autres. Comment pourrais-
e le leur porter si je ne Lui suis pas unie d'une façon
ussi actuelle que possible ? Mortification de pensée à
arder pour rester très unie à Lui... Désirer une seule
hose = L'aimer de toutes mes forces et Le faire
imer par les autres, ne penser vraiment qu'à cela...
ontacts plus profonds avec les autres... Aller jusqu'au
out, jusqu'à leur âme, jusqu'au Christ. Manifester cet
mour, par beaucoup d'intérêt, de charité, d'affection.
L'affection, quels progrès à faire !

Exemples de chrétiens sans rayonnement parce que
eurs gestes, leurs attitudes, leurs paroles sont très exté-
ieurs, très naturels, humains, sans rapport avec leur
ie intérieure et leur bonne volonté qui sont certaine-
ent grandes.

Beaucoup veiller à cela — on juge le Christ en moi
ur mon extérieur, puisqu'on ne reconnaît de moi que
ela. Et, d'ailleurs, on n'a pas entièrement tort, car
non extérieur révèle, malgré tout, un peu de ma vie
ntime — accentuer autant que possible le rapport
ntre les deux — qu'en toute chose l'amour intime, le
ontact personnel du Christ ne me quittent pas, ce qui
roduira — recueillement, calme, paix, bonté...

Ne pas espérer faire du bien, ni servir à quelque
hose, sans une reprise de contact profonde avec le
Christ auparavant. C'est essentiel. Ma vie est nulle, en
e moment, comme apostolat. Est-ce parce que les occa-
ions qui me sont offertes sont minimes et insignifian-
s qu'il faut les laisser tomber ?... Et puis, donner très
ort à ma vie intérieure une orientation apostolique.

Se garder, pour avoir de l'influnce, de vouloir p
tre exagérément humaine, terrestre, naturelle,
rieure... Non. L'influence se fera par le rayonne
du Christ — et le Christ transparaîtra en nous si
sommes *vraiment* unies à Lui, d'une façon aussi act
que possible. Que tout, dans notre attitude, dis
recueillement, l'adoration, révèle sa présence. C'est
qui rayonnera...

A côté de cette exigence fondamentale — touj
le culte de l'essentiel — nous voyons Suzann
faire petite, compréhensive pour atteindre les
avec une délicatesse si humaine.

Mme A. me dit son affection spontanément.

Comme les êtres que l'on jugeait superficiels ou
sensibles sentent parfois profondément. Tout êtr
fond, se sent isolé... il a besoin d'être entouré d'
tion, de compréhension. Beaucoup écouter les a
les comprendre. Puis, les aimer surnaturellement.
celle qui porte tout au Christ : les autres, leurs
frances, leurs affections.

Avant tout, *aimer* les autres, quoi qu'il puisse
coûter. Non seulement supporter, mais aimer =
ouverte, attentive, donnée, disponible... Manifester
rieurement cette charité par mille attentions. La
naturaliser en l'élevant à JESUS en y cherchant
seul.

Chacun a un sujet élevé, un idéal qui lui ti
cœur, ou une souffrance profonde à épancher.
toute conversation, s'efforcer de sortir du banal, du
tériel pour aller d'abord au grand sujet qui peut
resser l'interlocuteur — puis, quand c'est possible,
souffrance intime pour essayer de la soulager. Il
fit souvent d'être réceptif et d'écouter.

Rester compréhensive, ouverte à tous ceux do
forme de Christianisme est très loin de la nôtre. Il
beaucoup de demeures dans la maison du Père.
Christ aime toutes les âmes, et chacune est ind
sable à son plan. Rejoindre sa pensée sur elles,
les comprendre et, si possible, les aider.

Profiter au maximum de ce séjour pour Le faire
naître, Lui, son Amour, sa loi. Peu de sermon :
ne porte guère... mais charité vraie — gagner la
fiance... Essayer de faire appel à l'infini dans les
= cet infini dont l'appel semble étouffé par le

ciel. Être hantés par cette idée de Dieu à rayonner, à porter aux autres.

rfois l'apostolat exige une certaine rudesse, une hise qui dit la vérité, non celle qui blesse mais qui libère.

Lettre d'Edith = savoir dire aux autres franchement e qu'on pense d'eux. Savoir leur présenter le chris- ianisme dans toute son exigence... Cela demande du ourage. Surtout cela demande d'être soi-même, person- ellement, assez proche du Christ pour que nos rap- orts avec les autres soient contact avec *Lui*, et que ui seul, et son plus grand amour, soient recherchés en out.

Insister sur l'apostolat : parce que donnée au CHRIST, tre donnée aux âmes.

Croire davantage à la communion des Saints : à la aleur de rédemption de la prière, de mon renonce- ent, de ma vie = ce n'est pas parce que cela est nvisible que cela est inefficace.

Aimer chaque âme, me conduira à l'ouverture, la isponibilité, l'amabilité, le désir de rendre service... et urtout, de l'amener au CHRIST.

Que chacun de mes contacts rende les autres meil- eurs et plus heureux.

tout très bien même quand cela coûte.

croyons pas que tout cela se faisait tout seul. vie de Suzanne est dominée par la grâce de Dieu toujours chez elle un sens de l'effort, un dépouil- nt, un dévouement qui ne se départissent jamais.

jourd'hui il semble parfois qu'on voudrait sup- er du vocabulaire chrétien le mot « mortification » ne étant l'apanage d'un type démodé de sain- Ce serait renoncer à l'Evangile : *si le grain de ue meurt...* Suzanne l'avait bien compris.

Ce n'est vraiment pas la peine de me consumer dans le grands désirs et d'avoir, dans la vie de tous les ours une existence aussi médiocre. Il *faut* absolument rriver à remplir cette vie là, celle que Jésus me pré- sente, d'un amour immense, d'une mortification conti-

nuelle, d'un recueillement incessant en Lui — or n'ai jamais mieux compris à quel point ma vie vide de tout cela... L'accepter humblement, mais *tout* ce qui est en mon pouvoir de faire mieux. A base de tout véritable amour, il y a un détachem foncier de soi, extrêmement difficile à réaliser tel lement, qui fait qu'on s'est quitté complètement, qu oublie de se regarder, qu'on est passé en Dieu... détachement est non seulement douloureux mais cifiant, sanglant, terrible = c'est la mort à soi p tout dans les grandes comme dans les petites cho Bien comprendre que l'amour du Christ ne peut s'édi en nous que sur cet autel là.

Mon détachement de la vie vient aussi beaucoup ce qu'elle ne me sourit plus en rien. Je devrais contraire L'aimer davantage si elle m'appelle au de la Croix.

Faire *tout* très bien, même quand cela coûte, est prière. Que ce soit mieux : ma prière de tous les tants, mon moyen de retrouver Jésus.

Accepter de ne pas avoir ma chambre, autant Jésus voudra; c'est encore une chose à laquelle j'é attachée; ne plus m'affliger de cela.

Etre tellement détaché de *tout* que tout nous tr joyeux, légers, transparents... Si je ne tiens, ni à idées, ni à mes biens, ni à ma réputation parmi hommes, ni à ma santé, ni à ma sécurité, ni à ma t quillité, ni à ma vie, qui pourra me troubler ?

« Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il pos ne peut pas être mon disciple. » Et cependant, qu nous renonce à tout ? Alors, nous ne sommes pas disciples. Comme c'est grave... Comme on comp qu'Il est difficile à un riche d'entrer dans le roya des cieux parce que difficile de se détacher. Co le détachement est à la base de tout !...

Chaque jour aller au-devant de sa part de souffra

Comme toutes les âmes montantes, Suzanne a b coup souffert. Elle a compris splendidement le de la souffrance.

C'est généralement notre peur de la souffrance nous empêche d'avancer. Nous devrions la prendre reconnaissance, comme un trésor, au lieu de l'acce à regret.

Chaque jour, aller au devant de sa part de souffrance. S'efforcer de ne pas désirer le bonheur terrestre, mais d'aimer la souffrance, de la désirer, de lui sourire = comme la part normale de tous ceux qui ont choisi de mettre leur espérance plus haut que cette terre — comme la monnaie d'échange mystérieuse d'une sublime rédemption — comme la seule voie que nous puissions désirer, disciples, fiancés d'un Dieu crucifié. Je sens cela très fort, ce soir. Comme tout le monde, j'ai fui la souffrance, je m'en suis détournée, je n'ai fait que la subir. Je voudrais, désormais, changer d'attitude : la regarder très calmement, comme une chose normale, acceptée, désirée... ayant fait très paisiblement le sacrifice du bonheur terrestre, dans l'Amour exclusif de Celui qui a choisi la Croix.

Comme Il sait bien nous demander cela justement que nous n'aurions pas voulu Lui donner...

Comme Il touche dans ce à quoi nous tenons, comme Il déjoue nos plans... Quand on a rêvé d'une sainteté austère, dépouillée, proche de Lui crucifié, devoir accepter de ne penser qu'à son corps, être prise dans ce réseau, arrêtée par Lui — devoir se nourrir alors que d'autres ont faim — devoir se reposer quand tant sont épuisés — ne pouvoir se donner pour rien ni pour personne — être réduite à l'impuissance absolue, tant en mortification qu'en apostolat, qu'en projets d'avenir. Jésus, le fond de tout cela, Toi seul le connaîtras jamais. J'accepte tout, malgré que le sacrifice me déchire littéralement. Je dis oui, parce qu'on ne peut faire autrement que de dire oui. Je voudrais seulement que tu me donnes de t'aimer follement malgré tout — de rester fidèle à ta Croix malgré cette existence si matérielle — de transformer mon acceptation résignée en acceptation joyeuse, surtout pour l'incertitude d'avenir qui est si dure.

Souffrance terrible de se voir refuser toute forme extérieure du « don » au prochain... alors qu'il me semble que le Christianisme consisterait à s'épuiser pour lui. Au moins saisir les occasions qui me sont offertes... au lieu d'être souvent si fermée aux autres..

Impression intense de solitude = non seulement je suis la vieille fille inutile, mais rien de ce qui intéresse les autres ne me touche vraiment. Je suis en marge de la vie, du fait de ma santé, et j'éprouve un vide affreux devant cette existence inutile et aussi devant cette impossibilité de réaliser le seul idéal qui semble me rendre la vie digne d'être vécue. Jamais je n'ai tant souffert de voir cette vie religieuse repoussée et incertaine.

Oh ! Jésus... c'est l'immense croix de ma vie. E est trop, trop lourde... Je sens que ma générosité s'épui à se voir barrer toutes les formes extérieures de l'amo et du don de soi.. Je t'en supplie, aie pitié de moi...

Personne dans l'entourage de Suzanne ne soupçonnait cette intensité de souffrance. Elle ne faisait jama étalage de son âme — jardin fermé connu de Di seul. Elle savait cacher sous un sourire toutes s croix.

Cacher mes larmes sous un sourire : que ce soit u résolution inébranlable, cette année.

Ma souffrance me rend triste parce que je ne suis encore assez surnaturelle : ni assez ensevelie en Jés seul.

Etre joyeuse, surnaturellement gaie, profondément sincèrement heureuse : d'abord, sourire à tout extéri rement — puis intérieurement savoir vraiment aimer c que aspect de la Croix qu'Il me présente.

Semer la joie — rayonner un bonheur, profond. ce moment, j'en suis très loin (amertume dans paroles). Ne faire aucune allusion à ma peine, ne déverser qu'en Jésus — et puis, vraiment, l'aimer pa qu'elle Le soulage, Lui — ne penser qu'à sa souffra à Lui. Je suis encore dix fois trop repliée sur moi.

Un écueil de la souffrance serait de vous faire m miser celle des autres. Or, chacun à bien la sienne rester très ouvert.

Eviter de me plaindre à personne d'autre qu'à Jé Lui n'a personne pour compatir à sa souffrance. T mieux si ma souffrance passe inaperçue = une c passion quelconque lui ôterait sa valeur surnaturell

Ce secret d'une telle élévation se trouve dans union profonde avec le Christ crucifié dans un am de feu qui voit dans la souffrance un témoigna Suzanne regarde toujours la Croix.

Jésus, donne-moi cet amour ardent qui me fera t'ai assez, toi sur la Croix, pour que ma souffrance, si lo qu'elle soit, me paraisse légère, pour que je n'y p pas, tant je songerai à la Tienne. C'est le *seul* remè le renversement total des valeurs par la Croix.

Hier, migraine atroce — cependant, dans l'anéant

ment physique, joie de sentir l'offrande plus totale de mon être. Il me semble que la souffrance est nécessaire à l'amour, comme la seule preuve possible : sans elle, qui nous dit que nous ne nous recherchons pas, plus ou moins consciemment ? Raison de plus pour mettre dans ma vie cette mortification continuelle, possible toujours, et que je pratique si peu...

La souffrance, mieux que tout, a cette valeur de preuve c'est pourquoi celui qui aime vraiment la désire, dans son ardeur de vivre pour l'être aimé — car, sans la souffrance, qui nous prouve que ce n'est pas *nous* que nous recherchons.

Jésus, donne moi le courage de dire « oui » — sans me replier sur ma souffrance. Je ne suis peut être qu'au début de cette vie de malade, alors que j'en avais entrevu la fin — je ne réaliserai peut être jamais ce rêve de vie religieuse qui m'avait réapparu — je ne puis dire ma peine à personne pour la partager, et être un peu comprise. Jésus, tu m'avais donné, autrefois, soif de ta Croix. La voici, maintenant, non celle que j'aurais choisie — non pas la vie dure, pauvre, souffrante du cloître — Jésus, donne-moi une grande *joie* d'avoir été choisie pour souffrir avec Toi. Aide-moi, surtout, à ne pas regarder ma souffrance, mais la Tienne, et, dans ma solitude, à te trouver, chaque jour plus, à t'aimer, à me donner à Toi dans le détail de mes journées; que cette solitude me rapproche de Toi seul.

faut que je profite de ce temps.

Pendant sa maladie Suzanne ne perd pas son temps penser à son mal, elle ne veut pas rétrécir son hori... il faut profiter de ces périodes de silence pour ensifier sa vie intérieure. Ici encore on constate ce te de l'essentiel, cet instinct de tout considérer sous gle divin. Elle apprécie chacune des valeurs humai- mais elle sait si bien les mettre chacune à leur ce.

8 jours de clinique : pas encore assez perdue en Jésus — faire une vraie « retraite » de ces derniers jours.

Il faut que je profite de ce temps pour m'établir dans le silence.

Tout apaiser en moi. Qu'il n'y ait plus que Lui. Que sa pensée me prenne toute, m'emporte, m'empêche de m'attacher à rien autre. Comme une fiancé ne pense qu'à son fiancé...

Faire très attention que le but, l'idéal ne devienne pas la guérison et tous les moyens pour cela. Non. La guérison elle-même reste un moyen pour aller à Lui; que l'essentiel, la *seule* chose à laquelle on pense, pour laquelle on vive, soit Jésus, Jésus, Jésus, et c'est tout. Le reste n'a aucune importance.

Influence du physique sur le moral constaté journellement. C'est humiliant. L'accepter, passer par là. Aller à Jésus, non pas malgré tout cela, mais par tout cela; si on ne peut s'élever au-dessus, s'en servir, passer à travers, le Lui apporter, pêle-mêle, tel quel.

Et puis — c'est humiliant aussi, cela me coûte beaucoup, donc ce sera bon — accepter de soigner son corps pour que l'âme s'épanouisse, s'équilibre. Exemple d'H. : le moral flanche par le physique. S'il faut maintenir l'idéal de L'aimer jusqu'à s'épuiser, il faut que ce soit le don intérieur, respectant l'intégrité de la santé, acceptant de compter avec le corps qu'Il nous a donné.

« Socialement », humainement parlant, ma vie est finie. Je coûte à la communauté sans rien lui « donner ». Comme il faut rattraper cela surnaturellement parlant ! Je n'ai le droit de vivre qu'intensément — pour tous ceux qui, dans une existence plus active ne « vivent » pas la vraie Vie.

La mort c'est une communion éternelle. Tout voir cette lumière de la mort.

La pensée de la mort ne la quitte pas; des années avant de rendre sa belle âme à Dieu elle parle en chrétienne avec la mort — et elle a l'intuition qu'elle mourra jeune. C'est pourquoi, par instants, elle juge un peu ce monde comme si elle était déjà dans l'autre — mais surtout elle vit intensément la parole de l'apôtre : *Mes frères, il est temps de sortir du sommeil car le temps est proche.* Il s'agit de ne pas perdre le temps précieux qui lui reste — il s'agit « tirer de mon pauvre corps les dernières ressources pour le lui donner ».

Qu'est-ce que cela peut bien faire que tu sois heureux ou pas en ce monde, puisque tu dois mourir un jour bientôt... sans rien emporter de ton bonheur terrestre. De même pour les autres : ne pas s'affliger trop humainement de leurs souffrances terrestres : qu'est-ce

cela ? Il faut vraiment *tout* juger d'après le ciel... l'éternel d'après Dieu.. Comme si nous, comme si les autres devaient mourir ce soir.. car le soir de notre mort est proche, de toute façon, et quoi qu'il arrive. Un effort à refaire au point de vue apostolique, apostolat, amour des autres, charité...

La mort, Jésus, comme elle sera vite là — et brusquement peut-être. Oh, tu le sais, je ne voudrais pas mourir avant de t'avoir aimé, et pourtant je peux t'aimer maintenant, en tout ce que je fais; si je savais mettre de l'amour dans tout ce que je fais, Jésus, sans attendre de grandes occasions chimériques. Aide-moi à mettre un amour sans borne dans ma vie si médiocre, si basse, si terre à terre, même dans les jouissances matérielles, qui ne devraient pas me détacher de toi, puisque tu les veux pour moi. Que je t'offre tout sans honte : c'est parce que je suis très faible que tu veux pour moi cette vie là. Eh bien, j'accepte cette humiliation, mais puisque j'ai une vie si matérielle, Jésus, je veux t'aimer à travers elle, par elle. Surtout, ne me laisse pas m'y arrêter...

Anéantissement physique et moral de ces quelques jours, causé par la mort de M. Sérieuse reprise à faire pour reprendre la vie intérieure consciente et profonde, si dur que ce puisse être.

Tout porter à Jésus, même cet anéantissement, cette incapacité à prier, cette vie d'automate. Conscience très vive de la mort — de ma mort à moi... de la vanité, de tout, de l'urgence de nous détacher de tout et de ne vivre que pour Jésus...

Angoisse de sentir que cette existence tellement vide, tellement superficielle, a cependant une valeur éternelle que nous négligeons. La vie... quelle chose étrange ! Comme je sens, à certains moments, que tout passe, que tous ces riens auxquels nous nous attachons follement ne sont que rêve passager. C'est dur... C'est angoissant de se voir lancé dans cette aventure formidable de la vie, et de sentir qu'elle passe, qu'elle nous entraîne et que nous ne la vivons pas, au sens plein du mot, que nous « ne savons pas, ce que nous faisons ». Quand on pense que nous jouons notre éternité par chacun de nos actes, et que nous pensons encore (et presque exclusivement) à des banalités passagères et temporelles...

Jésus, aide-moi à me perdre en Toi, je sens trop ce soir le vide immense de tout. Tout croule, tout passe, il n'y a que Toi qui reste et puisse nous satisfaire. Il faut absolument être dépouillée de *tout*, si douloureux que ce soit, pour se perdre en Toi — y arriver coûte que coûte.

Sensation très forte de la mort = de l'éternité... Ne vivre qu'une fois et perdre sa vie à jamais, est-ce possible ? Nous sommes inouis d'insouciance... De plus, nous jugeons de toute valeur pour le temps, alors qu'une seule mesure compte, l'éternité... qu'une *seule chose* importe dans nos vies : l'amour que nous y mettons.

Vivre chaque journée comme si je devais mourir le soir. La mort c'est une communion éternelle.

Comme c'est bon de penser que l'amour participe à l'Eternité je ne L'ai pas aimé assez, bien sûr, en ma vie qui ne m'est cependant donnée que pour cela : mais une seconde de pur amour suffit — elle est pleine de Son infini à Lui, de son éternité à Lui. Là, plus qu'ailleurs « le temps fait peu à l'affaire ». Alors, ne pas trop se désespérer de n'avoir pas encore assez aimé... Ne pas trop désirer une vie longue pour pouvoir L'aimer, longtemps. Non : L'aimer maintenant... Lui seul... de toutes mes forces... dans l'éternité commencée...

Me résigner à arriver vers Lui les mains vides — ni compter que sur Lui, sur son Amour, sur ses mérites. Plus je constate mon impuissance, mon néant, plus je dois miser sur Lui seul.

Lui offrir mon anéantissement physique et moral. Tirer de mon pauvre corps les dernières ressources pour les Lui donner.

J'ai toutes les chances de ne pas guérir. Vivre dans cette pensée, pour m'établir en Lui seul, le plus possible.

Marie de G. est très mal. Comme je comprends mieux depuis toutes ces morts qui m'environnent, ce que c'est que la mort.

Au point de vue terrestre, c'est un mystère atroce.

Mais, si nous avons la foi, la mort, Jésus, c'est Ta rencontre — une communion sans fin, dans la lumière en Ton amour...

Aide-moi à vivre comme je voudrais mourir — en répétant que je t'aime.

La veille de sa mort après avoir livré le bon combat, après avoir beaucoup souffert, elle écrit à une amie :

Je suis très mal. Ce matin, on m'a administritrée, car avec cette température, je suis dans un état de faiblesse rare. Je suis absolument heureuse et calme. Le Seigneur fera de moi ce qu'il voudra.

Je ne suis là que pour l'aimer.

Nous avons pu nous rendre compte jusqu'à présent à quel point toute la vie de Suzanne était informée par un très grand amour du Christ. En terminant la présentation de ces notes, nous voudrions remonter à cette source, à ce feu divin qui était la vie de cette âme. Cette humble vie est un dialogue entre Dieu et une âme qui est toute générosité. Elle répond à chaque appel jusqu'au don absolu ; jamais elle n'est satisfaite de son amour : il s'agit de monter toujours plus haut jusqu'au jour où Dieu la rappellera à Lui.

On n'a rien compris à la vie quand on veut donner « juste ce qu'il faut » pour être sauvé. Le Christ, Lui aussi, aurait pu nous racheter sans la Croix. S'il ne l'a pas fait, c'est parce que la Vie, c'est l'Amour — et l'Amour ne peut avoir de limites. Il faut qu'il donne tout.

Je ne te demande pas l'amour sensible, ni aucune faveur spéciale. Si tu le veux, je ne demande pas mieux que de continuer à me débattre à travers les tentations matérielles, la sécheresse, les pensées à chasser. Ce que je te demande, de toutes mes forces, c'est l'*Amour* — le vrai — l'Amour que toi seul peut donner parce qu'il est ton Esprit.

Que ma volonté dépasse toujours ce que peuvent dire les sens, l'imagination. Qu'elle s'attache à faire tout ce ce qu'elle peut. Je ne regretterai jamais d'en avoir trop fait.

Eviter surtout d'être satisfait.

Satisfait de sa vie = soit parce qu'on y trouve quelques jouissances matérielles, soit parce que, nous chrétiens, ayant résolu le problème de la destinée, nous pouvons vivre sans angoisse une petite vie médiocre, assurés de l'au-delà.

L'amour n'est pas satisfait = il lui faut toujours chercher comment se manifester — il lui faut toujours se dépasser, dès qu'il a atteint ce qu'il cherchait. Soyons ces assoiffés d'infini, que rien ne puisse satisfaire, sinon Dieu — mais jamais la façon imparfaite dont nous nous donnons à Lui, qui pourra toujours progresser.

Se livrer à l'amour... avoir l'audace de se lancer malgré l'abîme de la misère, dans ce jeu divin aussi pleinement que s'y sont lancés les saints.

De l'abîme de son néant, vouloir L'aimer malgré tout à la folie, comme les saints l'ont aimé. Lui répéter son amour sans se lasser... malgré tout, malgré tout le démenti que donnent nos actes... Ne pas se replier sur sa misère, coûte que coûte, la jeter en son Amour, et puis, soi-même, aimer...

Bien sûr, l'amour nous demandera *tout*. Tant pis... ou même tant mieux; pour son amour, j'ai tout perdu », est-ce que ça n'en vaut pas la peine ?

Le propre de l'Amour c'est de donner *tout*... follement... jusqu'au dépouillement, jusqu'à l'épuisement. Donner même ce qu'on pourrait garder, ce qui ne serait pas nécessaire. Donner, comme le fait le Christ, jusqu'à la dernière *goutte* de son sang, alors que la première suffisait. Toute l'histoire de l'Amour tient dans cette *dernière* goutte qui symbolise l'épuisement, le don jusqu'à l'extrémité, le sacrifice *gratuit*, parce que non nécessaire.

Ces paroles ne sont pas des réminiscences de pieuses lectures mais des réponses à des appels précis et répétés. Dieu l'a choisie pour en faire son épouse; vocation contemplative réalisée dans le monde. Elle saisit, dans le silence de l'oraison, ce gémissement de l'Esprit et chaque fois elle incline son cœur avec empressement.

Mon Dieu, merci pour ces 22 ans. Que maintenant, je ne perde plus de temps. Pendant l'enfance, nous grandissons sans conscience de ce que nous sommes. Maintenant, j'ai grandi, j'ai vu que j'étais faite pour Dieu pour Lui seul. Donc, sans retard, sans détours sur les choses créées, n'avoir que Lui dans ma pensée.

Ma vocation, ma tâche, c'est la vie contemplative. Profiter de tous les instants de solitude pour rentrer en moi-même et y retrouver Dieu. Ne pas me préoccuper de l'extérieur, de la santé, de ce que sera ma vie plus tard, ne penser qu'à Lui. Que Jésus soit ma préoccupation mon Maître. Aimer la croix, qui est une marque de son amour.

Renoncer à tout autre amour qu'à celui du Christ sous peine de manquer sa vocation... N'aimer que Lui en tout, les autres en Lui; répondre par l'amour à tout aimer la vie telle qu'Il l'envoie, être donnée au point d'être contente de tout, ne jamais grogner ou s'affliger de rien.

D'autres peuvent avoir d'autres vocations plus actives, plus brillantes. La mienne est à ses pieds, dans l'amour. Vide atroce de ma vie si je ne la remplis pas, car je sens ma nullité en *tout* le reste.

Avoir des enfants, les élever pour Dieu, façonner des âmes immortelles, cela constitue, en soi, une sainteté. Celui qui, pour Dieu renonce à cette fécondité-là *doit* avoir une fécondité spirituelle intense, sans quoi sa vie sera moins utile, moins belle... Quelle responsabilité. Sa vie sera magnifique, bien plus belle qu'une autre, mais elle demande bien plus de générosité intérieure, de don total au service de Dieu et des âmes, sous peine de manquer son but et de tourner à un misérable égoïsme.

La plupart des hommes peuvent, légitimement, relativement, se laisser accaparer par des sourcis terrestres. Mais pas ceux que Jésus veut pour Lui *seul*. Comme c'est exigeant ! Tout ce qui me distrait de Lui, toute pensée, toute préoccupation, toute action qui n'est pas uniquement tournée vers Lui est une faute contre ma vocation. Il est un roi jaloux qui réclame de sa petite fiancée une pureté absolument vierge de toute autre chose que Lui seul. C'est la seule raison d'être de ma vocation; me séparer de tout le créé, renoncer aux joies légitimes pour être mieux à Lui seul. Là où je n'ai pas de préoccupations immédiates, m'appliquer à cette grande pureté d'intention, à ce dépouillement absolu de tout ce qui n'est pas Lui. Laisser *tout* le reste. Silence, pour être attentive à Jésus seul.

Comme je suis semblable aux autres, en tout, alors que le CHRIST me demandera bien davantage qu'à eux puisqu'Il m'a choisie pour sa petite fiancée... Il attend beaucoup de ses consacrés. Il leur demande une vie de pur don, d'amour total... et moi, j'ai encore une vie ordinaire, toute pénétrée d'égoïsme, et de demi-mesures.

Mille petites concessions du « moi » sont très légitimes pour la plupart des hommes, mais coupables gravement chez une fiancée du CHRIST. Comme cela doit me rendre indulgente pour les autres, sévère pour moi.

P.

UN TÉMOIGNAGE :

Marcelle Fuglesang

MARCELLE Fuglesang est morte pour la France, déportée à Auschwitz, le camp de la mort lente et des chambres à gaz. Elle est morte à son poste d'assistante sociale, à l'infirmerie du camp, en soignant les typhiques. Elle est morte dans la charité du Christ.

D'origine norvégienne par son père, d'origine française par sa mère, elle aimait beaucoup la Norvège, elle aimait passionnément la France.

Son père était protestant, sa mère catholique. Elle souffrait intensément de cette division spirituelle, mais sa piété filiale et son amour du Christ et de l'Eglise s'en étaient accrus.

Il faut se rappeler tout cela pour comprendre Marcelle Fuglesang, sa vie, sa mort, et l'ascension de son âme. On trouve son témoignage à la rencontre de quatre routes catholique et protestante, française et norvégienne.

***

Elle était née à Christiania, aujourd'hui Oslo, le 21 février 1903. A dix-huit mois, elle partait pour la France. Jusqu'à onze ans, elle y demeura. En 1914, elle vint en Norvège avec toute sa famille pour les vacances. A cause de la guerre elle y resta.

Mais la France l'avait toujours attirée, et voici que le besoin de se dévouer la tenaillait : elle partit pour Paris.

En janvier 1931, elle entrait à la maison-école privée des

nières dirigée par Mlle Chaptal, y prépara le diplôme
d'infirmière hospitalière qu'elle obtint en juin 1933.
ovembre, elle entrait à l'école d'assistantes sociales
oulevard Raspail et obtenait le diplôme d'état en
re 1934. A sa sortie de l'école, elle travailla au service
de l'hôpital Broca, puis au sanatorium de Champ-
(S.-et-O.).

tre temps elle avait obtenu la naturalisation française.
déclaration de guerre, le 3 septembre, la trouva en
ège; elle revint aussitôt en France, fut admise à
roix-Rouge dans une ambulance lourde de chirurgie
rtit pour la zone des armées. Quand les Russes, alors
des Allemands, envahirent la Finlande, elle s'engagea
le corps expéditionnaire français. En décembre seule-
l'ambulance fut rapatriée.

fférents postes lui furent offerts, elle choisit celui
ui permettait d'être le plus utile au pays et fut nommée
ante départementale au Secours national dans les Ar-
es. Le travail de reconstruction sociale abondait :
y donne corps et âme. La frontière n'était pas loin :
onnaissance de l'anglais et de l'allemand lui servit.
entra en rapport avec une organisation qui favorisait
ssage des prisonniers évadés, jusqu'à la ligne de dé-
ation. Nombre d'Anglais, notamment, lui durent la
é.

octobre 1942, elle fut dénoncée, arrêtée, emprisonnée
larleville, à Saint-Quentin, puis au fort de Romain-
(Seine). De là, fin janvier 1943, elle fut déportée à
hwitz (Birkenau), où elle arrive en février et mourut
phus en mars.

ne sait rien de ses derniers moments.

⁂

ux amies ont tracé son portrait. L'une fut infirmière
aire avec elle à l'ambulance chirurgicale lourde 416.
écrit :

« Le passage de Marcelle Fuglesang à l'ambulance est un de mes meilleurs souvenirs personnels. Le contact avec cette âme si franchement droite, si vraiment simple qu'elle ne comprenait pas du tout les « petitesses »

et « étroitesses » de la vie, était détendant et frais. S accueil cordial, souriant, de *vraie* camarade, ensoleill nos heures grisailles.

Son ardeur à servir fut vite un sujet de taquine qu'elle supportait avec le caractère égal et jovial vous lui connaissez.

Elle avait ce tempérament sain des filles du No aimant le plein air, les marches dans la campagne, nous y entraînant.

Et, à côté de cela une délicieuse humilité. Elle croyait plus ignorante et moins formée que nous point de vue religieux, parce que sa famille était de s che protestante et qu'elle avait moins l'habitude « pratiques » et de la « forme » religieuses... Mais avait bien plus *l'instinct* des choses de Dieu, à cause sa droiture; le regard du cœur pur, l'œil simple, qui toute l'âme dans la lumière de la vérité.

Une autre infirmière, compagne de dix années, compl le portrait :

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle rayonn parmi toutes par sa bonne humeur, son caractère id sa franche camaraderie, et ceci avec une extrême s plicité qui faisait certainement tout son charme et distinction.

Dans les conversations que nous avions, combien tra paraissait son optimisme dû à une très grande foi, véritable confiance dans l'avenir, appuyée sur ses victions religieuses serrées et inébranlables ! Jamais ne l'ai vue découragée, abattue, triste ou seulement peu languissante, ce qui montrait chez elle une vérita ardeur et une grande *énergie*. Et puisque j'écris ce la concernant, c'est bien là une des caractéristiq de sa nature.

Vous savez quel « idéal » elle se formait sur tous plans, elle s'y donnait à plein rendement. « La vie si belle, elle est magnifique, disait-elle, je passe q quefois des heures splendides... ». Elle avait si bien c pris le sens de la vie. Je l'ai rarement entendu dire mal de quelqu'un, trouvant toujours le côté qui pou plaire ou que l'on pouvait excuser.

D'où lui venaient ces forces ? De son tempérament, sa volonté, et de la grâce divine. Elle était énergique nature, elle a cultivé sa volonté, elle a répondu à la grâ

Mais ce ne fut pas d'un seul coup qu'elle monta à

îme de son âme, qu'elle s'éleva à la hauteur du sacrifice uprême où la terre touche le ciel.

Marcelle était née dans un foyer chrétien, mais mixte, t l'éducation religieuse est ainsi toujours difficile. Marelle reçut cependant une instruction religieuse solide, nais la piété ne la distinguait pas.

En 1928, elle vînt trouver un Père dominicain qu'elle vait vu souvent au foyer paternel. Il fut tout étonné quand ussitôt entrée, elle demanda : « Mon Père, puis-je offrir u Seigneur de ne pas me marier, pour que mes deux œurs se marient et fassent un bon mariage ! » Silence du Père. Il regardait dans l'avenir. Il cherchait à entrevoir a volonté de Dieu sur cette âme qu'il savait si pure, si oyale. Il répondit : « Marcelle, il faut réfléchir. — C'est out réfléchi, mon Père. — Alors, faites ce que vous oulez. » Cette offrande de sœur aînée fut agréée : les adettes devaient bientôt se marier. Pour Marcelle une ie nouvelle commençait. Après un sacrifice on est touours plus fort, on voit plus clair : c'est une des lois de amour. Elle se mit à prier davantage.

L'année suivante, un séjour en Angleterre apporte à Marcelle une lumière dont elle se souvint toujours, dont lle parlera encore en ses dernières lettres. C'était à la ampagne, loin de toute église. Elle était fidèle à une ecture-prière chaque jour et à l'assistance « en esprit » la messe du dimanche, elle faisait la sainte communion uand elle pouvait. Son âme était en joie comme jamais lle n'avait été. « Je suis heureuse, écrivait-elle, parce ue sans savoir exactement pourquoi je me sens pleine de oi et d'espérance. » La régularité qu'elle avait mise depuis n an dans l'accomplissement de ses devoirs religieux était écompensée. Elle n'avait pas eu jusqu'ici la douceur de entir qu'elle croyait; maintenant sa foi s'épanouissait en ette Angleterre qu'elle appelait dans une lettre « mon ays sauveur ». Elle rapportait encore d'Angleterre une utre grâce qui contenait en germe tout son avenir : le ésir de « servir dans un dispensaire où elle pourrait mployer utilement ses dix doigts et donner de son cœur ».

Dans son effort constant vers une loyauté plus totale t plus universelle, plus profonde et plus rayonnante, lus humaine, et plus divine, il y eut des hauts et des bas.

Elle le constate, avec la même simplicité, elle note ses reculs et ses progrès. Son souci de ne pas mettre obstacle à l'action de Dieu, mais d'y répondre pleinement, sera de tous les jours. Longtemps elle a eu peur de Dieu, d'en être trop aimée, parce qu'il faudrait souffrir.

En 1940, la défaite finlandaise et le désastre français posèrent avec acuité à son esprit et à son cœur le problème de la souffrance et de l'amour de Dieu. Elle subit une véritable crise morale, provoquée autant par les malheurs nationaux qui avaient ébranlé durement son âme passionnée d'honneur et de justice que par certaines difficultés personnelles. Elle fut un moment découragée. Mais elle rencontra un dominicain français qui la raffermit dans sa foi, et l'initia peu à peu au mystère de la souffrance dont elle avait peine à admettre les austères beautés. Ses répugnances une fois vaincues, elle entra avec une générosité inouïe dans la voie royale de la Croix qu'elle ne devait plus quitter. Il faut laisser parler Marcelle. Les lettres qu'on va lire ont été écrites au Père dominicain qui l'aidait depuis son offrande de 1928.

« J'ai lu un livre épatant : *Le beau risque de la foi*, par l'Abbé Joly.

Le premier passage que j'y ai lu fut : Prière pour risquer sa vie « Tirez-moi hors de mon égoïsme et de mon confort » — « Vous m'avez dit de jouer le jeu chrétien sans me soucier des conséquences ».

Voilà les deux points qui m'ont peut-être le plus retenue. Une phrase que je me rappelle avoir dite à la maison lorsque j'avais une vingtaine d'années est significative : « Si je croyais vraiment, il me semble que j'entrerais au couvent; alors je n'ose pas. »

Toujours la même histoire — j'avais peur de l'eau, j'ai mis quatre ou cinq ans à apprendre à nager alors que d'autres mettent huit jours... et cependant je rêvais d'héroïsme.

C'est peut être en Suède, il y a quinze ou seize mois que j'ai pour la première fois accepté pleinement de me conformer à la volonté de Dieu, même s'il devait m'appeler au couvent (ne souriez pas, car cela me valut un dur combat de plusieurs semaines — après celui de bien des années — d'arriver à dire « présent » à toute éventualité.)

Priez, mon Père, pour que je fasse tout le bien que

je puis faire. Il est si facile dans l'activité du travail de ne pas remarquer qu'une collègue ou une adjointe a des soucis, et parfois on omet de faire du bien que l'on aurait pu faire. » (10 *janvier* 1942.)

janvier, Marcelle vint à Paris. Le Père crut le ent venu de lui rappeler le jour de 1928 où elle avait au Seigneur de ne pas se marier pour que ses deux le puissent. Elle avait été exaucée. Que signifiait offrande d'il y a quatorze ans ? Le plan de Dieu ait se découvrir. Ce célibat offert était le prélude consécration, l'offrande deviendrait promesse, et la esse faite à Dieu porte dans l'Eglise le nom de vœu : rcelle voulait, le jour fixé pour cette « présentation » n cœur virginal serait le 2 février, jour où la liturgie ésus présenté au Temple par Marie. Marcelle avait é, non sans surprise.

endemain, elle écrivait :

Ces journées de repos sont un peu une retraite. J'en uis heureuse, car cela me permet de réfléchir plus lonuement à notre conversation d'hier, à mieux me prépaer à l'acte de soumission totale, à la consécration solenelle quoique toute intime, de mon âme, de tout mon tre à Dieu — tout en restant dans le monde. Ai-je bien compris ce que vous m'avez dit ?

Pourquoi ne le ferai-je pas ? et pourquoi ai-je une petite émotion en y pensant ? C'est cependant la réalisation concrète, si j'ose dire, de mon désir ardent, sincère et même... raisonné ! Le sentiment, je pense donc, est analogue à celui que l'on ressent la veille d'un départ pour le front ou pour... la Finlande, quoique l'on ait au préalable accepté volontairement de faire le sacrifice de sa vie pour la Patrie. (28 *janvier* 1942.)

Jeudi — Cette nuit, ce matin, à l'instant de faire sa volonté et me « donner » si vous croyez que tel est son appel, si vous croyez qu'il m'accepte telle que je suis, avec mes innombrables faiblesses de toutes sortes. Mais ne dois-je pas avoir confiance en l'aide de Dieu ?

Et puis, mon Père, n'est-ce pas surtout à cause de cette crainte de ne pouvoir soutenir l'effort, que je suis encore où j'en suis ?

Il m'est arrivé deux ou trois fois en de « bonnes périodes » d'être sur le point de décider d'aller à la messe *tous* les jours et ne pas l'avoir fait de peur de *trop* m'engager !

C'est par son amour pour la France que Psicha trouvé Dieu; pour moi je crains que cela n'ait pre été l'inverse. Toujours la peur d'être appelée à la religieuse qui ne m'aurait pas rendue libre de mes en cas de guerre ! J'étais idiote, j'étais lâche, j remarque aujourd'hui et je me demande si l'inu absolue de ma vie pendant les deux années de guerr pas été une punition.

Je croyais ainsi aimer la France par-dessus tou ne me rendais pas compte que de la sorte je l'aima la même manière égoïste qu'ont certains parents d'a leurs enfants.

Croyez-vous mon Père, qu'après un tel manqu loyauté, qu'avec un raisonnement aussi faussé, je p encore espérer être digne de me « donner » ?

Et, cependant, mon Père, je suis heureuse au d'avoir envie de dire ma joie à tout le monde. à tous qu'il suffit « d'accepter » que sa volonté soit mais l'accepter *pleinement*. Priez, mon Père, priez que Dieu me donne le courage de ne plus jamais reprendre.

Au matin du 2 février, Marcelle se donnait à Dieu partait, comme elle disait, pour sa « nouvelle vie ».

Le carême était proche. Elle poursuit ses lectures les notes qu'elle prend la montrent attentive à tout ce est grand, viril, audacieux, dans le spirituel et dan temporel.

Elle écrit le 5 mars :

Ce soir j'ai peu de temps, car nous devons, adjointe, ma secrétaire et moi, aller passer une he une chapelle pour prier pour la France. Pour vous plaisir, je puis vous dire que l'idée est mienne, et partir du mois prochain j'espère y entraîner pr toutes les assistantes et infirmières. Je ne me recc plus !

J'avoue humblement qu'à l'avance je pensais que une heure agenouillée, sans rien faire d'actif, me trait terriblement long, et c'était beaucoup plus da esprit de sacrifice et d'expiation que je le fis plutô comme un acte d'amour. Grand fut mon étonneme découvrir que l'heure passa presque vite.

Cela m'amène à nouveau à la mortification.

Je sais qu'il s'agit avant tout d'accepter celle Dieu nous envoie. Mais, mon Père, quand on est c

Je suis actuellement, comblée de toutes parts, ce n'est pas assez. Si je dors très mal comme je le fais depuis quatre ou cinq nuits, j'offre de tout mon cœur cette insomnie et par avance les fatigues qui, je suppose, en seront la suite. Résultat : je ne me suis jamais sentie si peu endormie que ces jours-ci, malgré un gros rhume.

J'essaie donc de faire un peu plus, et depuis le carême je dors sans oreiller ni traversin, en deux nuits j'y fus habituée, et un doux oreiller ne me manque presque plus.

Le matin, je prends de la camomille sans sucre et du pain (je rattrape mon compte de matière grasse et de sucre à un autre moment de la journée, sachant qu'en ce moment il ne faut pas jouer avec la santé) et je ne cède plus à la tentation de satisfaire ma « grande bouche » en dehors des deux repas si justes.

Je n'ai pas manqué à la lecture spirituelle même s'il était onze heures ou minuit, j'arrive à la messe à l'heure et fais même un peu de gymnastique en me levant.

Seulement, mon Père, qu'est-ce que cela quand il y a tant de misères dans le monde et qu'en outre j'ai tant de famille plus ou moins proche qui vit loin du Christ ? Que dois-je ou puis-je faire de plus ? Malgré mon nouvel élan, malgré ce désir bien ferme du don total, je reste « raisonnable » et ne voudrais faire que ce en quoi j'espère pouvoir persévérer avec la grâce de Dieu.

Sur la fin de la semaine sainte, elle se rendait à l'abbaye bénédictine de Maredsous, d'où elle écrivait le mardi de Pâques 7 avril :

En dehors de mes prières, assez ferventes je crois, pour la France, pour l'Europe opprimée, pour ma famille, mes amis, notre travail, la principale des prières « égoïstes » fut pour « que Dieu m'accorde de l'aimer ».

Sur une des images achetées à Maredsous se trouve « Agir par devoir est grand, faire son devoir par amour est plus grand encore. » Et moi pourquoi est-ce que je le fais ? Pourquoi me suis-je retirée dans une abbaye ces jours-ci au lieu d'aller à Paris ? Pourquoi ai-je assisté à tous les offices presque avec plaisir ? Je ne crois pas que ce soit par amour. Je pensais d'abord que c'était par devoir; je crois, depuis ce matin, que c'est par obéissance pure et simple, parce que je crois que c'est la volonté de Dieu que je m'élève, parce que vous m'avez conseillé ce genre d'isolement. J'ai donc saisi la première occasion.

J'ai essayé de prier bien sincèrement, avec fer
mais ne me suis pas frappée de ce qu'elle (la ferv
fit souvent défaut. Je m'en suis remis à Dieu. C'est

Cependant, mon Père, vous savez que j'ai l'impre
très nette que je dois faire à tous points de vue
maximum.

Si les sacrifices volontaires des uns peuvent rach
les péchés des autres (en plus des siens propres); s
prières, les renoncements des religieux et religieuses
vent diminuer le malheur du monde; si je puis pe
que l'offre faite il y a une quinzaine d'années a
acceptée pour le bonheur de mes sœurs; si c'est par
mortifications que le Curé d'Ars est arrivé à faire
de conversions, alors, mon Père, que ne devons-
pas faire en ce moment, nous catholiques qui estim
être dignes de ce nom, devant la misère qui risqu
devenir une véritable catastrophe ?

N'avons-nous pas une terrible responsabilité ? D'a
part un passage de l'Imitation trouvé dans Lyautey
un peu inquiétée : « Des indiscrets se sont perdus
la grâce même de la dévotion, parce qu'ils ont voulu
plus qu'ils ne pouvaient, ne mesurant point leur *faibl*
mais suivant plutôt l'impétuosité de leur cœur (il est
que le mien étant de pierre les risques sont moind
que le jugement de la raison. Et parce qu'ils ont as
dans leur présomption à un état plus élevé que celu
Dieu les vouloit, ils ont perdu la grâce. »

Dites-moi, mon Père, que cela ne sera pas mon
Et en même temps, j'ai peur de n'en pas faire a
parce que « trop raisonnable ».

Le problème de la pénitence et de la mortification
tinue de la poursuivre.

Pour être capable d'être vraiment, profondémnt, l
lement « dans les dispositions de plaire à Dieu, de f
la volonté de Dieu », il est indispensable de se morti
et plus on acceptera ou s'imposera de mortifications,
on sera capable de se recueillir. Autrement dit la
intérieure en sera plus intense. Et puisque la *vie i*
rieure est la condition essentielle de tout apostolat f
tueux, si l'on veut avoir un maximum d'influence on
peut y aller par quatre chemins. Ai-je bien comp

Les premières années (il y a dix-quinze ans)
m'exerçais à certaines petites mortifications coura
(je ne veux pas dire que ce soient les moins diffici
surtout dans l'esprit de dressage de la volonté, estim
d'ailleurs que cela m'aiderait à être meilleure chrétie

(lutte contre la mollesse, la paresse, l'inégalité d'humeur, la gourmandise, la rêverie, etc.) Dans bien des cas cela finissait par devenir du pur et simple « dressage » fortement soutenu par l'orgueil, et parfois pour réagir contre l'orgueil je laissais tout « choir ». Souvent aussi, tel ou tel effort s'évanouissait progressivement par paresse ou doute religieux. Je n'en voyais plus l'utilité.

J'agissais très rarement, je crois, par *esprit de pénitence* pour moi ou pour d'autres. Cette idée ne commença à germer, je crois, qu'à la « 416 ».

Au moment du grand choc en Suède et de la remise « sur pied » l'utilité de la mortification sous toutes ses formes me parut très nette. Ce fut peut-être la première fois que je *m'abandonnai complètement à la volonté de Dieu*, et ce fut simplement pour prouver que j'acceptais de renoncer à la vie « confortable » que je me mis à coucher « dur ». L'intention dans cette mortification est pour moi surtout un *rappel tangible du « don »*. Ce n'est même pas par esprit de pénitence.

Je crois, cependant, que cela m'aide beaucoup à penser à Dieu avant de m'endormir et dès que je suis éveillée.

Depuis, je me suis habituée à supprimer oreiller et traversin; cette fois ce fut par esprit de pénitence pour la France, priant Dieu de bien vouloir ajouter la mienne à toutes les autres offertes dans ce même but. Vous savez, mon Père, combien j'ai à cœur le relèvement de notre pauvre pays, et j'ai le sentiment très profond que nous avons tous un devoir impérieux à remplir et que nous devons nous y donner à bloc au maximum de nos possibilités. Avant, je ne pensais guère qu'à ce que je pouvais faire par mon travail, depuis quelques mois j'ai évolué; et comme je n'oublie pas que je ne puis rien en ce sens, pour autrui et le pays, sans m'élever moi-même, c'est-à-dire en *diminuant au maximum les obstacles à la grâce*, il me semble que je devrais passer mon temps à me renoncer à moi-même, et je m'aperçois que je suis loin de profiter de toutes les occasions petites ou grandes qui me sont présentées.

J'essaie bien de développer en moi la charité, l'humilité, la patience, etc... mais tout cela est très imparfait. (31 *mai* 1942.)

u début d'août, elle fit une sorte de retraite au Saul-
r.

J'ai un réel « besoin » de perfectionnement. Cette aspiration est au fond très nette depuis toujours et je

n'y puis rien, mais, plus ou moins inconsciemment, j'
pendant des années, lutté contre ce besoin par manq
de courage.

Mais il s'agit de savoir, avant tout, si je suis telle q
je puisse envisager la possibilité d'être admise dans
Tiers-Ordre (je ne pense actuellement qu'à un Tie
Ordre séculier). Et est-ce vraiment cela que Dieu ve
de moi ?

Je ne connais pas les buts et règles des autres Ordr
mais l'Ordre dominicain m'attire :

1°) par l'importance qu'il attache à la vérité, à
recherche de la vérité par l'étude (je comprends si b
que cela n'exclut pas la prière).

2°) son esprit de pénitence.

C'est de la prison de Saint-Quentin que Marcelle écri
la dernière lettre qui soit parvenue au Père, encore n
reçut-il qu'un feuillet :

Comme vous le savez par mon adjointe, je suis s
verrous depuis un mois, et si curieux que cela pu
paraître, je crois que je garderai toujours un excell
souvenir de ce mois de novembre 1942.

L'épreuve a par moment été un peu dure, surtout
première quinzaine, mais ce furent de véritables o
sions de s'abandonner à Dieu, « d'accepter et d'offri
pour notre cher pays. Jamais non plus je n'ai tant
lisé les grâces d'état, car je puis dire que j'en ai
comblée. Depuis quinze jours je suis aussi comb
de joies terrestres, j'ai même pu faire un peu de
vice social en faisant apporter une notable amélioraa
du menu !

Combien aussi l'on apprécie la moindre petite jo
Qui eût pu croire que l'obtention d'une cuillère, d
cuvette ou d'un broc d'eau pouvait procurer de t
joies ! Sans parler de la joie des occasions de pé
par gourmandise. (29 *novembre* 1942.)

Durant ces dernières semaines avant « l'événemer
la nécessité de faire pénitence, de se mortifier...

Marcelle est arrivée au bout de son feuillet, la ph
est inachevée.

*S'abandonner à Dieu. Accepter et offrir pour
cher pays. Comblée de grâces d'Etat. Faire un pe
service social. Nécessité de faire pénitence, de se
tifier.*

ous les mots portent, quand on songe aux mois qui rent.

uatre semaines au fort de Romainville, ensoleillées par ommunion à la messe de Noël, qui devait être sa der- e communion; fin janvier le dur et long voyage vers nnu; l'arrivée à Auschwitz. Marcelle continua de olier pour ses compagnes de misère, de les réconforter son exemple. Elle fut d'abord assujettie aux travaux raux du camp comme ses deux-cent-trente compagnes même convoi, dont vingt seulement sont revenues. Puis phus régnant, on l'envoya comme infirmière à l'hôpital camp. De son dévouement, un beau témoignage nous donné par une rescapée d'Auschwitz, députée commu- e à l'Assemblée Nationale.

« Marcelle Fuglesang a toujours fait preuve d'un parfait altruisme, pensant aux autres, avant de penser à elle-même. Je me souviens du soin qu'elle prenait d'une petite compagne qui avait la dysenterie et avec laquelle personne ne voulait coucher parce que la malheureuse souillait ses couvertures. Marcelle l'a prise avec elle sur son grabat et s'occupait d'elle avec un dévouement jamais en défaillance.

C'est vraiment une fille qui faisait honneur à son pays. »

Marcelle contracta le typhus en soignant ses compagnes. lgré son épuisement, elle continue de servir. Elle alla qu'à l'extrême limite de ses forces, fut enfin hospitalisée rante-huit heures seulement.

Sans bruit, ignorée de ses bourreaux, exsangue, diaphane, n plus que du typhus Marcelle meurt d'amour pour la ance et le monde. *Père, je remets mon esprit entre vos ins !*

H.-D. B.

Le Congrès de Bordeaux

Du 8 au 12 avril dernier s'est tenu à Bordeaux, le 59e Congrès national de l'*Union des œuvres*. Environ deux mille prêtres du clergé de France y participaient, sans parler de quelques prêtres étrangers; et à peu près cinq cents laïcs.

Il paraît — je n'y étais pas l'an dernier — que la réunion était moins vibrante, moins passionnée que celle de Besançon en 1946. Mais ce qui fit de Besançon un congrès si passionné, ce fut, semble-t-il, le choc antagoniste des idées neuves. Cette année, au contraire, bien que les idées fussent aussi fécondes, on sentait une communion quasi unanime au mouvement de foi et d'enthousiasme, à l'idéal apostolique, qui soulevait ces deux mille prêtres devant et avec leurs évêques (ou du moins une partie d'entre eux). Quel prêtre a pu résister à l'émotion et à la fierté d'appartenir à un tel clergé ?

L'objet du Congrès cette année était *Evangélisation* 19... Les principaux rapports ont été donnés par Mgr Bruno Solages, Mgr Chevrot, M. le Chanoine Boulard, MM. les Abbés Michonneau, Hua, Goubely, Rétif, le Père Motte o. f. m., et M. Follict. Parmi les communications que nous avons entendues en réunions spécialisées, mentionnons celle, remarquable, de M. l'Abbé Chiffoleau sur la discipline des sacrements, celles de M. le Chanoine Robo celles aussi, qui ont conquis toute l'assemblée, de M. Mme Lambert.

Dans le bouillonnement d'idées et de désirs qui s'

imaient si loyalement, il semble que l'on peut discerner
. appel commun. En face d'une Eglise composée d'une
rt d'un clergé le plus souvent fort zélé, mais souvent
ssi victime de son « milieu paroissial », et d'autre part,
ce milieu chrétien qui, en dehors de son élite, est souvent
norphe et passif, il importe que toute la chrétienté de
ance se sente solidairement responsable de cet échec
christianisme dans les masses et s'associe étroitement
ur un travail positif de reconstruction.

Il est assez notable qu'une session organisée autour
thème d'*évangélisation* ait exprimé spontanément un tel
pel. Evangéliser, n'est-ce pas tout simplement annoncer
bonne nouvelle, la parole de Dieu ? Et annoncer la
role de Dieu, n'est-ce pas spécifiquement le rôle du
ophète, tout au moins au sens générique du mot : au
ns où toute l'Eglise, prolongeant la mission du Christ,
. toute entière porte-parole et prophète de Dieu ? On
rait donc pu parler des vertus du prophète, des conditions
apporter pour que le message soit entendu, et surtout
contenu et de la valeur intellectuels à exiger du message.
ouons qu'il en fut, sauf dans quelques rapports, ceux
Mgr Chevrot et de l'Abbé Michonneau en particulier,
question. Une fois cependant, il y eut un petit débat,
ez vif, autour de l'opposition entre charismes et sacer-
ce.

Cette omission nous semble, pour deux raisons, légitime
ns une certaine mesure, et symptomatique.

La transmission du message, en effet, fait appel à
telligence et aussi au cœur de l'homme. Nous n'adhé-
ns à la parole de Dieu que si nous le voulons. Devant
techniques nouvelles de propagande et d'asservisse-
nt des esprits, il est légitime, et il peut être nécessaire,
se limiter à envisager dans l'apostolat les conditions
il exige pour le respect de la liberté d'autrui, disons
me pour qu'il soit une libération des esprits. En faisant
a, nous ne touchons pas à ce qu'il y a d'essentiel dans
ostolat — la transmission d'un message déterminé —
is nous rappelons utilement la condition de tout apos-
at : le respect de la liberté d'autrui. La foi est vertu
sonnelle. Il n'y a pas d'embrigadement possible des
es. Et s'il est bien certain que les cadres ecclésiaux

— hiérarchie, lieux de culte, paroisses, sacrements — sont au service de la foi, ils ne peuvent la suppléer. Il serait trop aisé de se reposer sur la seule efficacité de ces cadres. On a donc stigmatisé une fois encore à Bordeaux les classes de sacrements et ce que l'on pourrait appeler la carrière ou l'avancement ecclésiastiques.

Une seconde raison, plus profonde et plus actuelle, légitime l'omission signalée. Le témoignage quasi unanime des prêtres est que l'apostolat aujourd'hui doit être œuvre collective. Ceci n'est pas seulement une question d'efficacité, c'est une question de vérité. Comment prêcher l'amour et l'unité des chrétiens si chacun a sa religion pour lui tout seul et déclare que « ça ne regarde pas les voisins » ? Comment prêcher l'adhésion libre et personnelle, l'adhésion du cœur à la Parole de Dieu, si l'on ne rencontre que des laïcs qui soient comme des moutons et des curés qui soient comme des gendarmes (nous citons à peu près une phrase de M. le Chan. Boulard), si l'unité au lieu de venir de l'intérieur, se fait à l'extérieur? Comment dire que la paroisse est la communauté des croyants, si l'on ne voit nulle part cet esprit communautaire, si prêtres et laïcs ne se sentent pas responsables ensemble de l'apostolat paroissial ? Comment dire encore : que celui qui commande au milieu de vous soit comme celui qui sert, si, ayant une responsabilité quelconque dans l'Eglise, on n'a pas une spiritualité de service ? Et ainsi de suite.

Il apparaissait de plus en plus que la mission particulière de tel prêtre ou de tel laïc perdait sa valeur — en efficacité mais surtout en vérité — si elle n'était plus la participation à la mission collective de l'Eglise locale que celle-ci soit diocésaine au simplement paroissienne. L'Eglise particulière, tout entière, est aussi prophète, c'est-à-dire, porte-parole du message de Dieu, apostolique et missionnaire. Si elle ne l'était plus, le message individuel ne pourrait plus être soutenu par un témoignage de vie correspondant, dans l'Eglise, et on pourrait légitimement lui demander ses titres de créance.

Une fois de plus, on a donc insisté, sur ce fait, que les laïcs sont solidairement responsables avec la hiérarchie et qu'ils ont à collaborer activement eux aussi, avec leurs prêtres et leur évêque, à la construction de l'Eglise. Dans

rs conclusions, les évêques présents ont déclaré tout bord :

1. L'évangélisation suppose une mise en mouvement de la communauté paroissiale tout entière, riche de toutes ses structures non seulement religieuses mais encore humaines. Loin d'être supportées par le prêtre seul, elle est l'œuvre commune de tout le laïcat chrétien groupé dans ces mouvements d'Action catholique générale et spécialisée et intimement unie à son clergé.

2. Les problèmes d'évangélisation sont à penser à l'échelle du doyenné, de l'arrondissement et même du diocèse tout entier, car il apparait bien que l'évangélisation isolée d'une unique paroisse est désormais vouée vraisemblablement à la stérilité. Cela suppose une conception commune et une concertation générale des efforts apostoliques déployés par le clergé, le laïcat, les religieux et religieuses. Un grand nombre de problèmes, tel celui des missions paroissiales, requièrent même des solutions d'ordre national.

3. Evangéliser ce n'est pas embrigader des individus dans une organisation puissante, mais c'est atteindre des personnes dans l'intimité de leur conscience.

l était donc en partie légitime de s'en tenir pour cette sion à l'aspect sous lequel l'œuvre d'évangélisation d'une t, et la foi d'autre part, qui lui est corrélative, sont *engagements* volontaires et libres. Nous disons *en partie* il y aurait certainement danger de pression et d'emgadement dans une présentation purement affective message. Mais cela est symptomatique de la façon dont pose le problème aujourd'hui et des solutions concrètes il réclame. Nous avons parlé des communautés paroises et diocésaines, il faudrait aussi parler, comme au ngrès, du bulletin paroissial, décanal ou diocésain, des sions, des communautés religieuses paroissiales et surt, du catéchuménat, diocésain, décanal ou paroissial, aussi, dont MM. les Abbés Michonneau et Rétif ont ligné l'importance absolument vitale pour l'Eglise parlière. Voici qu'elles étaient les conclusions de M. l'Abbé tif :

1. Nos paroisses se meurent d'un manque de catéchumènes.

2. Ce ne sont pas les catéchumènes qui manquent

aux paroisses. Ce sont les paroisses qui manquent au catéchumènes.

3. Seules les paroisses vraiment missionnaires répon dent aux exigences des catéchumènes.

4. Seule une communauté de prêtres peut faire surgi un catéchuménat authentique.

Et ne pourrait-on ajouter cette considération que pré sentait dans *La Vie Spirituelle,* il y a quelques année l'auteur anonyme *Apostolus :*

> Des nouveaux convertis avec lesquels on vit vraimen quel stimulant ! On se sent collectivement responsab de leur conversion, de leur vie chrétienne, de leur salu On se sent fier, comme une jeune famille est fière ch que fois qu'un petit frère ou une petite sœur vien augmenter son nombre. On reste jeune. On ne se re ferme pas sur soi. A cause de tous ces nouveau-venu on est ouvert à toutes les préoccupations humaines, l'on désire que sa propre vie réponde aux meilleure aspirations des hommes.

N'est-ce pas grâce à son appoint de nouveaux convert perpétuellement renouvelé, que l'Eglise particulière — communauté diocésaine ou paroissiale — connaît ce se timent et cette responsabilité maternels qui la rende si unie et si forte ?

Mais toutes ces considérations reviennent à notre poi de départ : la responsabilité collective du clergé et d fidèles. On parle souvent d'*émancipation du laïcat.* Avouo que l'expresion est mal choisie. Il ne s'agit pas, pour laïcat, d'obtenir dans l'Eglise une place qu'il n'aura jamais eue, ni de se faire une situation toute nouvelle, p rapport au clergé par exemple. Car l'Eglise est hiérarchiqu Il s'agit pour le laïcat de retrouver, par sa participati active et généreuse, sa place hiérarchique dans l'Egli Il manque quelque chose à l'Eglise, lorsque les la « suivent comme des moutons » au lieu de s'engager p sonnellement à la mesure de leurs responsabilités hiér chiques qui sont grandes. « On ne peut douter, écri Mgr Terrier, dans *La Semaine Religieuse de Bayeu* (17-IV-47), que le sort de l'Evangile dans notre soci dépendra de la façon dont prêtres et laïcs sauront travai ensemble. »

Ceci dit, il reste que l'*engagement* de la foi dont il s'agit est un engagement à *la vérité*. S'il n'y a plus de vérité, ou si la vérité présentée n'est objectivement plus engageante, il est un peu fatal qu'on se refuse à l'engagement ou bien que l'engagement devienne sentimental et vain. A cet égard, on n'a pas toujours été tendre au Congrès, bien que l'on ait vite passé sur ce sujet, pour la prédication et l'enseignement de la théologie. « Sommes-nous des personnages d'Evangile ? »... « La théologie au séminaire, ça nous chloroforme ! » s'est écrié M. le Curé du Petit-Colombes, dans deux de ces formules dont il avait le secret.

> On a demandé avec insistance, écrit encore Mgr Terrier, que la catéchèse et la prédication fassent ressortir le développement progressif du plan divin sous la forme d'une incomparable histoire... La religion a vraiment alors un intérêt personnel pour chacun. Il y voit sa destinée engagée. Ce n'est plus une « construction » intellectuelle qu'on l'invite à regarder : c'est un drame dans lequel on lui montre qu'il est engagé.

A Bordeaux, on peut dire que tous les prêtres étaient vraiment « engagés », et soi-même, on se sentait soulevé par ce grand mouvement de foi. Nous pouvons en remercier Dieu... et les auteurs du Congrès.

A.M. Henry, O. P.

Le Christ et l'Église

Réflexions sur une difficulté actuelle.

De plusieurs côtés, la même constatation s'exprime. Les masses incroyantes qui nous entourent ne semblent pas imperméables à la foi au Christ, à l'amour du Christ. Ce qui les rebute, c'est l'Eglise. Ceci ne date, d'ailleurs, pas d'aujourd'hui. Que de fois déjà, dans le passé, n'avons-nous pas entendu opposer l'Evangile à l'Eglise ? Que de gens affirment, ce qui revient au même, qu'ils sont croyants, très croyants, mais pas pratiquants, et qu'ils ne veulent pas être pratiquants. Et il y a encore ceux qui veulent aller à Dieu mais sans intermédiaires : le bon Dieu, oui, mais pas les curés !

Il est normal qu'en présence de pareille attitude, l'apôtre examine ce qui, dans les membres de l'Eglise, dans le matériau humain de son institution, dans les incarnations transitoires de son action, semble la légitimer. Il est excellent que l'Eglise, en tant qu'elle est composée de pauvres pécheurs, même dans ses cadres et sa hiérarchie, travaille perpétuellement à sa propre réforme. L'examen de conscience et la coulpe, fussent-ils collectifs, sont une garantie d'humilité. Rien ne déplairait au Christ, dans ses fidèles et ses ministres, comme le pharisaïsme qu'Il a tant condamné chez les Juifs.

Il n'en est pas moins vrai que généraliser, comme on semble le faire parfois, poserait un grave problème théologique. Il n'est pas possible à notre foi d'admettre qu'effectivement l'Eglise soit un obstacle au Christ, un empêchement à l'œuvre du salut des âmes, pour laquelle précisément elle a été instituée par le Fils de Dieu. S'il faut concéder quelque chose à l'objection, en faisant les distinctions nécessaires, il serait considérablement dommageable de s'hypnotiser sur la p

té qu'elle comporte. Le Christ est avec son Eglise jus-
fin des siècles. L'Église est sainte : en son but, la sanc-
n du monde; en Celui qui l'a instituée, le Verbe
qui, continuellement, la fait vivre; en le Saint-Esprit,
son âme; en la communion de vie divine, qui la cons-
rmellement; en ses moyens d'action essentiels, les sacre-
en une multitude de ses membres, non seulement du
mais du présent. Certains de ces derniers ne sont,
tendu, qu'en marche vers la sainteté; d'autres y contre-
par leurs péchés, et en cela ils contredisent à l'Eglise
oins qu'au Christ; mais de soi, la Sainte Eglise est
ante. Elle transmet la sève du Christ et par Lui con-
Père. Sinon elle serait infidèle à sa mission fondamen-
ue deviendrait l'assistance promise de l'Esprit ?

donc que l'on entend dire que l'Eglise fait obstacle
rist, la première réponse est de bien remarquer que
fait, en réalité, obstacle au Christ, n'est pas à pro-
t parler l'Eglise, même si cela semble faire corps
lle. Il est parfaitement légitime et désirable de l'en
r, afin qu'apparaissant en toute sa pureté, elle rem-
mieux sa fonction d'union des âmes au Christ. Il n'est
estion de minimiser ici l'urgence de cet effort, ni de
les initiatives qui le concrétisent.

ne peut-on porter son attention sur l'autre terme de
iculté — l'Eglise fait obstacle au Christ — et après
épondu : pas véritablement l'Eglise, ajouter : ou pas
rist véritable ?

udrait ici une légèreté de touches qui tienne compte
multitude de nuances. C'est tout de même Notre Sei-
Jésus-Christ, le Christ historique, qui est profondément
t et attachant : c'est Lui qui a enseigné les béatitudes,
au pardon indéfiniment multiplié, flagellé les hypo-
t finalement donné sa vie pour ses amis... Toutes choses
i donnent son visage conquérant des cœurs, aujour-
comme toujours. Mais est-ce tout Lui ? Le doux Gali-
e Renan, celui qui enseigna la plus haute morale que
e ait entendue, était également plein d'attrait à la géné-
du romantisme décadent; mais ce n'était pas tout le
Il y manquait sa divinité.

peut-on se demander si parfois, parmi ceux qui accep-
Christ, mais refusent l'Eglise, il n'en est pas un peu
ne ?... Oh ! les âmes sont complexes ! En psychologie
ve, en particulier, il y a plus de réactions instinctives
uses que d'affirmations catégoriques. Nous ne voudrions
posant cette question, sembler acculer à l'hérésie for-
des positions qui, pour l'instant et consciemment, n'en-
ent pas aller jusque-là. Mais signaler le danger peut

également aider au raidissement nécessaire qui le fera év
Et c'est pourquoi on peut se permettre de dire : Attenti
Qui accepte le Christ et refuse l'Eglise, est-ce bien le C
- Dieu qu'il accepte ? Ou est-ce seulement un Christ
on préférerait ne pas avoir à préciser en quel sens
entend sa filiation divine ? Un Christ un peu comme l'a
le protestantisme libéral ?

En d'autres termes, ce Christ que l'on retient en lâc
l'Eglise est humain, profondément humain, et c'est pour
Il plaît à la masse, victime de la déshumanisation mo
et qui a faim et soif d'humanité. Mais n'est-il pas trop hu
au sens de : trop uniquement humain ? N'est-il pas, plu
moins vidé de son mystère ? de sa divinité ?... Ne répon
pas catégoriquement. Faisons confiance à la grâce qui tra
toutes les âmes (Il y a tant d'âmes en état de grâce sa
savoir !) Mais tout de même, ne faut-il pas s'interro
N'est-il pas trop de cas où il faudrait, malgré tout, répon
oui ?

Ainsi encore, du retour à l'Evangile, Dieu sait com
nous sommes heureux de ce que le souci moderne d
génuinité des sources ait ramené bien des esprits à l'audi
immédiate des paroles de Jésus ! Chaque fois que l'on
le retour au pur Evangile, en un sens de dégagement de
ditions humaines apocryphes et superfétatoires, nous
en réjouissons. Mais quand ce désir s'accompagne d'un
pris plus ou moins affiché pour le commentaire que le
Esprit a apporté, au long des siècles, à ce que Jésus
enseigné et commandé; quand le légitime amour de la
inspirée comporte du dédain pour la même Parole non-é
quand on sourit des Saints Pères comme de vieilles barb
des théologiens comme de coupeurs de cheveux en qu
alors, nous avons peur que cet amour de l'Evangile n
pas tellement pur. N'est-il pas trop mêlé d'orgueil et d'a
propre qui veut juger par soi-même; de l'orgueil et de l'a
propre qui oublient que si l'Esprit-Saint éclaire notre
il en a illuminé d'autres avant nous, sans doute plus
nous, car elles étaient plus saintes... Et ce qui était
pour elles ne l'est pas moins pour nous : il n'est q
Vérité.

On voudrait croire vaine encore une autre crainte :
là qui veulent aller directement au Christ, sans passe
l'Eglise, à l'Evangile sans intermédiaire sacerdotal, en
quelles pages lisent-ils surtout de l'Evangile ? Nous les v
étudier le sermon sur la montagne, et c'est bien; les pa
de la miséricorde, et c'est bien aussi; d'autres pages,
à Dieu. Mais la Passion, le récit de la Passion du Christ.
tez souvent comme ils en parlent, s'ils en parlent (et
parlent autrement moins que les saints et les paste

lise). N'ont-ils pas perdu avec le sens du mystère, celui authentique rédemption ? *Divini Redemptoris*... Ce qu'ils t est à leur niveau et au niveau de beaucoup. Leur t est, certes, un héros, mais sur le patron d'autres héros. l'admire, les bras et le côté ouverts sur sa croix, cette ne fait pas scandale. On ne se dit pas que c'est une d'y croire. On ne se rend même pas compte que cela e faire scandale et être traité de folie. Et point qu'on rçoive une force divine, puissance et sagesse de Dieu ! qu'on a rapetissé le Crucifié à la taille commune. Il plus le signe de contradiction. C'est pourquoi on n'y edit pas.

nt Paul n'estimait pas avoir d'autre science, parmi les thiens, que Jésus-Christ « et Jésus-Christ crucifié ». Il e que l'Eglise puisse s'approprier la profession de foi de tre : son Christ à elle, c'est le Christ en croix. N'est-ce n grande partie pour cela que beaucoup voudraient bien hrist, mais pas de son Christ à elle ?

le Christ crucifié veut des disciples crucifiés. Le dis- n'est pas au-dessus du Maître. Pour le suivre, il faut ème porter sa croix chaque jour. Le Christ que l'on t sans passer par l'Eglise est beaucoup moins terrible- exigeant. Par contre, si l'on admet cette terrible exigence, se ne rebute plus, dut-on même souffrir par elle : par i, en elle, demeure imparfaitement du Christ. Bien plus, ent que cette souffrance est nécessaire à la définitive cation en soi de l'amour divin.

tes, il serait trop facile de se décerner ainsi un « satis- » de paresse. Répétons qu'il n'est pas question de sous- r l'importance de la perpétuelle réforme de l'Eglise et s pauvres ministres que nous sommes. Hélas ! il n'est rop vrai que nos misères font écran à la lumière de la Mais il serait non moins facile et non moins pares- de rejeter la faute de l'incroyance uniquement sur les fections des apôtres : surtout sur les autres apôtres, nos ou nos aînés, en nous oubliant soigneusement nous- en ce *mea culpa*. Le vrai, c'est que l'Eglise aurait la de conquête singulièrement plus aisée, si elle n'était de garder tout le dépôt, de présenter le Christ intégral. *ic crucifixum*.

dons, en conséquence, toute notre confiance à l'Eglise. t l'Eglise, là est le Christ et toute grâce. Compatissons nes qui, trompées sur elle, se détournent d'elle. Faisons our lui arracher les masques qui en elle caricaturent la du Seigneur. Mais ne nous leurrons pas. A côté des , il y a les prétextes : inconscients, bien sûr, mais par- lus redoutables. Nous-mêmes, ne choisissons pas dans le

Christ ce qui peut nous plaire, ou plaire alentour et attir
davantage. Ne choisissons pas. Prenons tout. Y compris
fouet qui chassa les vendeurs du temple, et le regard cir
laire plein de colère en la synagogue, et la parole dure
déclencha la défection de la foule galiléenne... Oh ! pas a
prédilection, ni comme ceux-là qui chargeaient sur les ép
les des autres de lourds fardeaux qu'ils se gardaient b
de porter eux-mêmes. Simplement, comme des dispensat
des mystères de Dieu, auxquels il n'est demandé que d'ê
fidèles. Au sens fort du mot. Prenons tout : y compris
tout la croix, la crucifixion de la chair et celle de l'esprit

Oui, il est extrêmement douloureux de constater que
âmes nombreuses ne viennent pas à notre vrai Seigneur
fiter des trésors de sa miséricorde. Il nous crève le cœur
les voir se perdre en accusant implicitement ou explicitem
l'Eglise, leur mère et notre mère, d'être la cause de leur
dition. Mais cela, sans décourager notre zèle, au contra
fait aussi partie de la croix dont nous devons nous-mê
être crucifiés, si nous voulons achever en nous ce qui man
à la passion du Seigneur.... et, avec Lui, continuer à sa
le monde.

fr. Marie-Albert M. Genevois, O.

A travers les revues

Autour de la Bible.

e nombre d'articles sur l'Ecriture Sainte qui se publient urd'hui est une chose notable. On ne se satisfait plus l'eau de tant de robinets que de nombreux auteurs spi- els bien intentionnés versaient avec abondance et sans éco- ie aux âmes assoiffés. On veut boire à la source. On sentir la fraîcheur de la source. Et aussi, pour employer autre métaphore, on veut éprouver la solidité du rocher lequel on a édifié tant de bâtisses et de superstructures. exégètes et les théologiens se sont donc mis au travail aider ceux qui veulent approcher de ce rocher afin qu'ils sent goûter eux-mêmes de cette eau vive qui jaillit pour vie éternelle.

ommençons par citer les études, toujours intéressantes, P. Féret dans PRÊTRE ET APÔTRE. Son commentaire lit- l et spirituel du chapitre premier de S. Luc le conduit ontrer d'une part le caractère proprement messianique message de l'Ange Gabriel à Marie, et d'autre part l'ef- ité inconditionnée de la « Parole de Dieu » aussi bien les prophètes que chez la Sainte Vierge.

our donner une idée d'ensemble de la structure littéé du *Cantique des Cantiques*, tel que ses longs travaux ui ont fait découvrir, le P. Buzy présente une traduction velle de cet ouvrage (L'ANNÉE THÉOLOGIQUE 1947 fasc. 1.) *Cantique* apparaît comme une « Collection de sept nes, précédés d'un prologue, coupés çà et là de couplets ntices et terminés par un groupe compact d'autres cou- s également surajoutés ». Les poèmes sont des monolo- s ou dialogues de l'époux et de l'épouse avec de brèves rventions du chœur. Et le sujet de tous ces chants est même : l'amour de l'épouse chanté par l'époux, l'amour l'époux chanté par l'épouse. Comme dans le psaume 44,

comme dans Osée, comme en de si nombreux textes prophètes, l'amour de Dieu pour son peuple se présente et se chante sous les espèces d'un amour conjugal. Dieu p vait-il mieux exprimer la force, l'intimité et la dou de son amour ?

Un texte bien difficile à comprendre et qui a exercé l prit de tant d'exégètes, et de tant de contemplatifs en d'intelligence, c'est celui de la fameuse parabole de l'écon infidèle. M. Feuillet, dans les *Recherches de science religie* (1947, n. 1) en donne une interprétation vraiment séduisa Comme le montre la suite du Chapitre XVI de S. Luc, Christ, dans cette parabole, « s'adresse à des riches et regarde comme ses intendants en ce qui concerne les b matériels qu'ils possèdent. » Toute la parabole roule aut de cette idée d'intendance, à laquelle aussi s'accroche habilement le terme de Mammon, en grec μαμωνας araméen Mamônah, qui signifie *trésor confié, déposé.* riches, s'ils sont disciples du Christ, doivent être in dants de Dieu et administrateurs en quelque sorte des b spirituels qu'ils ont reçus en participation. Si les riches lent entrer au ciel, c'est-à-dire être de bons intendants intérêts supérieurs du règne de Dieu, ils doivent se m trer de bons intendants dans les moindres choses que c tituent les biens matériels, c'est-à-dire qu'ils doivent sa en faire part aux nécessiteux. Il y va de leur salut éter Les riches qui se sont laissé gagner par l'amour de gent, doivent, pour se convertir, comprendre qu'ils ne que les intendants de Dieu sur leurs richesses, et m des intendants qui se sont montrés infidèles. Ils ont comme s'ils étaient les premiers propriétaires de richesses. Alors que doivent-ils faire ? C'est ici que N Seigneur leur donne une leçon pleine d'humour : qu'ils fassent des amis dans le ciel avec cet argent d'iniquité, argent qu'ils possèdent et qui leur fait du tort, du m au point de vue du règne de Dieu; qu'ils distribuent vite nécessiteux ces biens qui ne leur appartiennent que se dairement. « C'est comme un économe qui en danger perdre sa charge, s'assurerait des protecteurs avec les b de son maître ». Qu'ils imitent donc cet intendant qui se fait des amis en les distribuant. En cela d'aill ils ne feront pas tort au Maître divin dont ils sont intendants, celui qui fait tord au contraire au règne Dieu, c'est ce Mammon d'injustice, personnifié, qui a prendre les cœurs et écarter ainsi les riches du service Dieu. L'histoire, on le voit, ne manque pas de sel, et leçon est pleine d'exigences spirituelles.

Les études de M. Jean et du P. A.-M. Dubarle sont d'int plus général. Dans la NOUVELLE REVUE THÉOLOG

ars 1947), M. Jean montre l'importance du *milieu* biblique ur l'intelligence de la bible. Israël, fût-il le peuple de u, était bien « fils de son temps ». Le milieu providentiel is lequel il vécut et se développa l'explique donc en partie. rmi les éléments du milieu, M. Jean passe rapidement en ue : le vocabulaire, les métaphores usuelles, les genres littéres, puis il montre comment certains faits d'histoire sainte, tains thèmes théologiques sont éclairés ou même expliqués la connaissance des données du milieu biblique. Nous pouvons entrer dans plus de détails, puisque nous n'avons de raisons de choisir parmi les multiples textes cités en mples. Chacun d'eux, éclairé de cette façon par le milieu blique, s'offre au lecteur de la seule bible, comme une te de nouvelle révélation.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que l'intelligence rituelle n'ait pas son rôle dans la lecture de la bible. La role de Dieu exige autre chose pour être entendue que simple intelligence charnelle des faits et des gestes et de r enchaînement historique. C'est ce que montre (après t d'autres certes, mais d'une façon particulièrement réus- le P. A.-M. Dubarle dans la REVUE DES SCIENCES PHILOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES (1947, tome 31 : *Le sens spirituel de l'Ecriture.*) Le sens spirituel n'est pas un jeu de prit, encore moins un jeu de mots. Le P. D. s'efforce de distinguer soigneusement de ce que l'on pourrait appeler le sens édifiant », ou bien de l'allégorie. Tout d'abord le s spirituel exige deux conditions : il dépasse l'horizon l'auteur humain et il résulte non des mots mais des réali- signifiées par le sens littéral. Le sens spirituel, voulu de u, vient simplement de ce fait « que les plus hautes eurs spirituelles ne se laissent pas appréhender immédiaent ». Il y faut une longue préparation, une accoutuance, une imprégnation. Son existence « est la conséence d'une pédagogie divine qui a su adapter à chaque ce dont il était capable, et qui, en proposant claire- t certains enseignements, cherchait à en suggérer bien antage. Parmi tous les exemples que nous recevons de bible elle-même sur le sens spirituel de certains faits de certaines paroles, citons la fameuse méditation histoe du livre de la sagesse. Il est remarquable de voir teur

> induire les lois générales à partir des faits particuliers. Dieu a voulu, par tel événement, non seulement venir momentanément au secours de son peuple, mais lui donner une leçon durable. L'histoire d'Israël démontre concrètement les principes du gouvernement providentiel. Après avoir rappelé les récits bibliques, l'auteur s'efforce de donner une formule générale à l'enseignement qui doit s'en dégager.

On pourrait multiplier cet exemple puisque la bible elle même est féconde en interprétations spirituelles de ses pro pres leçons. Le P.D. s'y emploie longuement.

Il est donc manifeste que le sens spirituel « répond à un structure de notre esprit qui ne peut connaître certaine réalités spirituelles que par un retour sur soi et ses propre œuvres... C'est pourquoi on peut remarquer déjà dans l domaine profane comme des analogies de ce procédé pa lequel le lecteur pénètre plus profondément que l'auteu dans le sens d'une œuvre ». Nous sommes toujours comm des enfants, et quel enfant se rend parfaitement compte d la portée de tout ce qu'il fait ou écrit, des implications mu tiples de telle ou telle manière de faire, ou de telle parole Noter ces analogies, ce n'est d'ailleurs pas ravaler le pri du sens spirituel de l'Ecriture. Bien au contraire, puisqu'i l'homme n'est pas seul à découvrir ou du moins à enten dre : Le Saint Esprit, auteur de la sainte histoire du peupl de Dieu, oriente toutes les leçons de la bible vers ces réal tés spirituelles dans lesquelles peu à peu et comme par degré il veut nous faire entrer.

Terminons cette rubrique en relevant deux petits article qui intéressent à la fois la bible et les « nations ».

Dans le bulletin du CERCLE S. JEAN BAPTISTE, A.-M. Goi chon nous montre le rôle providentiel de *l'Egypte* dans l mystère de l'incarnation. Dieu qui pouvait par tant d'autre moyens mettre Jésus à l'abri de la colère d'Hérode voulu « qu'un état païen eût le privilège de sauver le Sauveu enfant ». L'Egypte fut une terre hospitalière, obéissante a désir de Dieu, et revenant à son obscurité lorsque Joseph e Marie en partirent. Déjà, au temps du premier Joseph, n'avai elle pas été le pays du froment donné par Joseph à Israël Aujourd'hui, elle conserve le Pain vivant, né de la vierg Marie, et rapporté par le second Joseph pour l'Eglise, no vel Israël. Aux premier siècles du christianisme, l'Egyp fut aussi le berceau des contemplatifs du désert.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? En vertu du princip selon lequel toute fonction auprès du corps mystique décou de la fonction auprès du corps réel, A.-M. Goichon demande quel est le rôle providentiel de l'Egypte dans retour de tous les peuples à l'unique Pasteur. Question q doit nous être, à nous chrétiens et français, doublemen chère, d'une part parce que les musulmans sont pour no des hérétiques, c'est-à-dire des frères séparés, beaucoup p que des étrangers (leur Dieu est aussi le Dieu d'Abraha et d'autre part parce que l'action la plus désintéressée et plus profonde auprès de l'Egypte est aujourd'hui offerte à la France.

ai séduisante que soit cette présentation, nous est-il per- d'ajouter une double remarque ? D'une part, en effet, te la Tradition retient aussi de l'Egypte le souvenir amer en ont gardé les Hébreux du temps de Moïse, et c'est rquoi la terre de *Misraïm* devint un symbole de l'escla- e. Et d'autre part, s'il est vrai que la publication des hés des saints au jugement dernier contribuera à leur s grande gloire en vertu des mérites que la pénitence de péchés leur auront acquis (Suppl. somme théol. Q. 87. 2), est-il vrai que l'on peut assimiler parfaitement une ion à un vivant, son histoire nationale à une vocation per- nelle ? Ces remarques ne retirent rien d'ailleurs à la eur de la leçon proposée, pétillante d'intérêt.

Le dernier article dont nous voulons parler provient du LLETIN DES MISSIONS (1946 n. 4). Il nous annonce la tra- tion en chinois du livre des psaumes. L'ouvrage, écrit le Doct. Wou King-hsioung et révisé par le Général iang-Kaï-shek, est dédié à la Vierge Marie et présente le Cardinal Tien Ken-Sin qui a calligraphié au pinceau titre, selon le plus traditionnel usage chinois. Mgr Yupin ève dans sa préface les mérites de cette traduction qui, ir une fois, ne « tord pas la langue » et « n'agace pas dents » des chinois. Un compositeur de talent Kiang en Ye, profondément frappé par la lecture de ces psau- s, est en train de les harmoniser sur d'antiques mélo- s sacrées chinoises. Et ceci n'est que le premier livre ne bible toute entière qui doit être publiée en sept volu- s à raison de un par an.

Est-il besoin de souligner l'importance de cet événement dition ? Peut être apporte-t-il à la Chine ce qu'apporte- nt au monde grec de la Méditerranée les soixante dix fs d'Alexandrie au troisième siècle avant notre ère. C'est une sorte de baptême de la langue et de la culture chi- ise que nous assistons.

Divers.

Nous faillirions à notre tâche si nous ne signalions les elques revues de jeunesse, souvent excellentes, que nous cevons :

La LETTRE AUX SÉMINARISTES SOLDATS est un guide pres- e quotidien de la prière des séminaristes en même temps un rappel du cycle liturgique, et bien d'autres choses core très pratiques et concrètes. Nous avons relevé dans n° d'Avril l'émouvant récit de la Grand'Messe célébrée r l' « Ile de France », face au Sinaï, et participée par 000 hommes en route pour l'Indochine.

PRÉSENCES, bulletin de liaison des officiers catholiques de la marine marchande, est un beau témoignage des efforts de vie spirituelle dans ces milieux.

La revue SERVIR enfin, bulletin des séminaristes, s'améliore de mois en mois. La typographie, l'illustration et la qualité des articles sont excellentes.

Pour ceux que tente un exposé clair et succinct des rapports de l'existentialisme et de la pensée chrétienne ou au moins la présentation de ce que l'on pourrait appeler un existentialisme chrétien, signalons deux articles de G. Marcel : *Existentialisme et pensée chrétienne* dans la revue TÉMOIGNAGES (n° 13, Mai 1947) et *Existentialisme chrétien* dans la REVUE DOMINICAINE de Montréal (Avril 1947).

A.-M. H.

L'incroyance des croyants.

Nos lecteurs, qui se sont réjouis de la publication de notre numéro sur « Le sens de Dieu » (Juillet 1946) ne manqueront pas d'éprouver une vive satisfaction à la lecture du dernier fascicule de *Jeunesse de l'Eglise* qui traite du même sujet (1).

C'est « sous les yeux de l'incroyant » et par moments en dialogue avec lui que le croyant s'interroge sur l'incroyance — ce qui contribue sans doute à donner à ce bel ensemble le caractère d'une grande probité : les vrais problèmes ne sont ni évités, ni escamotés.

Tout en reconnaissant que cet important sujet ne pouvait être épuisé en un seul fascicule, qu'il nous soit permis tout d'abord de formuler un léger regret : on aurait aimé qu'il fût donné place à la difficulté, qu'éprouvent, plus que d'autres, nos contemporains à traverser le visible pour y pressentir l'invisible (2). Entre les deux erreurs opposées de « l'angélisme » et du matérialisme, il nous faut trouver un accès proprement humain au mystère de Dieu, qui, sur cette terre, ne peut nous être donné qu'au travers d'un « medium ». Ce problème de la médiateté nous paraît l'un des plus urgents à résoudre, que ce soit celle des êtres de la nature comme celle des sacrements, ou de la parole de Dieu. Une étude des causes de notre opacité et de ses antidotes nous eût aidés

(1) Jeunesse de l'Eglise, n° 6. *L'incroyance des croyants*, Petit Clamart (Seine), 176 p.; 160 fr.

(2) Le sujet, il est vrai, est amorcé dans l'étude de M. A. CHAVASSE, *Vie ecclésiale et vie personnelle de foi* (p. 136-147).

mieux comprendre l'incroyance contemporaine, et tout spécialement celle des croyants.

Mais la richesse de ce fascicule de *Jeunesse de l'Eglise* est grande, qu'on a vite fait d'oublier le regret que nous venons de formuler. Il faut lire cet ensemble d'études et de témoignages sur cette incroyance des croyants qui se trouve ici étudiée en quatre parties : « Croyons-nous en Dieu ? », « Recherche d'une apologétique », « Dialogue sur la Providence » et « L'homme en face de Dieu ». Cet ensemble d'études, d'opinions et de témoignages se trouve conclu par un article du R.P. Montuclard : « Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple ».

Plutôt que de résumer un tel document, nous préférons inciter nos lecteurs à le lire en relevant seulement deux passages que nous avons particulièrement goûtés.

Après avoir montré que l'athéisme de la pensée contemporaine repose essentiellement « sur ceci qu'elle croit certain, comme un fait, à savoir que la foi en Dieu naît et se nourrit d'une déficience des qualités de l'homme » (p. 16), on nous donne la réponse de la foi chrétienne qui trouve « la grandeur de l'homme *dans* la grandeur de Dieu... la gloire de l'homme, c'est de croire en Dieu » (p. 19). A cette occasion, et en réponse à Giono qui accuse le chrétien de traverser « les batailles une rose à la main », le mystère de la foi nous est magnifiquement évoqué dans son mélange de paix et d'anxiété, de pauvreté en esprit et d'abandon à Dieu qu'elle suppose :

> La foi, dans sa réalité la plus secrète et la plus essentielle, est, elle-même, insaisissable. Elle est théologale ou elle n'est pas. Elle livre l'homme à Dieu où elle se détruit en quelque sorte elle-même. Elle est lumière, orientation, remise de soi, et tout son rôle, toute sa réalité est d'éclairer, d'orienter, de remettre à Dieu. Que l'on s'arrête avec trop de complaisance, de sécurité, au don qu'on a reçu, et voici déjà que l'on substitue *la foi en la foi* à la foi en Dieu !
>
> Sommes-nous sûrs de croire en Dieu ? Sûrs de croire le *Credo* catholique, oui. Mais sûrs de croire de cette foi vive dont traite saint Paul et dont le Christ a dit : *Celui qui croira sera sauvé* (Marc, XVI, 16) ? En rigueur, non car nous ignorons le mystère de la divine prédestination. Mais c'est tant mieux qu'en face de ce mystère nous nous trouvions partiellement démunis d'assurance et de sécurité. Car si nous étions totalement et radicalement certains de *vivre de la foi* nous serions incapables, en quelque sorte, de croire vraiment en Dieu, c'est-à-dire de déposer effectivement notre destinée entre ses mains (pp. 19-20).

Nos lecteurs goûteront également avec nous, une vigoureuse mise en garde contre la vaine ambition de trouver Dieu dans l'action, comme si du moins celle-ci y suffisait à elle-seule. Pour trouver Dieu dans l'action, il faut certaines conditions :

> *Dieu ne se donne qu'à ceux qui le cherchent.* Et toute la question pour nous est de savoir si oui ou non nous cherchons Dieu en tout. Ou, plus précisément, de savoir ce que signifie et exige effectivement la recherche de Dieu en tout (p. 89)....
>
> Pour aller à l'essentiel, toutes les conditions permanentes de la vie avec Dieu se ramènenet à une, à une seule : *demeurer dans la foi.* Aimer les autres dans la foi, servir le monde dans la foi, aborder la nature, le métier, le loisir dans la foi (p. 90)....
>
> On désire vivre avec Dieu, au milieu d'activités accaparantes dont, le plus souvent, il est impossible de s'abstraire, dans un monde, spirituellement anémié, braqué contre des déformations psychiques et morales imputées au christianisme. Peut-être n'y a-t-il guère d'autre moyen d'y réussir que le plus essentiel, le plus fondamental, le plus chrétien selon l'Evangile : la foi dans la pauvreté, la pauvreté dans la foi (p. 97).

« L'incroyance des croyants » doit faire partie de la bibliothèque de tous ceux que le psalmiste appelle « la race de ceux qui le cherchent, qui cherchent la face du Dieu de Jacob » (Ps. 23,6).

fr. A. Plé, O.P.

Les Livres

La Sainte Vierge.

La Sainte Vierge, Figure de l'Eglise. Coll *Cahiers de la Vie Spirituelle.* Ed du Cerf, 1946, 288 pp.; 130 fr.

Cette brochure appartenant à la 2e série des *Cahiers de la Vie Spirituelle,* entend présenter aux chrétiens, soucieux de l'enseignement de l'Eglise, une « doctrine complète et une » (présentation, p. 3).

A la lecture du Sommaire, on constatera qu'ont été conviés à collaborer à ce cahier, les grands spécialistes des problèmes mariais.

Le P. Rogatien Bernard, dans un commentaire de l'Evangile de l'Annonciation et de la Visitation, commentaire tout empreint de délicatesse et de fraîcheur, évoque la jeune vierge Marie, si spontanée dans son attachement à Dieu.

Il est regrettable qu'à la suite de cet article sur l'Evangile, quelqu'un n'ait pas présenté la Tradition, interprète authentique du Dogme, pour établir les bases patristiques permettant de préciser la théologie de la maternité divine, fondement de toute la Doctrine mariale.

On retrouve dans le long exposé du P. Marie-Joseph Nicolas, sur ce problème de la maternité divine sa thèse spéculative qu'il a déjà présentée ailleurs (cf. notamment Rev. Thom., 1937).

La clef de voûte de tout ce cahier est l'article du P. A.-M. Henry : « Eve, l'Eglise et Marie. » A lui seul, il justifie le titre de la brochure : « La Sainte Vierge, *figure de l'Eglise.* » Ici, nous sommes à la source même de ce problème marial. L'auteur se réfère à la Tradition vivante dans laquelle l'esprit chrétien aime à sentir passer le souffle de l'Esprit-Saint sur l'Eglise. La question soulevée par cet article est à la fois très importante et très actuelle. C'est un fait que bien souvent — et surtout chez saint Augustin — celle qui est reconnue comme notre mère, ce n'est pas la Vierge Marie, mais l'Eglise. Or, « aujourd'hui que l'attention des fidèles et celle des théologiens se porte plus spécialement sur... le Mystère de l'Eglise » (p. 96), il est tout à fait urgent de montrer que si l'Eglise comme Marie est vraiment « notre mère », il n'y a pas là conflit entre deux mystères, mais que ces deux mystères sont très compatibles. On pourrait dire en bref que *Marie* est notre

Mère parce qu'elle est *Mère du Verbe* qui en se faisant chair se fait notre frère; tandis que l'*Eglise* est notre mère, parce que, en tant qu'*Epouse du Christ*, elle est comme le « sein vivant » où la grâce du Christ nous est communiquée. Ainsi, la maternité de Marie par quoi elle est notre mère est immédiatement reliée à l'ordre même de l'Incarnation, point de départ de la Rédemption; la maternité de l'Eglise à notre égard s'établit sur le plan de la grâce sanctifiante. Comme le dit excellemment le P. Régamey, à propos de la Vierge : « Marie joue un rôle organique, structural, dans l'« économie » surnaturelle. Elle est l'Eve nouvelle associée au Nouvel Adam *en personne* (p. 184). C'est à quoi correspond cette affirmation du P. Henry, concernant l'Eglise :

« Comme Eve fut appelée la mère des vivants, l'Eglise, nouvelle Eve, est la vraie mère des vrais vivants. *Elle nous enfante sur les fonts baptismaux* en nous recevant en elle-même » (p. 115), (c'est nous qui soulignons). C'est par les *sacrements* que l'*Eglise* est notre mère, c'est par l'*Auteur des sacrements* que *Marie* est notre mère et médiatrice... Simples réflexions suggérées par le problème si bien posé par le P. Henry, mais dont on attendait une conclusion plus précise.

Cependant, l'article de Dom Frénaud : « L'Assomption dans ses rapports avec la maternité divine » est encore à signaler. L'auteur, après une analyse minutieuse et judicieuse de la nature de la Maternité divine, y trouve inclus, à titre de convenance évidemment mais combien stricte, le fait de la glorification corporelle de la Vierge. C'est là une importante contribution à l'élaboration du Dogme de l'Assomption.

On ne peut pas ne pas recommander l'intéressant et vivant article du P. Régamey : « La Sainte Vierge dans la vie spirituelle. » C'est toute la doctrine de saint Louis-Marie Grignion de Montfort qui est présentée avec beaucoup d'à-propos. L'auteur fait une heureuse mise au point sur le vocabulaire, vieilli, de saint Louis-Marie : ! Ce mot d'*esclavage* (expression chère aux spirituels du XVII[e] s.) est fâcheux. Il est inspiré par l'excès d'autoritarisme et le parti-pris d'anéantissement qui gâtent la piété depuis la fin du moyen âge... Aussi le mot d'*esclavage* a-t-il quelque chose de trop fort. On comprend que l'Eglise ne l'aime pas. Employons celui de *vraie dévotion* que le bienheureux de Montfort a chargé d'un sens si plein » (pp. 187-189). Cette remarque est d'importance, car, pour un lecteur du XX[e] siècle, pour qui le mot d'*esclavage* exprime trop l'« aliénation de la liberté » (p. 188), c'est toute la doctrine de saint Louis-Marie qui risque d'être mal interprétée ou délaissée, au grand dommage des âmes.

Il faut encore faire mention des autres articles tant de doctrine que d'histoires, qu'on ne peut analyser ici. Ce cahier doit retenir l'attention des vrais spirituels qui veulent pratiquer, sans déviation, un culte filial envers la Mère de Dieu.

H.-M. MANTEAU-BONAMY

Mgr Chevrot, *L'Ave Maria.* Coll. *Les belles prières,* Proc. Gén. du Clergé, 1946, 56 pp.; 25 fr.

Un livre entier sur l'*Ave Maria.* Nous avons tant l'habitude d'une certaine littérature pieuse, romantique et sentimentale qu'un tel titre attirerait nos soupçons, si le nom de son auteur ne nous rassurait immédiatement.

Rassurons-nous en effet. C'est un livre de doctrine, de théologie vraie, belle et savoureuse.

Après avoir présenté la longue et curieuse histoire de l'*Ave Maria,* M. le Curé de saint François Xavier justifie doctrinalement cette invocation à la Vierge puis en commente, en autant de chapitres, les différentes paroles :

Ave, qui est le palindrome d'*Eva, Eve.* Pour chaque chrétien aussi, sa vocation est Eva ou Ave-*Maria,* le nom prédestiné de la Vierge — *Gratia plena,* l'Immaculée Conception — *Dominus tecum,* l'Incarnation — *Benedicta tu in mulieribus,* la primauté de Marie, « vierge, épouse, mère et veuve », « modèle accompli de toutes les femmes » — *Benedictus fructus ventris tui Jesus,* la maternité de Marie. *Sancta Maria,* modèle de sainteté — *Mater Dei,* la gloire de la prière de Dieu — *Ora pro nobis,* la prière de Marie, son oraison, sa puissance d'intercession — *Peccatoribus,* refuge des pécheurs — *Nunc,* la médiatrice — *Et in hora mortis nostræ,* la Porte du Ciel. Mais tout cela, nous dit Mgr C., n'épuise pas les trésors cachés sous chacun des mots de l'Ave. Chaque chrétien les méditant y trouvera de nouveaux sujets de louange.

A.-M. H.

Biographies.

Georges Gorrée, *Les amitiés sahariennes du Père de Foucauld.* Collection Foucauld l'Africain, Grenoble, B. Arthaud, nouvelle édition, 2 vol., 406 et 505 pp.

Tout ce qui émane du P. de Foucauld porte une marque de grandeur, d'intelligence et de santé. On la retrouve dans les documents les plus banals de cette énorme correspondance que l'on n'a pas fini de publier. Tout n'est pas du même intérêt : les admirables lettres à la Vicomtesse de Bondy parues jadis dans le *Bulletin de l'Association Charles de Foucauld* sont le petit nombre. Le lecteur des deux récents volumes du P. Gorrée y retrouvera presque exclusivement l'aspect colonial et militaire de l'ermite du Sahara, celui que notre temps est peut-être le moins à même de comprendre : nous sommes, pour la plupart, trop enclins à voir les faiblesses du système colonial, trop convaincus de sa disparition prochaine, pour comprendre la légitimité d'une colonisation chrétienne et n'être pas déconcertés d'en trouver le souci et même l'application chez un missionnaire en acte. Il est incontestable que, pour Foucauld, la France chrétienne avait à exercer à l'égard de ses colonies et protectorats une véritable maternité spirituelle : l'occupation lui apparaissait comme une opération de police

tout au service de la civilisation. Il voulait qu'on aimât la France et pensait qu'elle se gagnerait les cœurs par une tutelle généreuse et intelligente : un *convivium* fraternel lui paraissait compatible avec une occupation étrangère, ce qui était exiger des occupants une vertu et une clairvoyance à l'œuvre, non seulement chez les grands dirigeants mais à tous les degrés de l'échelle administrative. Les lettres que nous lisons ici sont adressées à des militaires du Sahara auxquels il prodigue à la fois ses connaissances de détail sur la situation saharienne et ses vues d'ensemble sur cette « pacification » et cette « moralisation » dont Laperine voyait en lui le parfait instrument. Elles contiennent les éléments d'un excellent traité de colonisation chrétienne, mais il n'y faut pas chercher les vues missionnaires de Foucauld ni estimer que pour lui les deux plans vont tout naturellement de pair : parlant à des coloniaux, il leur parle en chrétien. S'il avait pu prévoir l'extension des nationalismes issus d'Europe jusque chez les peuples les moins « civilisés », peut-être aurait il été personnellement moins actif dans la participation à l'œuvre coloniale de la France au Sahara et au Maroc; il aurait compris que son action d'apprivoisement spirituel pouvait y gagner. Rien en effet ne serait plus injuste que de prêter au P. de Foucauld l'esprit de croisade, de voir en lui l'agent d'un impérialisme larvé. C'est pourtant l'image que l'on se fait souvent de lui, hors de France, en réaction contre certains panégyristes maladroits. Au moment où nous assistons à la liquidation générale du système colonial, il n'est pas mauvais de parcourir la correspondance « coloniale » d'un Père de Foucauld, ou encore d'étudier la pratique de la colonisation chrétienne de l'Amérique espagnole, pour y retrouver, malgré bien des « bloquages » et bien des erreurs, et bien des illusions, un certain esprit de fraternité authentiquement chrétienne qui, pour tenir compte des différences de niveau culturel et politique, pour user d'un certain paternalisme qu'il est bien difficile de garder « pur », n'en retient pas moins quelque chose de plus chaud et de moins « dur » que l'esprit de séparatisme autarcique qui prévaut aujourd'hui entre les nations. L'imperfection de tout ce qui est humain permet à l'Eglise, qui est transcendante, de s'accommoder du régime des connexions dangereuses comme de celui de la correction glaciale qui prévaut entre les nations ou entre elles et l'Eglise. On peut faire son profit de l'esprit qui animait certaines solutions, sans adhérer aux conclusions pratiques où il s'incarnait à certaines époques. Et c'est pourquoi on est heureux de connaître de plus près, d'après les documents si diligemment réunis par le P. Gorrée, le colonialisme chrétien d'un authentique saint.

P. DE MENASCE, O. P.

A.-Z. SERRAND, *Saint Thomas d'Aquin*. Editions du Cerf, Paris, 1947. Une brochure de 48 pages dans le format in-8 couronne; 30 fr.

On n'a que trop coutume de représenter les saints comme des êtres perdus en Dieu, n'ayant plus forme humaine. Le

de ce petit livre est d'avoir rompu résolument avec les exagérations de la fausse hagiographie. Il nous pré- avec beaucoup d'humour et de sel, un saint Thomas bien vivant. Un homme comme nous, et qui n'en est us attachant. Pourtant — et c'est pourquoi nous avons à une authentique vie de saint —, à travers cette té si semblable à la nôtre, nous découvrons à tout l'homme de Dieu, et cet homme de Dieu est aimable.

tons que ce petit travail manifeste une documentation vertie, mais utilisée comme en se jouant, avec art et

ce que l'on sait sur la vie de saint Thomas est resserré quelques pages : les événements merveilleux de son e, son entrée chez les Prêcheurs malgré l'opposition eu courtoise de son entourage, les signes de précocité n intelligence, ses combats pour la vérité, les monu- de sa synthèse théologique, la gloire incontestée dont il ans l'ordre du savoir et de la sainteté, sa mort enfin, d'une vie laborieuse et trop vite usée.

lecteur intelligent, qui aime une langue drue, fluide et de tout artifice, fera ses délices de ce petit livre qui, res de critiques difficiles, est bien près d'être un chef- e du genre et mériterait de faire école.

V. V.

SAC, des Pères Blancs, *L'apôtre de l'Ouganda : Le Père rdel*. Paris, Librairies missionnaires, 1946, 284 pp.; 150 fr.

petits martyrs de l'Ouganda sont maintenant bien connus, l'on ne parle guère des Pères Blancs qui, les premiers, rèrent dans la région des Grands Lacs et amenèrent au icisme les pages du roi Mwanga. Il est bon de nous er leur vie et leurs efforts, et les chrétiens qui s'inté- t aux missions liront ce livre avec intérêt.

librairie de l'Arc continue à faire paraître ses collections e de Saints lilliputiennes. Dans la coll. « Hérauts du » (62 ou 64 pp., 36 fr.), signalons : « Les dix martyres en-Tsin », par Henri Bordeaux, brève histoire des Filles Charité assassinées le 21 juin 1870; et une bonne vie ainte Marguerite-Marie, par Marguerite Savigny-Vesco. la coll. « Nos saints patrons » (32 pp., 16 fr.), un saint stin, par Ombline de la Villéon; une sainte Marguerite ortone, par Marguerite Savigny-Vesco; un saint François ise, au style un peu vieilli, par Frédéric Ozanam; un François de Sales (résumé de « Saint François de Sales otre cœur de chair »), par Henri Bordeaux; et surtout opuscules complets, vivants, attachants dans leur brié- et que l'on peut recommander spécialement à ceux qui, sant de peu de loisirs, désirent prendre un contact sé- avec nos deux grands saints français : saint Vincent aul, de J. Malègue, sainte Jeanne d'Arc, d'H. Bordeaux. en effet bien difficile d'écrire une biographie si ramassée

sans tomber dans la sécheresse et sans donner de ces si humains et si riches que sont les saints une vue par stéréotypée; ce que nous demandons à ce genre d'écrit n'est pas une collection de fiches mais la possibilité contact personnel et profond. M.-L.

Théologie et spiritualité.

Saint BONAVENTURE, *Les Trois Voies de la vie spirituelle.* Tra du R. P. Bonnefoy, o. f. m. (Editions franciscaines, tréal).

Cette traduction du célèbre petit traité *De triplici via* a faite sur l'édition critique des Quaracchi (Florence, 1898 seule qui fasse autorité aujord'hui. Elle s'en distingue p tant de par l'intention même du traducteur, qui a été de re « accessible aux simples fidèles » un livre difficile, qu souvent de véritable « somme mystique » (définition qui exacte que si on le complète par l'*Itinerarium mentis ad De* Le R. P. Bonnefoy a donc fait précéder le texte d'une I duction qui le résume et l'éclaire, et il a usé, pour tra le latin, d'une liberté qui se dégage de la littéralité (par exe *oratio* traduit par prière et non par oraison, *contemplatio* oraison affective), pour le rapprocher du vocabulaire e la pensée modernes. « Nous avons confiance que celui qui attentivement notre traduction reconnaîtra qu'elle donne lement la pensée du Séraphique Docteur, et qu'elle la pré d'une manière claire, la rend accessible à toutes les éprises de perfection, n'auraient-elles qu'une form moyenne. »

Cette modernisation discrète apparaîtra d'autant plus time qu'elle répond à une pensée souvent exprimée par Bonaventure, à savoir que la contemplation, même la plus h si elle est un don gratuit de Dieu, n'est pourtant pas rés à un très petit nombre de privilégiés. Tout fidèle du C peut et doit s'y préparer, pour le cas où il plairait à de l'y inviter. La théologie mystique n'est pas un jardin térieux et interdit. Toute la théologie, au reste, est une sc affective, qui doit nous conduire à l'amour. « En instru son lecteur », disait Sixte IV dans la Bulle *Triumphantis H salem,* « Bonaventure l'émeut, il pénètre les replis les profonds de son âme, il transperce son cœur d'aiguillons phiques, et le remplit d'une douceur merveilleuse de tion. »

Quelles sont donc ces trois voies de la perfection tienne ?

Toutes nos activités spirituelles doivent être ordonn la vie éternelle, au bonheur du ciel, but suprême de notr d'ici-bas. Or la récompense dont jouissent les bienheu est faite de trois éléments :

possession éternelle de la *paix parfaite,*
vision face à face de la *vérité souveraine,*
pleine jouissance de la *bonté ou charité infinie.*

Celui qui veut arriver par ses mérites à la récompense
donc acquérir ces mêmes dispositions, à savoir :
la tranquillité de la paix,
la splendeur de la vérité,
la douceur de la charité.

Dans ces trois biens, Dieu lui-même repose et habite
me sur un trône. Mais pour les atteindre, il faut gravir
legrés des trois voies :
la *voie purgative,* qui consiste dans *l'exclusion du péché;*
la *voie illuminative,* qui consiste dans *l'imitation du Christ;*
la voie unitive, qui consiste dans *l'union avec Dieu.*
Chaque voie a ses degrés, par lesquels on s'élève des pro-
eurs de sa misère au sommet de la perfection. »

us trouvons donc ici la division classique de la théologie
tique depuis le haut moyen âge. Le mysticisme bonaven-
n est emprunté aux Pères, à saint Augustin, saint Ber-
, et à la doctrine des Victorins. Il se réfère même, en
ant, au Pseudo-Denys et à la connaissance de Dieu par
tion. Il a toute l'antiquité et la tradition pour garants.
n l'esprit franciscain s'y révèle dans l'accent qui met par-
saint Bonaventure sur l'imitation du Christ, l'union à ses
rances, la méditation de sa Passion. Le Christ est le mé-
ur nécessaire à tous les degrés de la vie spirituelle; per-
e ne peut arriver vraiment à Dieu sans lui. « On ne peut
enir par la contemplation à la Jérusalem céleste que par
ang de l'Agneau.»

prenant, dans chacune des trois voies, sa division ter-
e (un peu artificielle à la longue pour le lecteur moderne,
inspirée du saint par un symbolisme qui retrouve les
reintes ou vestiges de la Trinité sainte dans toutes
œuvres de Dieu), saint Bonaventure enseigne qu'il faut
rainer par trois exercices : la méditation, la prière,
oraison. Ici ses conseils sont précis, pratiques, et vrai-
accessibles à toutes les âmes. Le chapitre sur la prière,
articulier, est d'une beauté simple et grandiose. La prière
plète, selon l'esprit du Christ, commence par le sentiment
de notre misère; elle implore la miséricorde divine; elle
ve à la reconnaissance des enfants de Dieu pour leur Père
cieux, à l'adoration; elle doit enfin « s'achever dans
gresse que donnent à l'âme ces colloques familiers per-
à l'âme s'adressant à l'Epoux divin. Là seulement doit
ter votre prière. Vous ne devez pas vous lasser de prier
que vous ne serez pas introduit dans le sanctuaire admi-
de l'amour, jusque dans la maison de Dieu, où l'on en-
les cris de joie d'une multitude en fête ».

e l'aboutissement normal des trois voies, c'est ce que saint
venture appelle la contemplation parfaite. Il en distingue
sortes : la contemplation *per donum intellectus,* qui est
cognitio speculationis externæ (ce que l'on nomme aujour-
la contemplation acquise, pour l'opposer à la contempla-
infuse); et l'autre, *per donum sapientiæ,* la « vraie sa-

gesse » qui est une *cognitio experientiæ*, une connaissan expérimentale de Dieu. L'âme y perçoit la présence divi elle y sent, elle y goûte Dieu, dans le ravissement de l'am extatique, dans le « sommeil à l'ombre du Christ ». Et sa Bonaventure décrit les six degrés de l'amour de Dieu, « mènent à ce terme suprême de la charité. « La paix et le re sont tels que l'âme se trouve dans le silence et comme « dormie » sur le sein du Bien-Aimé. « Une telle âme est to lement pacifiée. Elle a atteint le sommet de la perfection bas, où elle trouvera comme « les prémices du repos éternel C'est là notre vraie, notre unique connaissance de Dieu en ce vie; car l'amour s'étend plus loin que la vision. *Optim modus cognoscendi Deum est per experientiam dulcedinis.* (*nerarium*).

Et cette faveur, cet acte de pure condescendance divine, n refusé à personne; mais il est réservé à ceux qui s'y s longuement et humblement préparés.

Doctrine très simple, on le voit, en dépit de sa grandeur de ses exigences. Car elle fait appel à nos dispositions na relles les plus profondes : élan, nostalgie du cœur, attrait l'amour, désir de la paix et de la joie. Saint Bonaventure n invite à l'effort, certes, mais aussi et sans cesse à la joie térieure. L'allégresse spirituelle qui éclatait dans la vie Poverello d'Assise rayonne encore dans la théologie du D teur Séraphique. Elle est une des portes qui ouvrent la c templation parfaite. « Le Seigneur aime celui qui donne a joie. »

P. P

Pio Parsch, *Il breviario nella vita sacerdotale*, coll. Ascet Milano 1946, 68 pp.

Traduction en italien de l'excellent article de Pius Par paru dans *La Vie Spirituelle*, de mars 1946.

R. P. S.-J. Piat, O. F. M., *Principes et paradoxes de la militante*. Ed. franciscaines, Paris, 1946, 208 pp.; 100 fr.

Avoir la hantise de la masse et le sens de la conquête m sionnaire; posséder le souci de la doctrine, de la fidélité l'Eglise, de l'unité entre frères dans la foi; vivre du Chr le « rayonner », tel est l'idéal proposé par l'A. à tous c qui militent dans les rangs de l'Action catholique. Il y ajo des conseils pratiques sur la formation du militant, l'es et les méthodes de l'apostolat. Le style simple et direct l'ouvrage, le réalisme et le bon sens de ces directives plai surtout aux membres de la J. O. C.; ils y apprendront que l action doit être basée sur le surnaturel et ne pas s'insp servilement des moyens de propagande usités dans n monde moderne. Ils ne liront pas ce livre d'un trait; il prendre le temps de l'assimiler pour ne pas le trouver lo

M.-L. T

29637. — Imp. Lahure Paris. — 31.1064
— Le gérant de cette publication : —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Troisième trimestre 1947. - N° d'ordre 10.66